



Études littéraires et morales de Racine

Jean Racine

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PAR BOILEAU

La fable offre à l'esprit mille agréments divers.

Là, tous les noms heureux semblent nés pour les vers

Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,

Andromaque, Paris, Hélène, Hector, Énée.

Voulez-vous longtemps plaire et ne jamais lasser?

Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,

En valeur éclatant, en vertus magnifique ;

Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque :

Achille déplairait moins bouillant et moins prompt.

J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.

Donnez à votre ouvrage une juste étendue.

Sur de trop vains objets n'arrêtez point la vue.

N offrez point un sujet d'incidents trop chargé ;

Le seu' courroux d'Achille avec art ménagé,

Remplit abondamment une Iliade entière.

Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

Soyez vif est pressé dans vos narrations ;

Soyez riche -^it pompeux dans vos descriptions.

On dirait que pour plaire instruit par la nature ,

— u — Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.

Son livre est d'agrément un fertile trésor ; Tout ce qu'il a touché se convertit en or. Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce ; Partout il divertit et jamais il ne lasse. Une heureuse chaleur anime ses discours ; Il ne s'égare point en de trop longs détours ; Sans garder dans ses vers un ordre méthodique. Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique. Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément ; Chaque vers, chaque mot court à l'événement. Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère ; C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

ANALYSE DE L'ILIADÉ

La durée est de quarante-sept jours (1) , dont il n'y a que cinq de combats, neuf de peste, onze pendant lesquels les Dieux sont en Ethiopie, et pendant ce temps les Grecs se guérissent, onze accordés pour les funérailles de Patrocle, onze pour les funérailles d'Hector.

Des cinq même de combats, un jour de trêve pour enterrer les morts.

Virgile en Italie deux mois et demi (2).

L'Iliade est pour les actions publiques, comme l'Odyssée pour les affaires domestiques (3).

(1) Ces notes de Racine ont été jetées par lui sur le papier dans le cours de ses lectures. Elles sont simples, précises, sans aucune prétention ; on voit qu'il n'a pas eu la pensée de les publier. Mais il est intéressant de le suivre ainsi dans ses études.

(2) L'action de l'Enéide (lure environ un an, mais il paraît que Racine ne compte que depuis l'arrivée d'Enée en Italie.

(3) Ce jugement de Racine caractérise exactement les deux poèmes. Homère a peint la gloire dans l'Iliade: il y a montré les grands hommes aux prises avec la fortune dans les événements publics. Il a peint la vertu dans l'Odyssée , il y a montré les grands hommes aux prises avec la fortune dans les relations privées. On peut dire avec Charron : « L'homme est un sujet merveilleusement divers et ondoyant. > »

fl —

LIVRE PREMIER

Il se passe douze jours dans le premier livre depuis l'assemblée des Grecs, c'est-à-dire depuis la querelle d'Achilleetd'Agamemnon, qui est proprement le commencement de l'Iliade, car la peste est en dehors, et l'outrage fait à Chrysès est récité aussi comme une chose qui s'est passée avant l'action.

La querelle d'Achille et d'Agamemnon et leur réconciliation est une idée (1) des querelles des grands, comme celle d'Ulysse et d'Euryale dans l'Odyssée est une idée de celles des particuliers, qui sont bien plus faciles à terminer.

Horace nous recommande de peindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il était :

Homereum si forte reponis Achillem, impiger, iracundus, inexorabilis, acer.

C'est l'Impatient Achille (2).

Après qu'Achille a parlé contre Agamemnon, il jette son sceptre à terre, au lieu de le rendre au héraut. C'était une marque de colère, et c'était

(1) Idée signrGe ici peinture. C'est une expression qui était alors très-usilée.

(2^ Racine a imité tous les discours de ce premier livre dans Iphi- ?énie.

aussi comme une marque qu'on ne voulait pa^; parler duTantage.

LIVRE SECOND

Agamemnon se lève pour parler, ayant un sceptre à la main, et il parle de la dignité de ce sceptre, disant que Vulcain l'avait fait pour Jupiter, lequel l'avait donné à Mercure, et Mercure aux ancêtres d' Agamemnon.

Homère ap[])elle les princes Rois portant sceptre.

Agamemnon veut tenter l'armée. Il fait un Mensonge (1), et le poète a fait que ce mensonge ne réussit point.

La raison de cette feinte d'Agamemnon, c'est que, comme c'était pour lui et pour son frère ménélas que les Grecs avaient déjà tant souffert, il n'ose leur proposer de son chef, de s'aller encore exposer à un assaut, et il aime mieux que ce conseil leur soit donné par d'autres. Il fait donc semblant de leur proposer de s'enfuir; mais il le fait en termes

(1) Racine a reproduit cette scène dans Iphigénie :

Il faut, princes, il faut que chacun se retire. Ah! d'un crédule espoir trop longtemps abusés, Nous attendons les vents qui nous sont refusés; Le ciel protège Troie, et par trop de présages, Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

si élitieux qu'il leur représente en même temps cette l'huile comme la chose du monde la plus honteuse, espérant que d'eux-mêmes ils aimeront mieux s'exposer à tous les périls plutôt que de consentir à cette infamie, ou au moins que les princes de l'armée prendront la parole et exhorteront le peuple à combattre, ce qui fera plus d'effet venant de bouches qui ne sont intéressées qu'à l'honneur général de la patrie; que si cette feinte ne réussit point d'abord et si Agamemnon est pris au mot, c'est que le succès ne répond pas toujours à nos intentions; et peut-être le poète a voulu marquer qu'il vaut mieux aller rondement sans tant de finesse.

Thersite, médisant et grand parleur, toujours envieux des honnêtes gens, et cherchant à faire rire le peuple, loue Achille pour blâmer Agamemnon.

Agamemnon sert un bœuf aux chefs de l'armée, il semble qu'Homère fait toujours couvrir ses tables de viandes grossières. Achille sert un mouton aux principaux d'entre ceux qui le vont

voir au neuvième livre, et de même à Priam. On ne voit guère dans l'Iliade d'autres viandes que des bœufs, des moutons, des chèvres, des porcs et des agneaux.

Vient le dénombrement.

Triptolème commande les Rhodiens.

Triptolème avait tué le frère de sa mère. L'oracle lui ordonna de quitter son pays et devenir à Rhodes, où il réi^{na} heureusement.

Ajax couduisait les Locriens de Cynus, d'Opuiile et autres cités.

Opunte, ville ancienne, qui venait d'une lille de Protonée, femme de Locius. Jupiter lui lit l'amour, de peur que Locrus ne mourût sans eniants. Cette charité de Jupiter est fort plaisante. vSon mari croyant que c'était son enfant, l'appela du nonid'O-puns, son grand-père. Il habita la ville d'Opunte et force étrangers se rangèrent auprès de lui. Il honora surtout Ménœtius, père de Palrocle, qui était citoyen d'Opunte.

Viennent ensuite les soldats des îles Echines, lies entourées de tous côtés de la mer d'Elide.

Virgile a dit :

Et penitus toto divisos orbe britannos.

étrangers, à nos lois opposés,

Du reste des humains ils semblent divisés (1).

LIVRE TROISIEME

Les Grecs marchent en silence comme un brouillard épais.

Description du beau Paris.

(1) Cette traduction de Racine est plus latine que française. Séparés est le vrai mot, mais on peut dire avec plus de force :

Eux qui, de tous côtés, environnés de l'onde, Semblent par les dieux même exilés loin du monde.

Méuélas le voit comme un lion affame qui trouve un grand cerf.

Paris se retire comme un homme qui rencontre un serpent (1).

Hector lui reproche de déshonorer sa beauté par ses actions, et il lui dit peu après : « Les Grecs croient que tu es un homme de conséquence (2). »

Hector offre aux Grecs le duel de Paris. Ménélas veut que Priam vienne parce que les jeunes gens sont sans foi et gâtent tout.

Iris va faire venir Hélène aux blanches épaules, Hélène aux belles tresses de cheveux, Hélène qui brodait dans un voile les combats des Grecs et des Troyens.

Homère a trouvé moyen de mettre Priam et les vieillards sur le rempart, afin que par les questions qu'ils font à Hélène, le lecteur apprenne agréablement qui sont les principaux des Grecs.

Grande louange de la beauté d'Hélène par les vieillards troyens, mais tout bas à l'oreille, parce qu'ils étaient honteux

d'être touchés à leur âge de la beauté d'Hélène et aussi pour rendre la louange qu'ils lui donnent moins suspecte, n'étant pas donnée en face.

Priam fait asseoir Hélène auprès de lui. « Ce n'est pas vous, » lui dit-il, « qui êtes cause de nos malheurs. »

(i) Virgile a imité cette comparaison, et on a remarqué la différence. Homère a fait surtout la peinture du berger effrayé, et Virgile la peinture du serpent furieux.

(2) Racine « répété la même expression dans ses notes morales.

Hélène (36) se confesse coupable de tout en étant amoureuse de Paris, mais elle ne nomme point son mari devant Priam, parce que Paris est son fils.

Homère fait Hélène respectueuse et craintive: respectueuse parce qu'elle se fait coupable, et craintive parce qu'elle se fait haïre. C'est cette pudeur et cette réserve qui la sauvent de la vengeance des Troyens.

Homère, dans cette description des Grecs, diversifie les figures. Tantôt Priam parle, tantôt Anténor; puis Hélène interrogée, et Hélène sans qu'on l'interroge.

Anténor éloquent loue l'éloquence d'Ulysse, comme Priam guerrier loue Agamemnon sur la guerre.

Anténor dit en parlant d'Ulysse lorsqu'il vint à Troie en ambassade avec Ménélas : « Il avait les yeux fichés en terre et tenait son sceptre sans le remuer ni devant ni derrière, comme ferait un ignorant. »

Le héraut nomme la Grèce belliqueuse.

Les gens qui souffrent un long siège louent volontiers la bravoure de leurs ennemis comme pour s'excuser de ce qu'ils ne leur font pas lever le siège.

Prières des Grecs et des Troyens.

Il n'y a pas dans Homère une seule prière juste qui ne soit exaucée.

Combat de Paris et de Ménélas.

Ménélas traîne Paris par son casque. Vénus en rompt la courroie, puis l'enlève et l'emmène. Mais

Paris se plaint : « Les malheureux sont toujours prêts à s'emporter contre les dieux. »

Vénus le rend si beau que vous diriez qu'il revient du bal. Elle le prépare ainsi pour Hélène et va la trouver. Mais Hélène reconnaît Vénus. Elle lui refuse d'aller retrouver Paris: «Demeurez vous-même avec lui, » lui dit-elle, « et renoncez au ciel. » Cette résistance d'Hélène la justifie un peu et fait croire que Vénus est coupable de toutes ses fautes (1).

Venus lui donne un siège visa vis de Paris. Mais Hélène lui parle en détournant les yeux ailleurs, parce qu'elle le veut quereller, et qu'elle sait bien qu'elle sera amoureuse si elle le regarde.

(' Vous voilà donc revenu de la guerre? » lui ditelle. Elle a beaucoup d'amour pour lui et peu d'opinion de sa valeur. Mais lui redouble d'amour pour réparer son peu de valeur (2). Son feuserenflâme parce qu'il s'y mêle de la jalousie et qu'il craint qu'on ne rende Hélène à Ménélas victorieux.

Puis il alla le premier vers le lit et son épouse le suivit.

LIVRE QUATRIÈME

Jupiter qui aime Troie sur toutes les villes du

(1) Fénélon a dit : « Personne ne voudrait avoir un père aussi vicieux que Jupiter, ni une femme aussi insupportable que Junon, encore moins aussi infâme que A'énus. »

(2) Comme dit Antoine dans la tragédie de Cléopâtre :

Je n'ai pas fui César, j'ai suivi Cléopâtre.

monde, reproche h Junon sa colère contre les Troyens : « Vous les voudriez manger tout vifs, » lui dit-il.

Junon lui répond : « Cédons-nous l'un à l'autre; » » et elle lui abandonne telle ville qu'il voudra. ?

Tous les dieux sont divisés en deux partis.

Blessure de Ménélas.

Plainte d'Agaraemnon.

« Si vous mourez, les Grecs se ressouviendront bientôt de leur patrie, les Troyens insulteront à votre tombeau. »

Agamemnon va exciter toute l'armée au combat. « Les parjures, » dit-il, « seront punis. »

Discours d'Agaraemnon à ceux qu'il trouve lents. « Vous êtes toujours les premiers que j'invite à souper, et vous êtes ici les

derniers ! »

Éloge d'Idoménée : « Vous êtes brave et à la table et à la bataille. »

Éloge de Nestor : « Plût aux dieux qu'un autre eût vos années ! »

Reproche d' Agamemnon à Diomède. Il lui étale les louanges de son père pour le piquer d'émulation. « Voilà, » dit-il, « quel était Tydée. Son fils est moins brave et plus beau parleur. » Diomède se tait parce qu'il est jeune et parce qu'on l'appelle parleur. Il ne se défend point parce qu'il se sent brave et que ses actions ne parlent pas encore pour lui, mais il le prend bien d'un plus haut ton au neuvième livre et fait ressouvenir Agamemnon du reproche qu'il lui avait fait.

Sténélus, fils deCapaoée, plus impatient, i-épond à Agamemnon : « Nous valons mieui que nos pères (1). »

Les Grecs vont au combat en silence, comme des troupes bien réglées et aguerries. Les Troyens marchent avec de grands cris comme un troupeau de brebis qui font entendre de continuels bêlements pendant qu'on les trait ou comme des torrents qui tombent de plusieurs endroits dans une vallée où descendent d'autres eaux.

Lorsque les deux armées se rencontrent, l'un meurt jeune comme un peuplier qu'on a coupé sur le bord d'un pré, l'autre meurt en tendant les mains à ses amis.

Tous faisaient bien leur devoir. Un homme qui aurait pu être spectateur du combat et que Minerve aurait mené partout, n'aurait rien trouvé à reprocher aux uns et aux autres (2).

(1) Plutarque observe qu'Âgamemnou, qui, dans une autre occasion, se hâte d'adoucir Ulysse qui était piqué d'un reproche qu'il lui avait fait, ne daigne pas ici répondre à Sténélus.

(2) Ajoutons ici quelques mots de Fénelon : « Homère, dit-il, ne peint pas un jeune homme qui va périr dans les combats sans lui donner des grâces louchantes. Il le représente plein de courage et de vertu, il vous intéresse pour lui, il vous le fait aimer, il vous engage à craindre pour sa vie. Il vous montre son père accablé de vieillesse et alarmé des périls de ce cher enfant. Il vous fait voir la nouvelle épouse de ce jeune homme qui tremble pour lui. \oui> tremblez pour elle. C'est une espèce de trahison. Le poète ne vous le peint avec tant de grâce et de douceur que pour vous mener au moment fatal où vous voyez tout à coup celui que vous aimez, .qui nage dans son sang et dont les yeui sont fermés pour l'éternelle vie. »

LIVRE CINQUIÈME

Pallas fait acquérir de la gloire à Diomède. La flamme sortait de son casque et de son bouclier. Homère le peint impétueux comme un fleuve (1).

Homère se plaît à exciter la compassion pour les enfants de Priam, Ecbémon et Chromis qui combattaient ensemble.

Blessure de Vénus. Homère dit qu'il n'en coula pas du sang, mais une certaine liqueur pareille au nectar.

LIVRE SIXIÈME

Homère introduit Glaucus avec Diane et prolonge leur entretien pour donner à Hector le temps de rentrer dans la ville et pour empêcher le lecteur de trouver mauvais qu'Hector laisse les Troyens dans un si grand danger.

Homère peint cette entrée d'Hector dans la ville

(1) Pareil a ces torrents qui ne durent qu'un jour.

Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage; El (^'horribles dégât signalent leur passage.

et tout ce qui s'y passe, pour délasser son lecteur de tant de carnage et de tant de récits de guerre.

Fouie de femmes qui environnent Hector quand il rentre dans la ville; elles demandent à Hector des nouvelles de leurs parents et de leurs amis, et lui leur dit pour toute réponse de prier les Dieux.

Hector n'ose pas prier Jupiter avec les mains sanglantes (1).

Me bello et tanto digressum et corde recenti, attrectare nefas.

Hector est en colère contre Paris qu'il ne voit pas. Mais quand ill'aperçoit, il lui parle sansaigreur, ce qui marque bien le caractère d'un brave homme, d'épargner ceux qui sont au-dessous de lui.

Vœu des femmes :

« Il est fort beau, » disent-elles, « que Diomède meure, couché sur le ventre, w c'est-à-dire en fuyant, frappé par derrière, afin

qu'il n'ait pas même l'honneur de mourir en combattant.

Hector trouve Paris qui nettoie ses armes. Il lui parle doucement; il feint même d'attribuer sa retraite à sa mauvaise humeur contre les Troyens.

Hélène se condamne la première et condamne aussi Paris pour montrer que ce n'est pas elle qui le retient.

Paris a eu soin de justifier Hélène devant Hector. Puis, il lui dit : «Attends que j'aie revêtu mes ar-

(1) Il fallait se purifier, même pour le» meurtres involontaire*.

mes, ou pars, et je te suis. » Mais cela sent bien son homme qui demeure le plus qu'il peut auprès de sa maîtresse.

On remarque la différence qu'il y a entre l'amour de Paris et d'Hélène et l'amour d'Hector et d'Andromaque. Paris est ici auprès d'Hélène qui est contrainte de lui prêcher son devoir, au lieu qu'Andromaque l'ait tout ce qu'elle peut pour arrêter Hector et l'empêcher de se perdre.

Andromaque était possédée par Hector, à la différence d'Hélène dont Paris dépend.

Hector ne trouve pas Andromaque au logis. Cela se fait pour réveiller l'attention du spectateur qui se fâche qu'Hector trouve Hélène qu'il ne cherchait pas, et ne trouve point Andromaque qui le cherche.

Leur conversation même en devient plus tragique et plus noble. Elle se passe à la porte de la ville par où Hector va sortir pour n'y plus rentrer.

Entretien divin (1) d'Hector et d'Andromaque.

Ce démon par lequel il commence est fort tendre. C'est son génie protecteur.

« Tous les Grecs ensemble vont tomber sur toi, » dit-elle; car elle croit qu'il ne faut pas moins que cela pour venir à bout de son mari.

Elle lui ramène devant les yeux tous les malheurs de sa maison pour le toucher davantage (2);

(1) Cette épithète marque bien l'enthousiasme de Racine.

(2) Figure-toi cet Achille, etc.

Le discours d'Andromaque y est traduit presque mot à mot d'Iphigénie.

Andromaque veut lui donner un conseil : « Arrête-toi près du figuier où l'on peut aisément escalader les murs. »

Cela convient bien à une femme inquiète, et qui a l'esprit tout plein (1) de la guerre, à cause du péril de son mari.

Le discours d'Hector est grave et passionné. Hector a soin de louer son père, il rend la pareille à Andromaque, et comme elle n'aime que lui, il ne craint pour personne tant que pour elle.

Hector prévoit que Troie sera prise quelque jour, « Mais je crains moins, » dit-il, « pour le sort des Troyens que pour le tien, cela inspire plus de compassion que s'il était sûr de la victoire. Néanmoins comme ce malheur lui paraît encore fort éloigné, cela ne décourage point le lecteur (2).

Prière d'Hector pour son fils : « Jupiter, que mon fils soit illustre I qu'il règne dans Ixion ! qu'on dise: il est plus vaillant que son père! et que sa mère se réjouisse à ce discours (3) î »

Hector modeste avait nommé son fils du nom du fleuve Scamandre, mais les Troyens l'appelèrent

(1) Vaugelas disait alors : « Tout plein est fort bon, puisqu'on le dit à la cour. »

(2) Pope dit fort bien qu'Heitor avait, non une révélation certaine, mais seulement des pressentiments de la destruction de Troie.

^3} G Dieux ! c'est pour mon fils que ma voii vous implore. Qu'il puisse triompher! que tout soldat l'honore! Qu'il soit illustre et brave entre tous les Troyens! Qu'au temple ses lauriers s'élèvent près des miens! Qu'on dise : il est encor plus vaillant que son père. Dieux ! et que son amour console au moins sa mère !

Astyanax, parce que son père défendait leur ville.

Sourire d'Hector, larmes d'Andromaque, imai^e admirable !

El Andromaque regardant encore derrière elle pour voir Hector. Artifice admirable d'Homère d'avoir mêlé le rire, les larmes, la gravité, la tendresse, le courage, la crainte et tout ce qui peut toucher (1).

Paris va au combat comme un cheval qui a rompu son lien et qui échappe de l'écurie (2).

Paroles honnêtes d'Hector à Paris. « Vous êtes brave, lui dit-il, mais vous êtes négligent. »

Homère a soin de ne pas rendre Paris trop odieux. Il fait un homme vaillant, mais trop abandonné aux plaisirs.

LIVRE SEPTIEME

Hector et Paris paraissent aux Troyens comme un vent favorable à des matelots lassés de ramer (3).

Hector fait asseoir tous les chefs des Troiens. Apollon et Pal-
las étaient sur un arbre (4).

(1) On voit combien Racine admirait Homère.

(2) Cette comparaison, que Virgile et le Tasse ont imitée, ne pouvait pas échapper à Racine.

(3) Racine note presque toutes les comparaisons qu'il rencontre.

(4) Racine note ce qui le choque autant que ce qui lui plaît.

Image des troupes qu'on armait horriblement, qui ont une sombre horreur des combats.

Comparaison des flots que soulève doucement le zéphyre.

Hector défie les Grecs.

« Si je triomphe, » dit-il, « je garde les armes du vaincu, mais je rends son corps (1); les Grecs l'enseveliront, et quelqu'un passant un jour le long du bord de l'Hellespont, dira: « Voilà le tombeau d'un brave qui fut tué par Hector. »

Discours pathétique de Nestor, « Oh! que Pelée gémira bien lorsqu'il saura la honte des Grecs! »

Nestor raconte un combat qu'il avait fait en sa jeunesse. « Un homme de grande taille renversé par terre (2). »

Voici le quatorzième jour de l'Iliade, car il ne s'est passé qu'un jour depuis le réveil d'Agamemnon, qui est au commencement du second livre, jusqu'au combat d'Hector et d'Ajax qui sont séparés par la nuit.

Puis voilà la quinzième journée, c'est-à-dire le point du jour.

Ensuite la nuit du quinzième jour.

(1) Il est évident que Racine a remarqué ici combien Homère prépare de loin son dénouement. Hector dit qu'il rendrait le corps du vaincu et on ne voudra pas rendre le sien ! Homère est toujours dramatique.

(2) La grande taille représentait la force et assurait la victoire, parce que l'on se battait corps à corps.

LIVRE HUITIÈME

Ce chant contient un jour: c'est la seizième journée.

Discours de Jupiter.

Homère croyait que la terre est le centre du monde, et que le ciel et l'enfer sont aux extrémités.

Cette chaîne d'or qui entoure le monde est prise allégoriquement ou pour l'assemblage des éléments liés ensemble, ou pour le soleil dont tout descend et où tout revient, ou pour la suite et l'enchaînement des planètes depuis Saturne jusqu'à la lune (1).

D'autres la prennent pour les exhalaisons de la mer et de la terre. D'autres enfin l'entendent de la monarchie.

Jupiter était en colère contre Minerve, mais elle dit à Junon : « J'espère encore l'entendre me nommer sa chère fille aux yeux clairs, » et elle témoigne elle-même que ce terme-là est pour elle un nom mémorable.

Les deux armées se mêlent...

Ces six vers sont déjà dans la quatrième chant,

(1) Cet enchaînement était adopté aussi dans l'ancienne Egypte.

mais Homère ne craint point de redire la même chose quand il ne la saurait pas mieux dire.

Hélène semble aussi nommée là inutilement, mais Homère aime à se souvenir d'elle.

La frayeur saisit les Grecs.

Nestor seul demeure à cause que son cheval est blessé.

On remarque qu'Homère s'est servi de l'imparfait pour exprimer la faiblesse du vieux Nestor. Mais le poète a voulu dire que la prudence était jointe à la valeur lorsque Nestor est avec Diomède.

Nuit du seizième jour. Nuit claire et sereine, au sommet des montagnes.

LIVRE NEUVIÈME

Tout ce chant qui contient la négociation d'Ulysse dans la tente d'Achille, et le dixième qui contient la mort de Dolou et de Rhésus, se passent en une nuit, qui est la nuit du seizième jour de l'Iliade.

Diomède parle ici plus fièrement à Agamemnon qu'au quatrième chant, parce qu'il a fait de grandes actions qui lui élèvent le cœur (1).

(1) Racine a imité lui-même les paroles de Diomède, qu'il a mises dans la bouche d'Achille :

C'est à Troie, et j'y cours, el quoi qu'un me prédise.

C'est dans son neuvième livre, c'est-à-dire près de dix ftns depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, qu'Aj^omemnon fait olî'rir en mariage à Achille sa fille Ipliigénie qu'il a, dit-il, laissée à Mycènes dans sa maison.

Homère n'a donc pas prétendu qu'lphigénie eût été ou sacrifiée en Aulide ou transportée dans la Scythie.

Homère représente agréablement Achille qui jouait du luth lorsque les principaux des Grecs le vinrent voir dans sa tente. Cela convient fort bien à Achille pour le divertir durant tout le temps qu'il demeurerait seul dans son vaisseau.

Et lorsqu'il vit entrer Ulysse et les autres chefs de l'armée, il se leva.

C'était la preuve du plus obligeant accueil du monde. On peut en juger par ce vers :

Utque viro Phœbi chorus assurexerit omnis.

Toute la cour d'Apollon se leva devant lui. Ulysse était bien digne des honneurs que Virgile rend à Gallus(1).

Achille leur sert un mouton.

Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise. Et quand moi seul enfui, il faudrait r<»ssiéger, Slénèle et moi, seigneur, nous irons vous venger. ';) Racine, qui a si bien ét^ifié et si glorieusement imité les anciens, savait conibien ils tenaient à cette marque de respect. Les dieux se levaient à l'entrée de Jupiter et de Junon. On attribua le meurtre de Cérès au mécoîitement des sénateurs, parce qu'il ne s'était pas levé pour recevoir le sénat. Les Romains se levaient quand l'empereur entrait au théâtre. On rendit le même hommage à Virgile et Auguste se leva.

— lu —

Conférence.

Phœnix dit : « Quelque grand que tu sois, tu le dois à mes leçons. » Cependant c'est Chiron qui maria Thétis à Pelée et qui nourrit leur enfant. Il éleva Achille dans son antre et encore Jason et Esculape (1).

Achille enfant faisait de grandes choses en jouant, et c'était avec un petit dard propre à un enfant qu'il tuait les lions et les rapportait tout palpitants à Chiron (2).

LIVRE DIXIÈME

Ce chant ne contient que la mort de Dolon et de Rhésus.

C'est encore la nuit du seizième jour de l'Iliade. Virgile (3).

\,i] Il semble que Racine cite ici Chiron pour démentir Phoenix sur l'éducation d'Achille.

(2) Racine a grandement élevé ce récit en appliquant à la guerre ce qu'Homère a dit des exploits contre les lions :

Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent? Achille va combattre et triompher en courant. La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée, Lesbos même conquise en attendant l'armée. De toute autre valeur éternels monuments, Ne sont d'Achille oisifs que les amusements.

(3) Racine, en citant ici le nom de Virgile, semble dire qu'il a imité cet épisode dans celui de Nisus et Euryale. Aussi a-t-on dit que Virgile est le meilleur ouvrage d'Homère.

Inspergo, llos farinœ, répandre sur la terre un îlot de neige.

In ore gladii, dans la bouche du glaive.

Cicero pro Archiâ :

«Urbeni ex totiusbelli ore et famibusereptam. »

Gicéron dit dans son plaidoyer pour Archias :

« La Telle tirée de la bouche et du gosier de cette grande guerre (1). »

Hélène semble encore rappelée là inutilement. Mais Homère aime toujours à se souvenir d'elle.

LIVRE ONZIÈME

Achille surprit Esus et Antiphe.

Il les lia avec des branches d'osier.

Ligo, lier.

Ramus tenellus, un rameau flexible.

Virga, une jeune branche.

Il nomme Paris un archer superbe ne visant qu'à des femmes : raillerie généreuse de Diomède (2).

Il parle de la crinière de l'archer, ou à cause que les arcs étaient faits de crins, ou à cause que Paris avait de beaux cheveux. Le mot grec signifie souci) Racine notait très-souvent de souvenir des expressions de divers auteurs.

(2) Bacioe ne veut pas dire que Diomède soit généreux envers Paris, mais sans doute que cette raillerie lui est inspirée par un sentiment généreux.

vent le crin des animaux et quelquefois la chevelure d'un homme (1).

Chacun à son tour, dit Nestor.

Qund loco ejus ereptum erat cusloditiir.

11 y a dans le grec servio, custodio. « Je conservais, » dit Nestor, « ce que je lui avais arraché. »

Belle comparaison de l'âne.

Ces mots d'âne, de vaches et de porcher ne sont point choquants dans le grec, comme ils le sont dans notre langue, qui ne veut presque rien souffrir. Mais ces délicatesses sont de véritables faiblesses (2).

LIVRE DOUZIÈME

Jupiter horridus austris.

Le poêle peint ici la neige dans un jour d'hiver. C'est alors que sont les grandes neiges, et il dit que les vents dorment parce que les vents disperseraient la neige.

Quoique la neige soit légère de sa nature, Homère marque qu'elle tombe épaisse et qu'elle pèse en quelque façon également partout.

C'est dire qu'elle porte sur les terres en friche

(1) C'est la première acception qui a été adoptée par les traducteurs,

(2) Racine a bien raison ; et il est vrai que M^{>°} Dacier, Bitaubé, Cbabauon, aucun n'a osé se servir du mot d'âne. Mais Buffon a vivement blâmé aussi cette délicatesse.

et sur les terres labourées et qu'elles en sont entièrement couvertes.

Mais c'est Jupiter lui-m^e qui l'étend ; c'est dire que ce n'est point une neige passagère et de hasard.

Quantus ab occasu veniens plivtitibus hiBi^{is} Verber.il inib-
cr humum; quàm multà grandine nimbé In vada précipitant, cùni
Jupiter horridus austris Torquet aquosam hyemem, et coelo cava
oubila rumpit (1).

LIVRE TREIZIEME

Neptune fait trois pas et il est au bout de la terre (2).

Achille va combattre et triomphe en courant.

Comparaison des Troyens aux lynx ou aux panthères et à toutes sortes de bêtes farouches, cherchant escse, viaticum, ab eo, leurs nourritures.

Les Troyens fuyent.

Le lâche ne peut rester debout, les jambes lui tremblent (3).

(i) Je ne sais pourquoi Racine n'a remarqué dans ce livre que la neige, et s'étend si longtemps sur cette image.

(2) Longin a cité ce mot d'Homère comme modèle du sublime. Voltaire le dit aussi. Le vers de Racine me semble l'égal.

(3) On remarque que cette traduction de Racine est la plus exacte et la plus énergique.

LIVRE QUATORZIÈME

Ici le grec signifie : suavi (1), fibula, agrafes (2). Franges (3), in aures (4), bien travaillés.

Junon, ayant besoin du dieu du sommeil, lui promet un siège avec un marchepied parce que c'est un siège honorable, et c'est afin qu'il endorme Jupiter.

« Je te donnerai, » lui dit-elle, « un beau siège d'or qui sera incorruptible et fait des mains de Vulcain. w

Mais comme si ce n'était pas «ssez, elle ajoute :

Ce siège aura un marchepied afin que vous y mettiez vos pieds tout à votre aise (5).

LIVRE QUINZIÈME

Hector, que le divin Achille doit immoler à son tour.

(1) Ceci se rapporte à l'essence que Junon répand sur son corps. Le fard sur le visage était connu du temps d'Homère, puisque Minerve en met à Pénélope dans l'Odyssée.

(2) Ce sont les agrafes d'or dont Junon attache le tissu qui couvre son sein.

(3) Ce sont les franges de sa ceinture.

(4) Elle suspend à ses oreilles des boucles à trois pendants d'un travail achevé et qui sont éclatants.

(3) Les traducteurs n'ont dit ni siège ni marchepied; ils ont dit un trône et une marche élevée pour y monter.

Critique de cette prédiction.

Les uns la tiennent d'Homère; les autres non.

Ils disent que cela ressemble à un prologue d'Euripide.

Ils disent qu'il y a là une épilhète qui n'est donnée à Achille qu'en ce seul endroit.

C'est Minerve qui arrête Mars et le désarme.

Belle allégorie de la sagesse qui arrête la fureur du glaive (1).

LIVRE SEIZIÈME

Longi, extensi (2).

Dard propre à tuer les chevreuils.

La fureur l'animait (3).

(1) Racine s'est servi de cette expression dans *Athalie* :

Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

(2) Ces deux mots se rapportent sans doute à la phrase : « Le long espace que parcourt un javelot. »

(3) On a rappelé au livre précédent le vers de Racine. Homère a diverses fois personnifié les armes.

Ainsi, lorsque Diomède tire sur un Troyen :

Et sa flèche en furie, avide de son sang,

Part, vole à lui, l'atteint et lui perce le flanc. De même, lorsqu'Ajax est entouré de traits sans être atteint :

Et sur la terre épars de leur rage frustrés,

Ils demandent le sang dont ils sont altérés, Louis Racine a imité son père. Il a été heureux surtout dans cette phrase : Dieu dit :

De leur sang criminel j'enivrerai mes traits.

Ils m'ont trop offensé; vengeur de leurs forfaits.

Mon glaive, n'épargnant ni le sexe ni l'âge,

Sera rassasié de meurtre et de carnage.

Vertigine circum acti suut.

Un vertige couvre les yeux du guerrier [1]

LIVRE DIX-SEPTIÈME

Le souvenir d'un mort est touchant (2).

Une nue de guerriers. Pindare le dit aussi.

Aigle qui découvre un lièvre.

Virgile: seepe exiguus mus

Ajax (3).

Homère parle des jeunes gens riches. Il veut dire seulement des jeunes gens qui trouvent facilement à se marier, parce qu'anciennement la richesse consistait en troupeaux et les présents de noces étaient des bœufs.

(1) Il s'agit d'Amphiaraus, tué par Patrocle.

(2) Racine a noté cette pensée parce qu'il a bien senti qu'elle est la base de tout le dix-septième chant de l'Iliade.

[3] Racine note Ajax dont le cri est si connu. Mais, il faut le dire, Ajax était religieux; il a dit littéralement :

O puissant Jupiter, rends le jour à nos yeux, Et frappe-nous du moins à la clarté des cieux.

Boileau, en le traduisant mal, a été irréligieux. Il a dit :

Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux, Et combats contre nous à la clarté des cieux.

Racine, en l'imitant, a été plus {pin, il a été impie. Cfoyc?, a-t-il dit :

Croyez que tant que je respire, Les dieux auront en vain ordonné son trépas.

LIVRE DIX-HUITIÈME

Iris, la messagère, a dit à Achille qu'Hector exposera la tête de Patrocle.

Homère excuse ainsi par avance la fureur d'Achille contre Hector (1).

Appareil terrible dont il accompagne Achille.

« Sur son front brille une flamme éclatante. »

Comparaison :

Per diem in columna nubis, et per noctem in columna ignis.
Exode.

Pendant le jour en colonne ou nuage de fumée, et pendant la nuit en colonne de feu.

Nuit du dix-septième jour.

La dix-septième journée contient sept chants et la moitié d'un, c'est-à-dire, depuis le commencement du onzième livre jusqu'au milieu du dixhuitième.

LIVRE DIX-NEUVIÈME

C'est la dix-huitième journée.

(1) Mais il se sert d'un mensonge qui ne convient pas à Iris, la messagère des dieux, dont toutes les paroles devraient être vraies.

, Ardeur d'Achille envoyant les armes de Vulcain. Les autres en tremblent et n'osent les regarder.

Tout le monde court à l'assemblée parce que Achille y va.

Achille voudrait que Briséis fût morte plutôt que d'avoir causé cette querelle.

Agamemnon rejette tout sur les dieux, mais vaguement. Il ne veut pas redire ce que lui disaient les dieux pour ne pas se donner trop de tort.

Agamemnon parle assis, ou parce qu'il a honte des paroles trop humbles qu'il va tenir à Achille, ou à cause de la fable qu'il va raconter, et qu'on ne doit point conter debout (1), ou à cause de ce qu'il est blessé.

On dit qu'il faut lire dans le grec le mot tranquillement, ou sans tumulte, parce que les partisans ou même la plupart des Grecs faisaient trop de bruit, et empêchaient Agamemnon de parler.

Achille veut combattre sans rien attendre. Ulysse ne veut pas que les Grecs combattent à jeun.

Dans le huitième livre de l'Odyssée, le musicien chante cette dispute d'Ulysse et d'Achille.

En même temps, Agamemnon se réjouissait, à cause que l'oracle avait dit que la ruine de Troie serait prochaine.

Ulysse dit à Agamemnon: «Il est juste qu'un roi apaise celui qu'il a offensé le premier. »

(1) Racine aurait dû expliquer pourquoi on ne doit pas raconter debout cette fable.

Il dit à Achille: (. V^)lls A(««; plus beau rpie moi, mais j'ai plus d'expériorioo que vous. »

Il ajoute : il ne faut point pleurer à jeun, mais il faut enterrer le mort, le pleurer un jour, et du reste, se mettre en état de combattre. Les gens de guerre ne doivent pas trop s'attendrir pour les morts.

LIVRE VINGTIEME

Les dieux contre les dieux.

Tout l'univers est ébranlé et s'intéresse, maintenant qu'Achille revient au combat (1).

On a remarqué que si les Troyens ne sont pas assez forts pour soutenir Achille (2), ils ne le seront pas davantage avec le secours des dieux, puisque les dieux des Grecs l'emportent de beaucoup sur ceux des Troyens.

Et ainsi les choses demeurent dans l'état où elles étaient.

(1) Boileau a dit :

Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie: Il a peur que le dieu, dans cet affreux séjour, D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour, Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée, Ne fasse voir du Styx la rive désolée. Ne découvre aux vivants cet empire odieux, Abhorré des mortels et craint même des dieux.

(2) On dirait aujourd'hui pour se soulager cennin* Achille.

Achille ne cherche qu'Hector, il ne doigne pas presque frapper Enée. Ce n'est pas là l'ennemi qu'il cherche. Il veut même le faire retirer. Ainsi il l'interroge et lui laisse tout le temps de parler.

Eustalhius dit qu'Achille aurait pu commencer par quelque chose de plus terrible que par un combat oii il n'y a que des paroles et oii il n'y a point de sang répandu, mais qu'Homère aime à surprendre le lecteur, et qu'il fait les plus grandes choses lorsqu'on s'y attend le moins.

Mais il me semble qu'il est bien qu'Achille, cherchant principalement Hector, comme Homère le vient de dire, dédaigne de s'échauffer contre d'autres que lui et il faut qu'il s'irrite peu à peu (1).

De là vient la comparaison du lion.

Enée dit à Achille : « On dit que vous êtes fils de Thétis, et moi je suis fils de Vénus. »

« Cependant Jupiter enflamme ou trouble à son gré le courage des guerriers. »

C'est pour l'excuser de ce qu'il a fui auparavant. Mais vient à présent Neptune qui sauve Enée.

Prédiction des successeurs d'Enée.

Hic domus ^nece cunctis dominabitur oris.

Et nati natorum et qui nascentur ab illis.

Eustathius dit qu'Homère avait pu lire cette prédiction dans les livres de la Sibylle, mais il l'a faite de son chef comme poète (2).

(i) C'est une jusle critique du commentaire.

(2) Il faut remarquer que Virgile a dit qu'Enée et ses descendants régneraient sur tout l'univers, et qu'Homère a dit seule-

ment qu'ils régneraient sur les Troyens. Il faut remarquer aussi qu'Homère ron-

Hector dit : « Je combattrais de paroles contre les dieux, mais je ne les combattrai pas avec ma lance parce qu'on ne peut j)as les vaincre. »

Cela sent l'iiomme qui tache à s'encourager luimême.

Ilippodamus rend l'âme en mugissant, semblable à un taureau traîné vers Hélice à l'autel de Neptune que charment ses beuglements.

C'est à Hélice dans l'Achaïe ; quand le taureau se taisait, c'était signe que Neptune était irrité. Quand la victime mugissait, c'était signe qu'il acceptait le sacrifice.

Homère veut encore exciter la compassion pour les enfants de Priam, ici pour Polydore et dans le chant suivant pour Lycaon.

Euripide et Virgile mettent ce Polydore dans la Thrace et le font survivre à Priam.

Joie d'Achille en voyant Hector.

Hector confesse qu'il cède à Achille (1). « Je reconnais, » dit-il, « ta force et ton audace ; cependant le succès est entre les mains des dieux. »

Polydore se fiait à sa lés;èreté.

Tros se jette aux pieds d'Achille.

Le char d'Achille est tout sanglant.

naissait ce qui se passait depuis la guerre, puisqu'il est né près de 300 ans après la prise de Troie.

(1) Cet aveu n'était pas honteux, parce que la force naturelle l'emportait nécessairement dans les combats, qui n'étaient alors que des

luttres corps à corps.

LIVRE VINGT-UNIÈME

Achille répond à Lycaon :

« Meurs: Patrocle mon ami est bien mort, qui valait mieux que toi. »

Il dit: ((Les enfants des malheureux s'offrent à mon épée. »

Il dit à Asléropée :

« Fusses-tu fils de l'Océan d'où toutes les eaux prennent leurs sources, les enfants des fleuves cèdent aux enfants de Jupiter. »

Le Xanthe est en colère. Achille alors s'élance dans les flots, il est poursuivi par le fleuve. Le Xanthe appelle le Simois à son secours. Junon envoie Vulcain contre le fleuve. Vulcain allume un grand feu. L'eau du fleuve bouillonne. Le fleuve implore Junon.

Combats des autres dieux. Mars est étendu, Vénus veut le relever. Pallas la renverse auprès de lui. Apollon ne veut pas se battre contre Neptune. Junon frotte Diane blessée. Mercure ne veut point avoir de querelles avec les maîtresses de Jupiter (1).

Diane s'enfuit dans les genoux de Jupiter. Vénus

^1^ Rnfine note sans observations loos ces fails
mythologiques.

no vient point en pleurant quand elle a été blessée, mais Diane
qui est une fille, pleure.

Homère représente en Diane l'ingénuité d'une honnête (ille.

Les dieux s'en retournent au ciel.

Les hommes sont comme les léuilles.

Toute chair se fane comme l'herbe; et les hommes passent
comme les feuilles qui croissent au printemps sur les arbres
verts, et qui meurent après l'été. Les unes naissent quand les
autres tombent (1).

Agenor dit qu'Achille est mortel. Achille, selon la plupart des
poètes, ne peut être blessé qu'au talon. Ils le disent quoique Ho-
mère le fasse blesser au bras. Homère ne le croit invulnérable en
aucune partie de son corps.

Epouvante des Troyens qui rentrent dans la ville.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME

Priam prévoit ses malheurs : il annonce sa chute et que sa ville
sera au pillage.

Il a tout le temps de dire à Hector tout ce qu'il lui dit, car
Achille est encore loin.

(1) C'est ici une citation de la Bible.

Hécube prie Hector de rentrer : « Mon sein t'apaisait dans ton enfance. »

Hector consulte en lui-même. Il craint les reproches de Polydamas. Il doute s'il traitera d'un accord avec Achille.

Il se décide: « Il n'est plus temps, » dit-il, « de raisonner avec lui comme un jeune homme avec une jeune fille. »

Abord terrible d'Achille.

Hector fuit jusqu'aux sources du Scamandre, là où les Troyennes viennent laver leurs robes.

Balances de Jupiter.

Apollon quitte Hector et Minerve aborde Achille.

Minerve trompe Hector sous la figure de Déïphobe (1).

Hector veut composer avec Achille pour le corps de celui qui sera tué, parce qu'Hector était pieux, la sépulture étant consacrée par la religion.

Achille n'entend à aucune composition ; il lui répond qu'il voudrait même pouvoir le manger. « Souviens-toi, » lui dit-il, « souviens-toi maintenant d'être brave (2.) »

LIVRE VINGT-TROISIÈME

Nuit du dix-huitième jour.

(1) Il faut convenir que c'est une feinte bien peu digne, et de plus elle était inutile.

(2) Reproche injurieux, mais les deux caractères sont bien soutenus, et Racine l'indique par ces deux notes.

Ensuite la (lix-nniivièino joiirnôo, puis J« vingtième journée (1).

On célèbre les jeux autour de la tombe de Patrocle.

Ajax est toujours malheureux.

Il paraît bien qu'Homère n'a point supposé que Ajax ne peut être blessé que par le côté, puisque les Grecs ont peur que Diomède ne le blesse au cou.

Priam felicem non censet Aristoteles sic que in fortuna beatitudinem collocare videtur, sed paulo post longé aliter loquitur (2).

LIVRE VINGT-QUATRIÈME

Nuit du vingtième jour.

Vingt-unième jour. Il se passe ici onze jours sans action. Puis vient le trente-deuxième jour.

(1) On a prétendu que les deux derniers chants de l'Iliade étaient eu dehors du sujet. Mais on est convenu que le sujet de l'Iliade est la colère d'Achille. Ainsi, c'est toujours le sujet tant que cette colère dure. Peu importe qu'elle s'exerce sur Hector mort ou sur Hector vivant, ou contre Priam ou encore contre

Troie. Le poème ne doit finir qu'après l'entrevue d'Achille et de Priam, parce que ce n'est qu'alors que la colère d'Achille est calmée.

(2) Racine n'a pas traduit cette citation qu'il a faite de l'opinion d'Aristote, mais il a placé, dans une autre de ses feuilles, une seconde citation du même Aristote, et l'a traduite. Voyez notes morales, Gh. 7, n. 1.

— uo —

Achille traîne autour du tombeau de Patrocle le corps d'Hector attaché à son char (1).

Etat déplorable de Priam.

Il était enveloppé de telle sorte dans son manteau qu'on voyait toute la figure de son corps. Ses habits étaient attachés à son corps parce qu'il avait passé plusieurs nuits sans se coucher.

Priam veut aller trouver Achille.

Discours d'Hécube. Elle est timide comme sont les femmes.

Priam est inébranlable.

« Quand j'y devrais mourir, » dit-il, « je mourrais en embrassant mon fils et le pleurant tout mon saoul. »

Priam chasse les Troyens d'auprès de lui. « N'avez-vous point à pleurer chez vous, vous qui me venez consoler ? »

Il querelle ses enfants et leur dit : « Plût aux dieux que vous fussiez tous morts au lieu d'Hector ! »

Mercure vient sous figure du roi.

Mercure se déguise aussi dans l'Odyssée sous les traits d'un jeune homme à qui le poil ne fait que de nuire (2).

(1) Puis-je oublier Hector prié de funérailles,

Et traîné sans honneur autour de nos murailles? Toutefois, le corps d'Hector n'a pas été traîné autour des murs de Troie, mais seulement autour du tombeau de Patrocle. Racine a placé, dans une autre de ses feuilles, une observation morale à ce sujet. Voir notes morales, Art. 3, n. 10 et 11.

(2) Racine a dit aussi, dans un de ses autres manuscrits inédits : « Quand on vient de nous faire le poil, nous nous regardons dans un miroir. Quand on sort d'un sermon, il faut s'examiner de même. »

Mercure refuse d'aller avec Priam vers Achille.

« Les dieux ne se communiquent point si aisément aux hommes (1). »

Ceci se passe durant la nuit du trente-deuxième jour.

Achille venait de souper. Il était encore à table. Priam baise les mains d'Achille (2).

Priam et Achille pleurent.

Priam et Achille s'admirent l'un et l'autre.

Trente-troisième jour.

Cassandre aperçoit Priam.

Troie tout entière sort au-devant du corps d'Hector!

Paroles divines d'Andromaque sur le corps d'Hector.

Aner est un mari qu'on aime et dont on est aimée. C'est un nom amoureux. Posis, B^u contraire, est un nom froid, car c'est encore un mari, quand même il serait séparé de sa femme.

Sophocle fait dire à Déjanire jalouse, dans les Trachiniennes, le mot à'Amr, et quand elle cite l'enfance de son fils, c'est pour marquer bien la

(1) Il y en a pourtant de bien nombreux exemples dans les poèmes d'Homère.

(2) Fénélon a dit : « Que peut-on voir de plus simple et de plus touchant dans un poème que le roi Priam réduit dans sa vieillesse à baiser les mains meurtrières d'Achille qui ont arraché la vie à ses enfants? 11 lui demande pour unique adoucissement de ses maux le corps du grand Hector. 11 aurait gâté tout, s'il eût donné le moindre ornement à ses paroles. Aussi, n'expriment-elles que la douleur. H le conjure, par son père accablé de vieillesse, d'avoir pitié du plus infortuné de tous les pères. »

jeunesse de l'un et de l'autre époux, parce que la séparation en est plus douloureuse.

Il se passe encore onze jours aux funérailles d'Heclor.

Ainsi toute l'action de l'Iliade se passe en quarante-quatre jours dont il y en a trente-quatre dont le détail n'est point raconté, savoir : douze depuis la querelle d'Achille et d'Agamemnon, jusqu'à ce que Tliétis monte dans le ciel; onze durant lesquels Achille outrage le corps d'Hector, et onze qui se passent aux funérailles d'Hector.

SOPHOCLE

Sophocle (1), plus jeune de dix-sept ans qu'Eschyle, plus âgé qu'Euripide de vingt-quatre ans (2), fut le premier qui ne joua point lui-même ses tragédies à cause de sa vue trop faible.

Il était de mœurs douces et se faisait aimer de tout le monde.

Il ne voulut jamais quitter Athènes quoique appelé par plusieurs rois. Il était dévot.

Il fit le chœur de quinze au lieu qu'il n'était que de douze (3).

Sa mort arriva ou d'un grain de raisin qu'un comédien lui avait envoyé, ou d'une période d'Antigone qu'il voulut dire tout d'une haleine, ou de joie d'avoir été déclaré vainqueur.

(1) Né l'an 495 avant Jésus-Christ.

(2) Quoique mort dix ans après lui, l'an 406 avant Jésus-Christ.

(3) Sa plus grande gloire dramatique est d'avoir créé la division en cinq actes.

— hU —

C'est une pitié et même c'est une honte de voir combien est vile l'origine du plus superbe des animaux, vu que l'odeur seule d'une lampe éteinte fait avorter.

De même vous pouvez périr encore à moins, par la morsure d'un petit serpent, ou, comme le poète Anacréon, d'un grain de raisin sec, ou, comme le sénateur Fabius, d'un poil avalé avec du lait (1).

Sophocle est admirable dans les caractères. C'est le seul imitateur d'Homère. 11 peint quelquefois par un demi-vers. Les qualités de ses tragédies sont le parler à propos, l'élégance, la hardiesse et la diversité (2).

(1) On sent que nous n'approuvons pas tout ce qui est échappé à la plume de Racine. Mais nous n'avons voulu rien retrancher ni rien ajouter.

(2) Il est intéressant de voir comment Racine a jugé Sophocle.

1. THAGÉDÎR D'AJAX.

Le poète établit d'abord le lieu de la scène. C'est auprès des tentes d'Ajax, qui sont les dernières du camp des Grecs.

Scène deuxième

Minerve loue Ajax afin de prévenir le spectateur en sa faveur.

[i] Ce n'est pas Racine qui dit cela. Il cite une phrase de

Elle ajoute : « Mais, hélas ! vous voyez, Ulysse, ce que c'est que l'homme quand il plaît aux dieux. »

Sentiment honnête d'Ulysse qui a compassion d'Ajax : u Tout mon ennemi qu'il est, je plains son malheur. »

Ce caractère d'Ulysse est soutenu jusqu'à la fin, car c'est lui qui fait accorder la sépulture à Ajax, quoiqu'il fut celui qu'Ajax haïssait le plus.

Scène deuxième

Ajax déplore sa folie. Sa douleur est de se voir cause de ses propres malheurs. Le malheur le rend plus sévère.

Puis, il songe à la joie de ses ennemis, à Ah ! qu'Ulysse se réjouit bien à l'heure qu'il est que plutôt aux dieux que je pusse le voir, tout malheureux que je suis ! O Jupiter, auteur de ma race, que ne puis-je exterminer ce méchant fourbe que je hais ! que ne puis-je percer le cœur de deux injustes rois et me tuer moi-même après eux ! »

Il s'adresse à tout dans sa passion, à Jupiter, aux enfers et aux campagnes de Troie.

« On pleure, on rit, » dit-il, « quand il plaît aux dieux. »

Scène troisième

Tendre discours de Techmessa pour le fléchir.

« Maintenant je suis esclave, » dit-elle, « puisqu'il a plu aux dieux et à votre valeur. »

Tout ceci est imité des paroles d'Andromaque dans Homère, Iliade, livre 6.

Ajax ne daigne point caresser ni approuver Techmessa dans la douleur où il est.

Il demande son fils.

AJAX

Apportez-moi mon fils? que je le voie.

— ^8 — TECHMESSE.

Je l'ai caché, dans la frayeur où j'étais.

AJAX

Que craignez- vous? que voulez-vous dire?

TECHMESSE ,

J'ai craint que le pauvre enfant ne tombât et ne mourût entre vos mains.

AJAX

Cela était digne du malheur qui me poursuit.

On apporte son fils sur la scène.

AJAX

Apportez-le, apportez-le ici. Tout ce sang, tout ce carnage ne l'effrayera point, s'il est véritablement mon fils. Du reste, avec honneur il peut me ressembler.

Disce, puer, virilitem ex me.

Il se confie à Teucer. Voyez dans l'Iliade, chapitre 15, l'amitié d'Ajax pour Teucer.

Il prie les soldats de sa suite de dire ses dernières volontés à Teucer, pour qu'il montre à son fils l'exemple de son père.

Il laisse son bouclier à son fils et ne veut point que ses armes soient disputées comme on a fait de celles d'Achille.

Il fait retirer Techmesse.

« Ce n'est pas aii médecin à écouter la plainte quand la plaie demande le fer. »

— /i9 — TECHMESSE.

Au nom des dieux, ne nous abandonnez point.

AJA.X.

Ne savez- vous pas que je n'ai point d'obligations aux dieux (1) ?

.Scène quatrième.

Le chœur déplore la malheureuse fortune d'Ajax et le malheur de sa mère quand elle apprendra \i\ nouvelle de sa mort.

Scène première

Ajax revient sur la scène. Mais alors pour tromper le chœur et pour consoler Techmesse, il feint de s'être rendu à ses prières et de vouloir vivre. «Il n'est rien de si dur que le temps n'amollisse.» Il feint d'aller se purifier sur le bord de la mer et d'aller enterrer l'épée d'Hector. Il dit que celte épée lui porte malheur. Mais il dit tout cela à dessein de se tuer. C'est, de la part du poète, pour prétexter sa sortie avec une épée. Apparemment

(1) Il me semble qu'ici Racine s'est gravement trompé. 11 a été induit en erreur par l'opinion générale qu'Ajax était impie. Mais, au contraire, Sophocle a fait dire ici à Ajai : « Ne savez-vous pas que les dieux n'ont plus rien à attendre de moi? » Cela signifie qu'il va mourir bientôt, et ces paroles expriment même un regret de ne plus pouvoir servir les dieux.

que les anciens ne marchaient point, sans quelque besoin, l'épée au côté.

C'est ainsi qu'Achille, dans l'Iphigénie d'Euripide, lui dit qu'il va cacher son épée sous l'autel, et c'est là aussi, afin que si elle ne veut point mourir, il ait des armes pour la défendre.

Ajax dit qu'il apprendra à respecter les Atrides. Le poète lui donne ainsi des paroles forcées (1), pour marquer même la violence qu'il se fait en dissimulant.

« Il faut aimer comme si l'on devait haïr un jour, » dit-il, ((il faut haïr comme si l'on devait aimer bientôt (2) . »

Ajax fait rentrer Techmesse et donne ordre au chœur de dire ses dernières volontés à Teucer. Toutefois ce sont des paroles équivoques qu'il tient au chœur.

Scène deuxième

Le chœur, étant seul, danse et exprime sa joie sur le changement d'Ajax.

Il appelle Pan qui dresse les danses des dieux, et le prie de lui en inspirer une sur-le-champ.

Le chœur danse. Le poète fait tout ce qu'il peut

(1) Cette expression est à retenir. Elle n'est pas souvent employée dans ce sens, mais elle est précise et se comprend bien.

(2) Cicéron prétend que c'est à tort que l'on a attribué cette maxime à Bias. Aristote et Cicéron la désapprouvent également. Mais il faut faire la division. Il n'est rien de plus moral et de plus noble que de penser et de dire qu'il faut traiter ses ennemis comme si l'on devait les aimer bientôt.

pour excuser la danse d'un chœur de soldats qui ne doivent point avoir appris à danser (1).

Scène troisieme

Teucer envoie un homme pour empêcher Ajax de sortir.

Voici un messager qui vient troubler la joie du chœur et qui leur apprend que Calchas a dit à Teucer qu'on prenne bien garde à Ajax qui est menacé de périr ce jour-là.

Teucer ne vient point lui-même parce qu'il ne saurait se défaire des Grecs qui l'entourent et qui se veulent prendre à lui de la fureur d'Ajax.

Le messager demande où est Ajax.

LE MESSAGER

« Ah ! que je crains qu'on ne m'ait envoyé trop tard !

LE CHOEUR

Pourquoi ?

LE MESSENGER

Teucer recommandait qu'on ne laissât point sortir Ajax jusqu'à son retour.

LE CHOEUR

Ajax est allé apaiser les dieux.

LE MESSENGER

Ges paroles-là sont bien suspectes; si Calchas dit vrai, Pallas le poursuit aujourd'hui sans miséricorde.

(1) On peut dire que la remarque de Racine est singulière.

Les raisons de la colère des dieux sont son orgueil, sa confiance en lui seul, et le mépris de leur secours.

Le messager rappelle les paroles d'Ajax à son père qui lui disait de se confier aux dieux, et les paroles d'Ajax à Pallas : « Allez secourir les autres et ne vous mettez point en peine de moi. »

TECHMESSE, LE MESSENGER ET LE CHOEUR

Le chœur appelle Techmesse et lui apprend la nouvelle que le messager lui a apportée.

Techmesse exhorte le chœur à aller chercher Ajax, les uns à droite, les autres à gauche.

« Je vois bien, » dit-elle, a qu'il ne se confie plus à moi et que j'ai perdu ses bonnes grâces, m

Elle sort et tout le monde sort avec elle.

Le chœur se sépare en deux bandes pour aller chercher Ajax, et ainsi le théâtre demeure vide, afin qu'Ajax se puisse tuer aux yeux des spectateurs et sans que personne l'en puisse empêcher.

Il n'y a point de changement de scène, je veux dire du lieu de la scène (1).

Mais voilà le seul endroit des tragédies grecques où le chœur sort de la scène depuis qu'il y est entré.

C'est un bel artifice du poète parce que les der-

(i) On prétend , au contraire , que le Heu de la scène changeait pour montrer un lieu désert choisi par Ay\x pour se donner la mort. Racine ne le croyait donc pas.

nières paroles d'Ajax sont trop considérables pour les cacher aux spectateurs.

Scène cinquième

Ajax est seul ; il commence ses invocations par Jupiter : ((Je ne te demande pas une grande grâce. Fais si bien que la nouvelle de ma mort soit bientôt portée à Teucer. »

Il prieMercure de lui accorder une mort prompte et sans beaucoup languir.

Il prie les Furies de venger sa mort sur les Atrides. « Et comme je meurs par mes propres mains, qu'ils meurent par les mains qui leur seront les plus chères. »

Il s'adresse au soleil et le prie d'annoncer sa mort à son père et à sa mère. « Ah ! que cette malheureuse mère, » dit-il, « poussera de gémissements, lorsqu'elle apprendra cette nouvelle ! »

Il s'adresse à la Mort, il s'adresse à tout et prend congé de tout. « Voilà, » dit-il, « ce qu'Ajax vous dit pour la dernière fois » (1) . Il ajoute : « Le reste, je le dirai là-bas. »

Son épée est appuyée contre terre ; il se tue.

(1) C'est de ce passage-ci que Racine a pris l'invocation au soleil: Noble et brillant auteur d'une triste famille, Toi dont ma mère osait se vanter d'être fille, Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois, Soleil, je le >iens voir pour la dernière fois.

— 5Zi ~

Scène première

TECHMESSE, LE CHOEUR.

Techmesse découvre Ajax.

Le chœur entend Techmesse qui s'écrie. Elle leur montre Ajax qui s'est tué.

Techmesse le couvre d'un manteau, parce qu'il n'y aurait personne qui aurait le cœur de le voir en cet état.

C'est un artifice pour cacher le sang aux spectateurs.

Elle souhaite le retour de Teucer pour défendre Ajax après sa mort.

« Mais peut-être le pleureront-ils mort après l'avoir haï vivant. On regrette un grand homme après sa mort. Mais comment se moqueraient-ils de kii ? il a ce qu'il souhaitait ; il est mort. r>

(1) Racine a cru que celait là la sixième scèoe du troisième acte- Je crois que c'est là la scène première du quatrième acte.

Scène deuxième

TECHMESSE, TEUCER, LE CHOEUR.

Teiicer envoie quérir le fils d' Ajax de peur qu'on ne l'enlève, comme le faon d'une lionne. Voyez l'Iliade, livre 1,4.

Pourquoi ieucer n'est-il pas arrivé plus tôt? c'est parce qu'il a cherché partout Ajax. Mais le bruit de sa mort a couru bien vite.

Teucer déplore sa malheureuse condition:

« Que dira ton père et le mien ? Il croira que je t'ai abandonné, et que je t'ai peut-être trahi pour m'emparer de tes biens? Ttt sais ce qu'est un vieillard colère. Irai-je à Troie, où je trouverai beaucoup d'ennemis et pas d'amis? »

Ainsi c'est l'épée d'Hector dont Ajax s'est tué. C'est le boudrier d'Ajax dont Hector a été traîné. Les Furies ont forgé cette épée et les enfers ont préparé ce boudrier.

Scène troisième

TEUCER, MÉNÉLAS, LE CHOEUR.

Le chœur est affligé de voir venir Ménélas.

Ménélas commande à Teucer de ne point ensevelir Ajax.

« Si nous n'avons pas pu venir à bout d'Ajax vivant, » dit-il, « nous voulons en être les maîtres après sa mort. »

« Il faut rendre obéissance aux chefs et aux magistrats. La ville oh règne la licence est bientôt abîmée. »

« Il était insolent, et moi je prétends lui insulter maintenant (1). »

Voyez la harangue d'Alcibiade dans Thucydide.

Réponse généreuse de Teucer :

« Commandez dans Sparte à vos sujets. Ajax commandait aux siens et ne dépendait point de vous. Je l'ensevelirai malgré vous et malgré votre frère. »

Scène quatrième

TEUCER, TECHMESSE, EURYSACÈS ET LE CHOEUR.

Techmesse et son fils arrivent.

Teucer met le fils d'Ajax auprès de son père. Il met dans les mains de cet enfant les cheveux de son père et ceux de Tech-

messe et ceux de l'enfant lui-même.

Belles imprécations qu'il fait en se coupant les cheveux.

Tout ceci est fort tendre et fort noble.

Teucer recommande au chœur de bien défendre le corps d'Ajax tandis qu'il va chercher ce qu'il faut pour l'enterrer.

(1) Cette citation prouve bien que Racine remarque ce qui est mauvais.

Scène cinquième

LE CHOEUR

Le chœur déteste celui qui le premier a inventé les armes parmi les Grecs.

Le commentaire dit que Sophocle se jette ici dans ce qui est le plus de son génie, c'est-à-dire dans l'agréable. En effet, il peint les plaisirs dont on est privé par la guerre. Il ajoute : «Maintenant qu'Ajax est mort, quelle consolation me reste ici? Plût aux dieux que je revoie bientôt Athènes I »

AGAMEMNON, TEUÇER, LE CHOEUR

Discours superbe d'Agamemnon. Il reproche à Ajax qu'il est le fils d'une captive.

((Qu'a fait Ajax que je n'aie fait autant que lui? Les gens à larges épaules ne sont pas les plus nécessaires, ce sont les gens sensés. »

« Ne m'amènerez-vous pas ici quelqu'un qui parle pour vous, car je n'entends point la langue des barbares (1). »

(1) Hésione, mère de Teucer, était Phrygienne, par conséquent étrangère à la Grèce proprement dite, et c'était ce que les Grecs nommaient barbare.

Teucer répond courageusement, mais avec un peu plus de respect qu'à Ménélas.

« Ah ! qu'on oublie aisément, » dit-il, « les bienfaits d'un homme après sa mort ! »

Il lui remet devant les yeux ce qu'Ajax a fait pour les Grecs.

Quand il fallut se battre contre Hector, Ajax mit son nom pour être tiré au sort, et ne chercha point à tromper le sort (1), comme on l'a trompé lorsqu'on a donné la voix dans le jugement des armes d'Achille (2).

Teucer ajoute: « Vous me reprochez que je suis fils d'une barbare. Et quel était Pélops, votre aïeul? n'était-il point Phrygien? Et qu'y a-t-il de plus barbare que votre père Atrée qui a fait manger à son frère ses propres enfants?

» Votre mère n'était-elle pas de Crète ? votre père la surprit avec un adultère et la fit jeter dans la mer. Et vous me reprochez la honte de ma naissance? à moi, qui suis fils de Télamon, le plus vaillant des Grecs, et d'une mère, princesse, fille de Laomédon,

qu'Hercule lui-même donna à mon père, pour le récompenser de sa valeur.

» Si vous faites jeter Ajax, faites votre compte

(1) Sophocle explique mieux sa pensée. Il dit qu'Ajax ne mit pas dans le casque une boule humide, mais une qui était propre par sa légèreté à sortir la première.

En effet, les guerriers grecs gravaient leurs noms sur des boole» de terre, et celles qui étaient humides, tombant au fond, n'étaient pas les premières prises par celui qui tirait au sort.

(2) C'est Racine qui ajoute cette circonstance que Sophocle n'a pas dite. Racine a voulu exprimer ainsi la secrète pensée de Teucer.

qu'il faudra que vous nous jetiez tous les trois avec lui. Car j'aime bien mieux mourir pour lui que pour votre femme et pour votre frère. Mais prenez garde qu'en voulant nous outrager, vous ne vous repentiez de votre entreprise (1). »

Le conrmenlaire dit que ces trois dont on parle ici, sont Teucer, Agamemnon et Ménélas; mais je crois que c'est Teucer, Eurysacès et Techmesse (2).

AGAMEMNON, ULYSSE, TEUCER, LE CHOEUR

Arrivée d'Ulysse. Le chœur le prie en faveur de Teucer.

Ulysse vient faire l'action d'un honnête homme. Il détourne Agamemnon de l'outrage qu'il veut faire à la mémoire d'Ajax. Il lui dit qu'il faut que leur haine meure avec lui.

« Mon inimitié ne m'empêchera pas de dire qu'Ajax était le plus vaillant des Grecs après Achille. »

« Je l'ai haï tant que j'ai pu le haïr avec honneur (3). »

Agamemnon s'en va, cédant à Ulysse, mais se déclarant toujours ennemi d'Ajax.

(1) On voit que Racine s'étend longuement sur le discours de Teucer pour en garder le souvenir, aussi en a-t-il imité une partie dans Iphigénie.

(2) Racine rectifie justement une erreur des commentateurs.

(3) On voit que Racine note avec soin toutes les belles pensées.

ULYSSE, TEUCER, LE CHOEUR

Le chœur loue Ulysse de sa sagesse.

Ulysse s'offre à Teucer de lui aider à enterrer Ajax (1).

Teucer loue Ulysse de sa générosité.

Il fait des imprécations contre les Alrides. Mais il répond : a Je n'ose, ô Ulysse, consentir que vous touchiez le corps d'Ajax de peur que ce ne soit trop odieux à ses mânes. Mais, du reste, vous et vos amis, vous pouvez faire toutes choses pour honorer sa sépulture. »

Ulysse s'en va.

Scène quatrième

TEUCER, LE CHOEUR.

Teucer donne des ordres pour la fosse d'Ajax, et pour le bain nécessaire pour le laver.

Il lave le corps d'Ajax pour le transporter et se fait aider par le fils.

(1) On ne dirait plus : o s'offre de lui aider. »

Ainsi tout le sujet de cette tragédie n'est autre chose qu'Ajax qui se lue de regret à cause de la fureur où il était tombé pour n'avoir pas obtenu les armes d'Achille (1).

(1) Racine remarque avec raison que le sujet est simple, on peut même dire aride et stérile, et cependant tous les commentateurs ont pensé que les développements ont été si bien conçus, l'action si bien suivie et les récits si bien placés et si pathétiques, que cette tragédie est la plus belle, non-seulement de celles de Sophocle, mais aussi de tout le théâtre des aociens.

Scène première

Le pédagogue explique dès les quatre premiers vers, le nom du principal personnage, le lieu de la scène, le temps et le sujet

même.

« Voilà, » dit-il, « ô fils d'Agamemnon, ces mêmes lieux que vous avez tant désiré de voir. »

Sophocle a un art merveilleux d'établir d'abord le lieu de la scène. Il se sert ici pour cela d'un artifice très-agréable, en introduisant un vieillard qui montre les environs du patais d'Argos à Oreste qui en avait été enlevé tout jeune.

Le Philoctète commence ^ peu près de même. C'est Ulysse qui montre à Pyrrhus tout jeune l'île de Lemnos oii ils sont et par où l'armée avait passé.

L'OEdipe Colonéen s'ouvre aussi par OEdipe aveugle qui se fait décrire par Antigone le lieu où il est.

Ces trois ouvertures, quoique un peu semblables, ne laissent point d'avoir une très-agréable diversité et des couleurs merveilleuses (1).

Ici, la scène est devant la porte du palais d'Agamemnon. Pilade est présent.

(1) On voit combien Racine étudiait avec soin toutes les parties de l'art dramatique.

On remarque le lever du soleil et l'expression (1) du vieux cheval qui a du courage.

Oreste explique tout le sujet qui le fait venir. Il rapporte le commandement de l'oracle : « Vengezvous, » me dit-il « mais en secret qui vous tienne lieu d'armes et de troupes. »

Il dit cela pour préparer le spectateur à n'avoir pas tant d'horreur de tout ce qu'il va faire.

Scène deuxième

Electre vient seule, et les autres, Oreste et Pilade, s'en vont pour n'être pas vus.

Sophocle introduit dans Electre une femme affligée, et constante dans son affliction, qui n'aspire qu'à la vengeance.

Elle aime son frère Oreste, et elle est intrépide. Elle se résout de venger elle-même la mort de son père, quand elle croit que son frère est mort.

Scène troisième

Ghœur des tilles qui viennent pour la consoler.

Le chœur est des filles d'Argos qui approuvent la douleur d'Electre, et qui détestent comme elle le crime de sa mère, mais qui sont plus timides qu'elle et qui n'osent parler librement.

(1) Expression signifie encore ici peinture.

« Les larmes ne font pas revivre les morts. »

Le chœur l'avertit de dissimuler sa douleur. Le poète dit : « Arrêtez les ailes de ses soupirs. »

Elle répond : « Adieu la piété filiale, si Agamemnon n'est pas vengé. »

Belle image de l'état où est la maison d'Agamemnon. « Le mal porte au mal (1). »

Le chœur demande si Égisthe est absent.

« Les grandes choses exigent du temps. »

Scène quatrième

Chrysothémis est la sœur d'Electre, mais plus faible qu'elle. Elle s'accommode au temps et garde des mesures avec sa mère, vivant pourtant honnêtement (2) avec elle.

Electre lui dit : « Vous ne dites rien de vous-même ; vos paroles sont de votre père. »

Elle reproche à sa sœur qu'elle est dans l'abondance, et qu'au lieu d'être la fille de son père, elle veut l'être de sa mère.

« Une parole fait bien du mal ou fait bien du bien. »

Songe de Clytemnès. Il vient bien au sujet pour envoyer Chrysothémis au tombeau d'Agamemnon, où elle trouve des cheveux d'Oreste qui y a été aussi, ce qui fait un fort bel incident.

(1) Racine note tous les mots qui le frappent et surtout les pensées morales.

(2) Honnêtement veut dire ici froidement.

Scène première

Clytemnestre vient, et aussi Electre.

L'absence d'Égysthe est ce qui donne à Electre la liberté de venir se plaindre dans la place qui est devant le palais.

Clytemnestre est une femme qui dans sa bonne fortune craint toujours dans le cœur et qui n'est jamais en repos.

On souffre avec chagrin les plaintes d'Electre ; on ne souffre point les plaintes de Clytemnestre coupable ; elle cherche de mauvaises raisons pour s'excuser à elle-même.

Elle cite le sacrifice d'Iphigénie :

CLYTEMNESTRE

« La mort demandait-elle mes enfants plutôt que ceux d'Hélène ?
»

ELECTRE

« Si VOUS avez dû tuer mon père, on doit vous tuer. »

Et plus loin :

« Vous êtes moins ma mère que ma maîtresse. »

Et encore :

« Si je suis méchante, je ne dégénère point de vous (1). »

Cependant le caractère honnête d'Electre se montre au milieu de son emportement. Elle s'en excuse sur son malheur. Elle dit qu'elle en a honte elle-même, et qu'elle y est forcée; et elle l'explique en disant à Clytemnestre :

« Ce sont vos actions qui parlent en moi. »

LE PÉDAGOGUE

Le gouverneur d'Oreste vient faire un faux récit de sa mort pour surprendre Egysthe et Clytemnestre et les troupes par une fausse sécurité. Il veut aussi découvrir ce qui se passe, il fait un long récit, et entre dans les détails pour mieux persuader.

Clytemnestre doute si elle doit s'affliger ou se réjouir.

(1) Racine seul a traduit littéralement cette phrase.

Klectre hoil, lo pins pur do son satig, c'è^t-àdire qu'elle la désespère (i).

Scène première

Au milieu de la douleur d'Electre et des regrets qu'elle fait sur la mort d'Oreste, Chrysothémis vient lui dire qu'il est venu-

Cela fait un fort bel effet; car les regrets d'Electre sont interrompus, et sa douleur en devient moins violente .

Ainsi la pitié va toujours en s'augmentant.

CHRYSOTHEMIS.

« La fortune n'afflige pas toujours les mêmes. »

Electre lui propose de l'aider à tuer Égysthe.

« Tout le monde vous admirera. »

Chrysothémis l'en veut détourner. « Nous sommes des femmes, » dit-elle. Electre déclare qu'elle l'entreprendra elle seule.

(1) Singulière expression. Racine, plein de tous les souvenirs de latinité, ne l'a-t-il pas imitée de Plaute , qui a dit d'une maîtresse qui désespérait son amant :

Haec mihi infelici amanti ebibit sanguinem.

Dispute des deux sœurs.

Leur caractère paraît bien ici. L'une est intrépide et fière, l'autre timide, honnête ; elle ne veut pas perdre le respect.

« Eh bien , » dit Electre à Chrysothémis, « allez tout redire à votre mère. »

Scène première

Oreste vient lui-même apportant le vase où il dit que sa cendre est enfermée.

Il s'adresse à Electre.

C'est le dernier période de la douleur et où le poète s'est épuisé pour faire pitié.

Il n'y a rien de plus beau sur le théâtre que de voir Electre pleurant son frère mort, en sa présence, et qui, étant lui-même attendri, sera obligé de se découvrir.

lielles plainl(3s d'ElecIre. Elle raconte devant Oreste tout ce (ju'elle a fait autrefois pour lui.

Et maintenant elle veut raourir pour lui, c'està-dire pour le rejoindre, puisqu'elle le croit mort.

« Les morts, » dit-elle, « ne sont point malheureux. »

Le chœur nomme Electre pour la faire connaître.

Oreste alors plaint sa malheureuse sœur.

Beaux mouvements.

Electre dit à Oreste : « Vous êtes le premier qui m'ayez plainte.
î>

Reconnaissance d'Oreste.

Il montre à Electre l'anneau de son père.

Cette reconnaissance est merveilleusement pathétique et bien amenée de parole en parole, en se répondant tous deux naturellement et tendrement.

Joie d'Electre. Elle s'écrie : « O voix de mon frère ! » C'est sa voix qui la frappe parce qu'elle lui retentit au cœur.

Sophocle représente dans Electre une joie aussi immodérée que sa douleur était excessive.

Elle ne craint personne. Elle s'abandonne à ses transports avec la même intrépidité qu'elle s'abandonnait à son affliction.

Un peu plus loin, je crois qu'elle veut dire qu'on ne lui permettait pas de crier en apprenant la mort de son frère et qu'elle en était au désespoir, mais que maintenant elle est libre. «J'ai recouvré,»

dit-elle, « la liberté de ma langue. » Mais quand le chœur veut la venir : « Ne craignez point, dit-elle, que ma mère me voie joyeuse ; je la hais trop pour l'être auprès d'elle, et d'ailleurs, je pleurerai encore de joie (1). »

Scène deuxième

Le gouverneur d'Oreste leur reproche leur imprudence et leur dit qu'on les aurait surpris sans lui.

Sophocle a voulu marquer l'imprudence des jeunes gens qui ne peuvent se contenir dans leurs passions, et afin que le spectateur ne trouve point étrange qu'on ne les ait point entendus de la maison, il dit que ce vieillard plus sage qu'eux a fait sentinelle à la porte. Ainsi il sauve les apparences.

Oreste fait reconnaître son gouverneur à Electre.

Elle lui dit : « Vous êtes l'homme que j'ai le plus haï et le plus aimé en un même jour. »

Elle parle des furies (2). « Elles couvent, dit-elle, derrière les crimes (3). »

Scène première

Electre dit ce que l'on fait au dedans.

(1) Comme Racine s'est étendu sur cette scène ! et en effet on peut répéter ce qu'il a dit : « Il n'y a rien de plus beau sur le théâtre. »

(2) C'est une erreur ; ce n'est pas Electre, c'est le chœur qui parle des furies.

(3) On les a nommées les compagnes inévitables du crime.

Puis il sort pour n'être pas présente à la mort de sa mère.

Mais le poète donne raison pourquoi Clytemnestre est dans sa maison. Elle prépare les funérailles d'Oreste.

Le poète rend avec le même soin pourquoi Electre sort. C'est pour empêcher qu'Egisthe ne les surprenne.

Cris de Clytemnestre qu'on tue. Le poète fait entendre les cris de Clytemnestre afin que sans voir cette mort, le spectateur ne laisse point d'y être comme présent, et c'est aussi pour épargner un récit.

Le chœur frémit de l'entendre tuer.

Mains sanglantes.

« Frappez, redoublez, s'il est possible, » dit Electre.

Ce vers est un peu cruel pour une fille; mais c'est une fille depuis longtemps enragée contre sa mère.

Il paraît que ce mot était historique.

Eschyle, le trouvant trop barbare, l'a fait prononcer par le chœur (1).

Scène deuxième

Oreste et les autres reviennent.

(1) Mais il faut se souvenir qu'Eschyle est antérieur à Sophocle. C'est donc Eschyle qui de lui-même a affaibli cette pensée trop cruelle dans la bouche d'une fille, et c'est Sophocle qui a cru devoir la rétablir pour rendre à Electre toute l'énergie de son caractère héroïque.

Oreste se justifie, en rejetant tout sur Apollon, comme Ajax au dix-neuvième livre de l'Iliade rejette tout sur les dieux (1).

Le chœur aperçoit de loin Égisthe.

Electre les fait cacher derrière la porte, c'est-à-dire fait cacher Oreste et ses amis.

Le poète fait qu'Oreste n'achève point son discours pour marquer la diligence et presser l'action.

Electre veut tromper Égisthe en lui parlant plus doucement que de coutume.

C'est le chœur qui le lui conseille.

(1) Racine n'a fait aucune remarque sur les paroles d'Electre et d'Oreste après le meurtre. Gaillard, dans son ouvrage sur les Electres, publié en 1730, traduit le dialogue d'Euripide, et comme

Racine n'a pas fait de notes sur cette tragédie d'Electre par Euripide, je peux citer ici la traduction de Gaillard. Oreste dit : « Qu'avons-nous fait, ô ciel ! où sommes-nous ? qu'allons-nous devenir ? ¹¹ n'est point d'asile ouvert à des parricides. » Puis , s'adressant à Electre : « C'est toi qui l'as voulu, chère et cruelle sœur ; toi seule as poussé mon bras irrésolu ; je n'aurais point achevé sans toi. »

ELECTRE

« Oui, mon frère, Electre est la plus coupable. Electre est un monstre d'horreur. Pour toi, tu as senti la nature ; ton cœur s'est ému aux cris douloureux d'une mère. »

ORESTE

« Ne l'as-tu pas vue, cette mère déplorable ? comme elle tenait mon visage étroitement serré entre ses bras ! Elle me découvrait son sein, ce sein dans lequel nous avons été formés. « O mon fils ! » s'écriait-elle, « mon fils ! n'achève pas, reconnais une mère, prends pitié de celle qui t'a donné la vie. » Hélas ! ces cris, cette vue, tout me désarmait ; je n'ai pu frapper qu'après m'être voilé les yeux. »

ELECTRE

a Et moi, furieuse, je t'ai exhorté, je t'ai déterminé à ce crime horrible. J'ai guidé tes coups et ma rage les a secondés. J'ai enfoncé dans le flanc de ma mère ce glaive qui échappait à ta main plus tendre et moins dénaturée. »

Scène troisième

Egystho revient, ayant su l'arrivée de ces étrangers qui ont annoncé la mort d'Oreste.

Ils s'adresse à Electre comme elle y ayant le plus d'intérêt.

Electre parle toujours à double sens.

Égysthe reconnaît qu'elle lui parle plus doucement qu'à l'ordinaire (1).

Il commande qu'on ouvre les portes.

Le commandement d'Egysthe marque un homme insolent qui ne craint plus rien et qui veut que tout lui obéisse, et en même temps cela prépare au spectateur le plaisir de la surprise d'Egysthe qui va, au lieu du corps d'Oreste, découvrir le corps de sa femme.

Les portes s'ouvrent et on voit le corps enveloppé.

Oreste veut qu'il le découvre lui-même pour se jeter en même temps sur lui.

Egysthe se voit perdu. Oreste se fait connaître à lui.

Egysthe veut encore parler, pour mourir le plus tard qu'il se pourra.

On lui répond :

« Que gagne un homme qui doit mourir à retarder sa mort d'un moment ? ^

(1) Il y a dans le texte, qu'elle lui parle de choses plus agréables pour lui. Mais Racine a bien saisi la pensée dramatique, car Electre veut seulement lui paraître plus douce pour qu'il ne craigne rien.

Il parle et dispute le plus qu'il peut pour tirer en longueur.

Toutes ces disputes d'Égysthe marquent le caractère d'un poltron qui veut toujours différer sa mort.

Oreste le fait rentrer pour ne point le tuer sur la scène, mais le poète en rend raison (1). Il fait dire par Oreste qu'il est résolu de le tuer là où il a tué son père.

(1) On voit partout, dans ces notes, Racine examiner ce qui concerne la vraisemblance.

Scène première

Tout le peuple entoure le temple de Pallas.

Cette ouverture de la scène est magnifique, Tous ces prêtres suppliants, qui viennent implorer le secours d'OEdipe, font une belle image de l'état funeste de la ville.

En louant OEdipe, ils le font connaître. Ils le supplient tendrement de les sauver encore une fois.

Ainsi le poète représente en OEdipe un prince qui est aimé de ses peuples et un prince qui aime ses peuples, afin qu'il fasse plus de pitié.

« Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui. »

Scène première

Imprécations d'OEdipe contre le meurtrier de Laius.

C'est un bel artifice du poète qui fait qu'OEdipe s'engage lui-même dans ces effroyables supplications.

Le chœur lui conseille de consulter Tirésie.

OEdipe dit qu'il l'a demandé par le conseil de Créon, et il prépare les soupçons qu'il doit avoir contre Créon.

Scène deuxième

CHEdipe prie Tirésie avec beaucoup d'humilité de sauver la ville en déclarant quel est le meurtrier de Laius.

Tirésie le prie de le renvoyer.

« Dieux ! y> dit-il , « qu'il est dangereux de trop savoir! Pourquoi suis-je venu ici? »

OEdipe s'irrite peu à peu du refus de Tirésie.

Ainsi OEdipe, en querellant Tirésie, l'engage à lui dire des vérités ; mais il les prend bienlôj pour des calomnies.

C'est un bel artifice d'instruire le spectateur sans éclairer l'acteur.

Dispute violente d'OEdipe et de Tirésie, et néanmoins elle est toujours pleine de majesté.

« Ah! vous ne savez pas, » lui dit-il, « ce que vous exigez de moi ; laissez-moi mon secret. »

OEdipe lui reproche son aveuglement : « Vous serez plus aveugle que moi. »

« Un Dieu ! » Comment un Dieu ? »

Il faut bien qu'il soit roi.

Mais lorsqu'il a parlé, OEdipe ne le croit pas. Il s'arrête encore.

« C'est vous, » lui répond Tirésie, « vous, qui m'avez contraint de rompre le silence. »

« Où étais-tu ? » lui dit OEdipe, « quand je sauvai la ville du sphinx. »

« Tout roi que vous êtes, » dit Tirésie, « je prétends vous pouvoir répondre. C'est là le privilège de la prêtrise; car j'appartiens aux dieux et non pas à vous. »

Mais il arrive alors que la jalousie prend à OEdipe contre Créon. Il croit que c'est lui qui fait parler Tirésie pour se faire roi après l'avoir fait chasser.

Cette mauvaise humeur d'OEdipe ne le rend point odieux, parce que l'intérêt public le fait parler. Mais elle le rend digne de compassion, parce qu'il veut forcer un homme à lui dire des choses qui doivent retomber sur lui-même.

ACTE CINQUIEME

Sophocle fait mourir Jocaste aussitôt après la re-* connaissance d'OEdipe, tout au contraire d'Euripide, qui la fait vivre jusqu'au combat et la mort de ses deux fils.

C'est à propos de quelques contrariétés de cette nature qu'un ancien commentateur de Sophocle

remarque bien justement qu'il ne faut pas s'amuser à chicaner les poètes pour quelques changements qu'ils ont pu faire dans la fable, mais qu'il faut s'attacher à considérer l'excellent usage qu'ils ont fait de ces changements, et la manière ingénieuse dont ils ont su accommoder la fable à leur sujet (1).

Cet OEdipe, tout plein de reconnaissances, est moins chargé de matières que la plus simple tragédie de nos jours.

(1) Encore d'excellents principes sur la composition dramatique.

IV. TRAGÉDIE D'HERCULE MOURANT

Déjanire explique le sujet par un monologue.

Il semble pourtant que l'esclave qui lui parle ensuite a été présente à son discours.

Aclélois demandait Déjanire en mariage. Le poète se sert d'un artifice pour ne lui point faire perdre le temps à décrire le combat d'Hercule et d'Achélaüs.

Déjanire dit qu'elle n'en sait rien, parce que tous ses sens étaient saisis par l'effroi qu'elle éprouvait.

Ensuite elle a vécu dans une crainte continuelle. « Hercule, » dit-elle, « ne voyait jamais ses enfants, comme un laboureur qui a un champ éloigné, qu'il ne voit qu'au temps qu'il le sème et qu'il le moissonne. »

Après avoir parlé des travaux d'Hercule (2), le poète donne raison pourquoi la scène est à Trachine, parce qu'Hercule, dit-il, ayant tué Iphitus, avait été obligé de se retirer*.

Il y a quinze mois qu'Hercule est absent (3). On

(1) On n'est pas étonné que Racine ait étudié longuement cette tragédie d'Hercule mourant, quoiqu'elle ne soit pas une des meilleures de Sophocle, lorsqu'on reconnaît toutes les imitations qu'il en a faites dans Phèdre.

(2) Thésée aussi allait, comme Hercule, combattre les monstres et se livrait comme lui à des amours pendant de longues absences. Voilà pourquoi Racine a imité, en parlant de Thésée, ce que Sophocle a dit d'Hercule.

(3) Depuis plus de six mois éloigné de mon père, J'ignore le destin d'une tête si chère.

ignore où il est, Déjanire se désole, et sa servante lui dit : « Je vous vois pleurer à toute heure. Si une esclave ose se mêler de donner des conseils, comment n'envoyez-vous point Hyllus pour chercher son père? »

« Mais le voici qui vient à propos. »

Scène deuxième

HYLLUS, DÉJANIRE, l'eSCLAVE.

Déjanire dit à Hyllus qu'il doit commencer à reconnaître qu'il y a quelque honte à lui de ne se point mettre en peine de son père (1).

« Une esclave lui en a donné le conseil ; une esclave peut quelquefois parler à propos. »

Hyllus dit qu'il croit savoir où est son père. Il a servi l'année passée sous une Lydienne, et maintenant il assiège ou il a pris déjà la ville d'OEchalie en Eubée.

Hercule avait eu un oracle qui lui prédisait que s'il survivait à cette expédition, il vivrait heureux tout le reste de sa vie.

Ces oracles sont presque tous semblables dans les tragédies anciennes (2).

Déjanire excite son fils à aller chercher Hercule dans une nécessité si importante.

(1) Dans le doute mortel dont je suis agité, Je commence à rougir de mon oisiveté.

(2) Racine en a employé dans Iphigénie.

HYLLUS.

« Si j'avais su cet oracle, il y a longtemps que je serais parti ; mais la fortune ordinaire de mon père me défendait de craindre pour lui. »

déjanire.

« Il vaut mieux tard que jamais. »

Scène troisième

DEJANIRE, LE CHOEUR.

Le chœur est de jeunes filles trachiniennes.

Elles s'adressent au soleil :

« O toi que la nuit enfante et éteint, » pour lui demander où est Hercule.

Le poète donne raison pourquoi le chœur vient (1). Ces filles ont appris l'affliction de Déjanire. Elles veulent la consoler. Elles plaignent l'inquiétude continuelle de Déjanire, qui pleure toujours.

« La vie d'Hercule, » lui disent-elles, « est dans une perpétuelle agitation, mais toujours quelqu'un des dieux l'arrache à la mort (2). C'est pourquoi, ô Déjanire, je condamne votre crainte et je vous conseille d'espérer. »

« Rien n'est stable au monde. Il n'y a personne

(1) Racine remarque toujours ce qui se rapporte à la conduite du sujet.

(2) Neptune le protège, et ce Dieu lutélaire Ne sera pas en vain imploré par mon père.

exempt de douleur. La vie roule sur la joie et l'affliction comme le char de l'Ourse roule toujours sur les cieux. »

« Qui croira que Jupiter n'ait point de soin de ses enfants (1) ? »

Déjanire dit aussi dans cette scène aux jeunes Trachiniennes :

« Vous arriverez quelque jour au moment qui vous attachera au sort d'un époux ou d'un enfant chéri (2). »

DÉJANIRE, LE CHOEUR

Beatus antè morte m nemo.

« Personne, dit Déjanire, ne peut se dire heureux avant sa mort (3). »

Mais le bonheur des jeunes filles est bien exprimé. « La jeunesse ne se soucie point des affaires des autres, et ne songe qu'à elle-même. » *Pascitur in suis campis.*

(1) C'est encore l'idée reproduite souvent par Racine :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?

(2) Racine a noté cette phrase et il s'en est servi :

Vous saurez quelque jour.

Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour.

(3) Racine a dit ailleurs :

Nemo beatorum infeix erit unquam.

Et l'a traduit ainsi :

Il n'esf aucun homme heureux qui ne puisse devenir malheureux.

Mftis uno nuit cliango tout.

Déjanire dit qu'Hercule lui a laissé dans ses tablettes ses dernières volontés et qu'il a fait un testament, ce qu'il n'avait jamais fait en partant pour tous ses autres travaux. Il lui a dit que s'il ne revenait pas dans quinze mois, il ne fallait pins l'attendre ; mais que s'il revenait, il vivrait heureux le reste de ses jours. « Voilà, » dit-elle, « le terme qu'il a prescrit arrivé; cet oracle m'a été donné par des colombes de l'antique foret de Dodone. »

Voir dans Hérodote, livre H, les deux colombes de Dodone. U dit que c'étaient deux Égyptiennes.

Scène deuxième

Un messenger annonce à Déjanire qu'Hercule est vivant, victorieux et de retour (1).

Il dit qu'il l'a appris de Lichas, et qu'il a couru devant pour gagner les bonnes grâces de Déjanire par celte bonne nouvelle. Il dit qu'Hercule est arrêté par le peuple, qui est ravi de le voir (2).

Déjanire exhorte tout le chœur à chanter des actions de grâces. Elle demeure pourtant sur la scène.

Scène troisième

. DÉJANIRE, LE CHOEUR, LICHAS, IOLE.

Lichas, héraut d'Hercule, amène les captives,

(1) Le roi qu'on a cru mort va paraître à vos yeux; Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.

(2) Le peuple, pour le voir, court et se précipite.

et entre autres Iole, dont Hercule est amoureux.

Lichas trompe Déjanire par un faux récit, et lui cache les amours d'Hercule.

Le poète peint bien l'amour de Déjanire et son impatience.

((Hercule vit et se porte bien (1) ! »

Elle demande quelles sont ces captives, leurs noms, leurs pères, leur pays.

Faux récit de Lichas.

Il y a dans Electre un récit qui est faux tout entier, et qui, néanmoins, est raconté avec beaucoup de soin et plus au long que celui-ci.

Je ne sais si ces narrations si longues sont assez dignes de la tragédie quand elles ne sont pas sincères (2).

Déjanire s'adresse à Iole et la plaint beaucoup plus que toutes les autres, sans savoir qu'elle est sa rivale.

« o Jupiter, que je ne voie jamais mes enfants en cet état I »

Déjanire interroge encore Iole, mais Lichas lui dit qu'elle ne veut point parler et qu'elle ne fait que pleurer depuis que sa patrie est ruinée.

(1) Racine a dit de même et bien mieux !

Mon époux est vivant; OEnone, c'est assez. Mais la situation, dans Phèdre, est beaucoup plus tragique, puisque c'est une épouse coupable qui apprend tout à coup le retour de son époux qu'elle croyait mort, et au moment où elle vient de déclarer sa passion au fils même de son époux.

(2) Racine a bien suivi le principe qu'il émet ici quand il a évité de faire faire sur la scène le faux récit d'OEnone.

Lichas, par cette interruption, empêche Iole d'insinuer Déjanire la vérité.

Déjanire les fait entrer et est arrêtée par le premier messager.

DÉJANIRE, LE MESSAGER, LE CHOEUR

Le messager, qui était demeuré sur la scène, découvre à Déjanire tout le mystère qu'il avait appris de Lichas lui-même en présence de plusieurs personnes.

Récit véritable de l'amour d'Hercule pour Iole (1). Hercule ruina OEnone parce que Euryste, père d'Iole, ne voulut pas lui permettre cet amour.

Cette injustice d'Hercule et son infidélité envers Déjanire sont cause de sa perte et l'en rendent digne. "■

Jalousie de Déjanire.

DEJANIRE, LE MESSAGER, LICHAS, LE CHOEUR

Lichas sort et veut s'en retourner vers son maître. Déjanire le retient et dissimule son inquiétude.

Ce sang-froid qu'elle affecte et ses interrogations sont très-belles (2),

(1) Voilà la première pensée du récit véritable de l'amour d'Hippolyte et d'Aricie. Mais comme la situation est plus tragique dans Phèdre!

(2) Racine loue Sophocle avec raison ; mais il le fait bien mieux lorsque Phèdre interroge aussi :

Ils s'aiment ! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?

Lichas continue à déguiser la vérité.

DÉJANIRE

» Et si vous offensez votre maîtresse, de quelle peine vous jugez-vous digne? »

Les deux réponses suivantes de Lichas ne sont pas assez respectueuses (1).

Elle le presse, il dénie et montre encore peu de respect.

« Un homme sage, » dit-il , « ne doit point s'amuser à un homme qui n'est point dans son bon sens (2). »

Comment se sont-ils vus? depuis quand? dans quels lieux? Tu le savais?

Et ensuite :

Pourquoi me laissais-tu séduire?

De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire? Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher? Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher? Hélas ! ils se voyaient avec pleine licence. Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence !

(1) Telle est l'opinion de Racine. Mais il n'a pas traduit ces deux réponses, sur lesquelles les traducteurs ont grandement varié.

Dupuis a dit : « Je pars, j'ai tort de vous avoir écouté si longtemps. »

Brumoy dit : « Souffrez que je me retire , tant je comprends peu ce discours. »

Rocafort fait dire à part : « Je me retire ; quelle imprudence à moi de m'être prêté à cet entretien ! »

Racine a probablement compris le texte comme Dupuis.

(2) Rocafort traduit autrement : « Je fais une folie de discuter les propos d'un homme qui n'ose se montrer. »

Déjanire en vient aux prières.

Discours admiialjle d'une jalouse qui veut apprendre son niol-
lieur :

« Vous parlez à une femme qui sait excuser les faiblesses des hommes. »

« Je serais une folle si je voulais du mal à mon époux ou à cette pauvre iille , d'une chose si peu volontaire. »

« Si vous mentez une fois, on ne vous croira plus quand vous voudrez être sincère. »

« Le mensonge est indigne d'un homme libre. » « Mille autres me diront la vérité. »

« Le mal n'est rien pourvu qu'on ne veuille point le cacher. »

« Hercule n'en a-t-il pas aimé beaucoup d'autres? (1)»

« Jamais je n'ai dit une parole fâcheuse à aucune de mes rivales. »

« C'est en vain qu'on veut lutter et s'élever contre l'amour. »

Elle feint même d'avoir beaucoup de compassion pour sa rivale.

Enfin Lichas avoue la vérité.

« Mortelle , vous pensez toutes choses merci) En effet, quelle diJférence entre les deux situation», de Déjanire ayant sans cesse des rivales et de Phèdre aimant Hippolyte qu'elle croit insensible. Voyez ;

Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable...

Une autre l'a fléchi :

Je suis le seul objet qu'il ne saurait souffrir t

telles (1). » Cela veut dire : « Vous vous accommodez à votre fortune. »

« J'ai déguisé la vérité, non point par l'ordre d'Hercule, mais de moi-même, pour vous épargner de l'affliction. »

« Hercule, invincible en toute autre chose, est vaincu par l'amour. »

Déjanire dit : « Je ne veux point m'attirer un nouveau malheur en m'opposant au destin (2). »

« On ne peut point résister aux dieux. » C'est-à-dire à l'amour.

Déjanire rentre et le chœur reste seul.

Scène sixième

LE CHOEUR

Le chœur chante la puissance de Vénus qui est invincible , à propos d'Hercule vaincu par l'amour (3).

Belle description du combat d'Achéloüs et d'Hercule (4).

(1) Racine a traduit littéralement :

Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.

Phèdre, acte iv, scène 6.

(2) Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.

Idem.

(3) Racine dit plus :

Les dieux mêmes, les dieux Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

Idem.

(4) Racine a remarqué l'artifice du poète , qui a évité, dès la première scène, de raconter ce combat pour le réserver et l'employer ici.

Vénus était au milieu de la carrière qui jugeait du combat.

Us se battirent en échelle, espèce de lutte où l'on s'embrassait l'un l'autre, et les bras enlacés représentaient une échelle.

Déjanire était sur la rive, attendant à qui elle devait être.

Enfin elle fut emmenée d'auprès de sa mère, « comme une jeune génisse. »

Le chœur dit aussi de Déjanire :

« J'ai parlé avec affection comme si je faisais parler sa mère. »

DÉJANIRE, LE CHOEUR

Déjanire sort et prend le temps que Lichas parle en secret aux captives.

Elle vient déplorer son malheur en présence du chœur et en même temps elle lui confie le dessein qu'elle a pris d'envoyer une

robe à. Hercule.

« Je reçois cette jeune captive comme un matelot reçoit malgré lui une marchandise dangereuse. »

<n Voilà la récompense que je reçois d'Hercule pour avoir demeuré seule dans sa maison que j'ai gardée si longtemps avec fidélité. »

« Je vois que ma rivale est en ège de croître en beauté, et moi, je suis en âge de décroître. »

« L'œil des hommes court à l'une et fuit l'autre. »

Scène seconde

Lichas sort pour s'en retourner auprès d'Hercule (1).

(1) Racine n'a pas examiné les deux derniers actes, il est vrai que

c'est le caractère et la situation de Déjanire qui donnent tout l'intérêt à cette tragédie, et qu'il n'y en a plus après qu'elle s'est tuée. Les deux derniers actes sont remplis, l'un par un récit, l'autre par de vaines imprécations contre des morts. Racine n'a pas trouvé là des sentiments profonds qui aient dû le toucher.

Scène première

C'est Ulysse qui montre à Pyrrhus tout jeune, l'île de Lemnos où ils sont, et par où l'armée avait passé.

Belle manière d'expliquer le lieu de la scène dès le premier vers (2).

(1) Racine a très-bien aperçu le défaut de cette tragédie qui manque par le fond.

(2) On ne sait pas si Racine a examiné cette pièce, mais il est certain que Scaliger l'a jugée très-favorablement; il trouve le sujet stérile, mais il s'étonne de l'art admirable, dit-il, avec lequel Sophocle l'a étendu et agrandi. Il nomme cette tragédie divine, et tous les anciens commentateurs l'ont regardée comme la meilleure de Sophocle après l'Ajax.

Toutefois Aristote lui préfère l'OEdipe. Mais on ne doit faire aucune comparaison entre le Philoclète, où tout était à créer, et l'OEdipe qui offrait au poète, sans recherche et sans peine, le plus beau, le plus plein et le plus émouvant de tous les sujets dramatiques.

VI. TRAGÉDIE D OEDIPE A COLONE

L'OEdipe colonéen s'ouvre par OEdipe aveugle qui se fait décrire par Antigène le lieu où il est.ⁱ

OEdipe prédit à Thésée qu'un jour Athènes et Thèbes se brouilleront. Il donne un tour admirable à sa pensée. « Un jour, »

dit-il, « mes cendres froides boiront leur sang chaud. »

L'amour qui, d'ordinaire, a tant de part dans les tragédies, n'en a presque point ici. Je suis persuadé que les tendresses ou les jalousies des amants ne sauraient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'OEdipe et de sa malheureuse famille (1).

(1) Cette déclaration que fait Racine confirme ce que Fénelon a raconté :

« 31. Racine, » a-t-il dit, « qui avait fort étudié les grands modèles de l'antiquité, avait formé le plan d'une tragédie française d'OEdipe suivant le goût de Sophocle, sans y mêler aucune intrigue postiche d'amour, et gardant la simplicité grecque. Un tel spectacle pourrait être très-curieux, très-vif, très-rapide, très-intéressant. Il ne serait point applaudi, mais il saisisrait, il ferait répandre des larmes; il ne laisserait point respirer ; il inspirerait l'amour des vertus et l'horreur des crimes; il entrerait fort utilement dans le dessein des meilleures lois. La religion même la plus pure n'en serait point alarmée. »

ÉTUDES DE RACINE

EURIPIDE

Euripide est extrêmement tragique, c'est-à-dire qu'il sait merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Quand je ne lui devrais que la seule idée du caractère de Phèdre (1), je pourrais dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre (2).

Mais j'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été les plus approuvés dans mes tragédies, et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eues pour les ouvrages de l'antiquité.

(1) Racine doit le personnage de Phèdre à Euripide, ce qui ne contredit pas ce que j'ai montré plus haut qu'il a porté dans sa pièce un grand nombre d'imitations de la Déjanire de Sophocle.

(2) Cette phrase, écrite par Racine sur ses feuilles volantes, a été portée par lui dans sa préface de Phèdre.

J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison sont les mêmes dans tous les siècles (1).

(1) Il semble que cette page a été le premier brouillon de Racine pour sa préface ; mais il a développé sa pensée davantage en disant: que le théâtre des anciens était une école où ils enseignaient la vertu aussi bien que les philosophes , et que telle est la véritable intention de la tragédie.

I. TRAGÉDIE DE MÉDÉE

La nourrice de Médée fait le prologue.

Elle s'exprime avec passion et explique l'état des affaires.

Cicéron a cité souvent le premier vers de cette tragédie et ceux d'Ennius sur Médée.

Utinam me in nemore, etc.

Medea, animo eeгра, amore sœvo.

Description de la douleur de Médée.

Ensuite le poète prépare le meurtre de ses enfants.

« Il est dangereux, » dit-il, « d'offenser Médée. »

Scène première

Le gouverneur des enfants de Médée les amène sur la scène.

Ainsi tout le sujet est expliqué par une nourrice qui s'entretient avec un pédagogue.

Ils s'en acquittent bien et par de beaux vers. Mais je doute que Sophocle eût voulu commencer une tragédie par de tels personnages (1).

(1) Racine a suivi exactement ce principe : aucune de ses tragédies ne commence entre des confidents.

Mais on dit déjà : « Craignez un malheur nouveau avant de s'être fait au premier. »

((Cachez, cachez ces enfants à leur mère. »

Scène troisième

Le chœur est de femmes corinthiennes.

Elles viennent plaindre Alédée, quoique étrangère, parce que son époux lui manque de foi, et sa cause est la cause commune de tout le sexe.

Médée invoque Thémis et Diane, qui est la même qu'Hécate. Dans son chagrin, elle est inaccessible à tous ses domestiques.

(1) Racine en a pris la pensée :

Heureux qui satisfait de son humble fortune,

Libre du joug superbe où je suis attaché.

Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché I

Le chœur denian(le à voir Môdôie, pour essayer «le la consoler.

Il la plaint d'avoir été amenée dans la Grèce et de s'être fiée aux serments.

Il dit aussi que la poésie a été inventée pour égayer les festins où il y a déjà trop de joie, et qu'on aurait dû en inventer une particulière pour calmer les afflictions.

Cette moralité est agréable, mais peu tragique.

Scène première

Médée sort de chez elle.

« On trouve superbes, » dit-elle, « et ceux qui se cachent et ceux qui se montrent. »

Pourquoi cette moralité? au lieu de dire simplement : « J'arrive parce que vous avez désiré de me voir, je ne veux point passer dans votre esprit pour une femme superbe. »

«■ On hait, » dit-elle , « des hommes sur leur physionomie. »

Elle décrit ensuite les malheurs des femmes. « Nous achetons , » dit-elle, « un maître bien cher. »

« Quand un homme est chagrin chez soi, il n'a qu'à sortir; et nous, c'est ce que nous ne pouvons point. »

Tout cela est plus comique que tragique, quoique beau et bien exprimé!

Elle décrit les périls du mariage et de l'accouchement.

Et puis elle rentre dans le sujet.

« La femme est craintive, » dit-elle, « elle n'ose point souffrir la lueur d'une épée. Mais rien n'est plus terrible qu'elle, quand elle se croit offensée dans les droits du mariage. »

Médée prie les Corinthiennes de garder le silence si elle forme quelque dessein contre la vie de leuiroi et de leur princesse.

Quelle apparence !

Mais Euripide justifie cela le mieux qu'il peut par l'intérêt commun des femmes qui sont toutes offensées en Médée.

« Je n'attends de vous qu'une grâce, » leur dit-elle. ((S'il s'offre à mon esprit quelque moyen pour rendre à mon époux tous les maux qu'il lui a faits et pour punir à la fois celui qui lui livre sa fille et son odieuse amante elle-même, gardez le silence. »

Ce chœur de femmes répond : « Médée, je vous le promets. » Et ((je ne m'étonne point, disent elles, des transports de la douleur de Médée. »

OBSERVATION SUR LA TRAGÉDIE DE MÉDÉE.

Racine n'a pas poussé l'examen de la tragédie de Médée au delà du deuxième acte. Cependant la scène entre Jason et Médée est au troisième acte; et Racine l'a imitée dans la scène entre Hermione et Pyrrhus au quatrième acte d'Andromaque.

Euripide a fait dire à Médée : « Va, va la revoir, celle amante nouvelle. Je vois que tu languis loin d'elle. Tu la cherches; lu trouves que je te retiens trop longtemps. Va donc, va la conduire à l'autel ; hâte cet hymen; j'atteste les dieux que je te le rendrai funeste. »

C'est ce que Racine a traduit admirablement :

« PerBde, je le voi.

Tu comptes les moments que tu perds avec moi. Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne, Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne. Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux. Je ne te retiens plus; sauve-toi de ces lieux; Va lui jurer la foi que tu m'as jurée ; Va profaner des dieux la majesté sacrée ; Les

dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié Que les mêmes serments avec moi t'ont lié. Porte au pied des autels ce cœur qui m'abandonne. Va, cours; mais crains encor d'y trouver Hermione.

Hermione est la véritable Médée du Théâtre Français».

II. TRAGÉDIE D'HÉLÈNE

Euripide, dans sa tragédie d'Hélène, choque ouvertement la créance commune de toute la Grèce. Il suppose que cette princesse n'a jamais mis le pied dans Troie, et qu'après l'embrassement de cette ville, Ménélas trouve sa femme en Egypte, d'où elle n'était point partie. Tout cela était fondé sur une opinion qui n'était reçue que parmi les Égyptiens, comme on peut le voir dans Hérodote.

Euripide suppose qu'Hélène n'a jamais été à Troie et que c'est un fantôme semblable à elle que Paris y a conduit. Hélène a été transportée en Egypte où Prêtée, roi de ce pays, l'a bien accueillie. Théoclimène, fils et successeur de Prêtée, aime Hélène et veut l'épouser. Elle n'a d'asile contre la violence que le tombeau de Protée et l'antel des dieux. Ménélas est jeté en Égypte par les vents; il se fait reconnaître de sa femme. Tous deux trompent le roi par le moyen de Théonoé sa sœur, prêtresse qui lit dans l'avenir, et sous prétexte d'aller en pleine mer, sacrifier aux mânes de Ménélas, que l'on suppose péri dans un naufrage, Hélène et Ménélas s'échappent et regagnent leur patrie.

Pièce froide.

UI. TRAGÉDIE DE PHÈDRE

Vénus fait le prologue.

Elle déclare sa colère contre Hippolyte qui la méprise et elle dit qu'elle va le perdre.

La scène est à Trézène.

Hippolyte avait été élevé chez le sage Pithée, père d'^thra, mère de Thésée.

Phèdre l'a vu à Athènes, aux sacrés mystères.

Vénus, pour excuser Phèdre, dit qu'elle l'a fait devenir amoureuse.

Thésée a fui Athènes pour le meurtre des Pallantides. Il amena avec lui Phèdre à Trézène.

Vénus prédit le dénoûment (2). Elle instruira Thésée de cet amour et son fils, f « mon superbe ennemi, dit-elle, périra sous les menaces de son père. »

Elle sait les promesses de Neptune à Thésée.

Vénus sacrifie Phèdre pour se venger de son ennemi.

(1) On a retrouvé peu de notes de Racine sur cette tragédie qu'il a pourtant imitée tout entière ; mais tout ce qu'il a noté a été porté par lui dans sa pièce ou par lui évité avec soin.

(2) Racine a fait cette remarque pour montrer sans doute le défaut principal de ces prologues.

ACTE DEUXIEME

Phèdre veut se laisser mourir de faim.

Elle est engagée par sa destinée et par la colère du dieu dans une passion illégitime dont elle a horreur la première (1).

Elle fait tous ses efforts pour la surmonter.

Elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne.

Sa nourrice lui dit : « Vous laisserez vos enfants esclaves d'Hippolyte. »

ACTE TROISIEME

Hippolyte a été accusé d'avoir en effet pris de force sa belle-mère : vim corpus tulit (2).

Phèdre se résout d'elle-même à accuser Hippolyte (3).

(1) Racine a mis cette note dans sa préface et aussi dans sa tri-gédie :

J'ai conçu pour mon crime une juste terreur, J'ai pris ma vie en haine et ma flamme en horreur.

(2) Racine l'a répété dans la préface et a dit dans la pièce :

L'insolent de la force empruntait le secours.

(3) On voit que Ruine notait ce qui Ini semblait bien et ce qu'il jugeait être mai. On sait avec quel an il a évité que Phèdre accusât Hippolyte; et il en est résulté non-seulement l'admirable caractère de PlieJre, mais au>si les siblines impréations contre OK-none, cl e'est avec raison que M. Arnaud a déclaré que celle tragédie de Racine est la plus morale qui lioil au théâtre.

— IOS —

OBSKRVATION SUR LA TRAGÉDIF, DE PHÈDRB.

Fénélon approuve l'admission sur la scène du personnage de ? \\n\\e, mais il blâtne l'amour d'Hippoljte pour Aricie.

« M. Corneille, » a dit Fénélon, « n'a fait, dans son OEdipe, qu'afflAiblr l'action en la rendant double, et il a distraît le spectateur par l'épisode d'un froid amour de Thésée. »

«M. Racine,» ajoute-t-il, « esttombédansie même inconvénient en composant sa Phèdre. Il a fait un double spectacle en joignant à Phèdre furieuse, Hippolyte soupirant, contre son vrai caractère. Il fallait laisser Phèdre toute seule dans sa passion ; l'action aurait élé unique, courte, vigoureuse et rapide. » '

« Mais nos deux poêles tragiques, qui méritent d'ailleurs les plus grands éloges, ont été entraînés » par le torrent. Ils ont cédé au goût des pièces roraanesques qui avait prévalu. La mode du bel esprit faisait mettre de l'amour partout. On imaginait qu'il était injpossible d'éviter l'ennui pendant deux heures sans le secours de quelque intrigue galante. On croyait être obligé à s'impatier dans le spectacle le plus grand et le plus passionné, à moins qu'un héros languoureux ne vint l'interrompre. Encore ial-lail-il que ses soupirs

fussent ornés de pointes et que son désespoir fût exprimé par des espèces d'épigrammes. »

« Voilà ce que le désir de plaire au public arrache aux plus grands auteurs contre les règles.)> Fénélon a mal jugé, non-seulement cette tragédie, mais aussi son siècle et sa nation.

Le siècle de Corneille et de Racine a créé tous les modèles; il a enfanté tous les chefs-d'œuvre, et on voit depuis deux cents ans qu'il n'a rien laissé après lui.

La nation qui a applaudi d'abord le Cid et à la fin Athalie, a montré le goût le plus pur et l'intelligence la plus parfaite du beau et du sublime dans les sentiments et dans l'expression.

Quant au reproche adressé par Fénélon au personnage d'Hippolyte, Racine lui-même a parfaitement répondu :

« Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, » dit-il, » j'avais remarqué dans les anciens qu'on reprochait à Euripide de l'avoir représenté comme un philosophe exempt de toute imperfection, ce qui faisait que la mort de ce jeune prince causait beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner quelque faiblesse qui le rendrait un peu coupable envers son père, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'âme avec laquelle il épargne l'honneur de Phèdre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle faiblesse, la passion qu'il ressent pour Aricie, qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son père. »

En outre, je dois ajouter (que Racine avait besoin de rendre Phèdre jalouse, puis que la jalousie qui l'empêche de justifier Hippolyte, ce qui la rend, comme Racine l'a dit lui-même, ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente.

En menie temps, cet amour pour Aricie est la seule preuve qu'Hippolyte puisse donner de son innocence, et c'est là ce qui jette d'abord son père dans une incertitude horrible et vraiment dramatique, et ce qui lie ensuite les événements les uns aux autres et amène le dénouement.

Ainsi je proteste tout à la fois contre l'assertion de Fénélon, que Racine a voulu plaire au public en lui offrant une intrigue galante exigée par la mode, et contre l'assertion de Louis Racine, que son père a écrit pour les petits maîtres et a craint leurs plaisanteries s'il peignait un Hippolyte ennemi de toutes les femmes.

Je serais honteux de chercher à défendre Racine de ces accusations. Je ne dirai qu'un mot : « c'est Athalie qui a répondu. »

IV. TRAGÉDIE DALCESTE

Il y a dans TALCESTE d'Euripide une scène merveilleuse où Alcesle qui se meurt et ne peut plus se soutenir, dit à son mari ses derniers adieux. Adraète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces et de ne se point abandonner elle-même.

Alcesle, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

Je vois déjà la rame et la barque fatale, •J'entends le vieux nocher sur la rive infernale; Im|talient, il crie: • On t'attend ici-bas ; Tout est prêt; descends, viens, ne me retarde pas.

J'aurais souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original , mais du moins en voilà le sens.

Admète s'écrie que toutes les morts ensemble lui seraient moins cruelles que de la voir dans l'état où elle est. Il la conjure de l'entraîner avec elle ; il ne peut plus vivre si elle meurt ; il vit en elle et ne respire que pour elle.

Euripide fait dire par le chœur qu'Alceste toute jeune et dans la première fleur de son âge expire pour son jeune époux. Il dépeint Alceste mourante au milieu de ses deux petits enfants qui la tirent en pleurant par sa robe et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser.

L'un d'eux montre à son père le visage de leur mère dont la mort s'est déjà emparé (1).

(1) Cette dernière phrase est de Louis Rdcine.

V. TRAGÉDIE DE PENTHÉE

Bacchus dit qu'après avoir parcouru toute l'Asie, il vient en Grèce, et commence par Thèbes, son pays, pour y faire reconnaître sa divinité, laquelle est niée par Penthée, neveu de sa mère, ainsi que par Ino et Agave et presque par tous les Thébains. Il a pris pour cela la figure d'un jeune homme.

Les fondements de la maison de Sémélé brûlaient encore. Cadmus a abandonné l'empire à Penthée, fils de sa fille, et ennemi de Bacchus.

Mais Bacchus a fait autant de bacchantes de toutes les Thébaines. Il dit que si les Thébains s'arment contre lui, il leur opposera une armée de bacchantes.

Bacchus porte un thyrses; c'est un javelot fait de bois de lierre.

Le chœur est de bacchantes de la Lydie, qui suivent Bacchus partout où il va.

« Heureux, » disent-elles, « qui est admis aux mystères des dieux ! heureux qui mène une vie pure »

Elles chantent la naissance de Bacchus.

Il avait des cornes de taureau et son front était couronné de dragons.

De là vient que les bacchantes se couronnent de même.

Les femmes quittaient la quenouille pour le suivre.

Des hojiiiries pleins de Bacchus, c'est-à-dire de vin (1) et de joie, l'accompagnaient. Les divins Crétois prenaient le tambour de Cybèle, y mêlant leurs flûtes et leurs voix. Les corybantes et les satyres le suivaient aussi et lui consacraient leurs danses.

Bacchus est aimé; partout où il va, la terre coule de vin, de lait, de miel, et l'encens fume. Bacchus porte un flambeau allumé et inspire des chants et des danses, abandonnant sa chevelure au vent. Les tambours font éclater leur grand bruit, la flûte donne le signal de la danse, et le dieu lui-même chante pour exciter les bacchantes.

Scène première

Tirésias vient appeler Cadmus pour aller de compagnie sur la montagne de Cythéron se mêler aux bacchantes.

Ils se couronnent de lierre.

« Il est beau qu'un vieillard en instruisse un autre. »

» Il se faut tenir à la religion de ses pères. »

(1) C'était assez ordinaire chez les Grecs, où les rois même aimaient trop le vin. Homère dit que tout se passa en désordre à une séance du conseil des rois grecs parce que Agameninon les avait convoqués après le coucher du soleil.

^Racine lui-même en a fait une note.* « Nestor, » dit-il, « a parl^ de cette assemblée où tout se passa fort mal et avec désordre, eti dit ({ue les rois grecs étaient chargés de vin. »

Srhw dewdème.

Peatiiée sort. Il est superbe et impie, mais sous prétexte de défendre les bonnes mœurs.

Peulhée se plaint que toutes les femmes ont abandonné leurs maisons.

Il dit que sous la feinte de célébrer les mystères de Bacchus, elles s'abandonnent à Vénus. Il en a déjà fait enfermer plusieurs et veut en faire arrêter encore d'autres.

Il dit qu'il est arrivé un jeune homme enchanteur. Il est beau, il a les yeux noirs et toutes les grâces de Vénus, C'est Bacchus. Il croit qu'il n'est point, comme il le dit, Hls de Jupiter, et il menace de le faire mourir.

Tirésias, grand parleur, justifie Bacchus dont il raconte la naissance. Il explique que la cuisse de Jupiter est le nom d'un lieu situé au milieu des airs où Jupiter le tît nourrir et élever.

Tirésias veut persuader Penthée de se rendre à Bacchus.

Il veut couronner Penthée qui le repousse et qui renverse les couronnes que Tirésias lui offrait.

Penthée donne ordre qu'on arrête Bacchus.

Alors Tirésias exhorte Cadmus à prier Bacchus pour son petit-fils.

Le chœur demande justice à Thémis des paroles injurieuses de Penthée contre Bacchus :

« O sainte et vénérable Thémis qui vole sur la terre avec des ailes d'or. »

Le chœur s'élend sur les louanges de Bacchus, Il est le père de la joie et des festins: il est bon et il est franc. On ajoute :

« Ce n'est pas être sage que d'être fin. »

« Beati miles I »

« Heureux ceux qui conservent toujours leur douceur habituelle ! » (1)

(1) Je ne sais si l'on prétend faire ici un reproche à ceux que le vi* rend irritables, et alors ce ne serait pas contredire ce que l'on vient de citer des désordres causés par l'ivrognerie.

VI. TRAGÉDIE DES HÉRACLIDEâ

Celte tragédie est remarquable par un ton d'héroïsme soutenu qui y règne et qui n'est pas ordinaire dans les pièces grecques.

L'un se sacrifie pour les Héraclides, l'autre les reçoit au risque d'une guerre. Macarie s'immole pour sa famille. Euryslhée amené captif a des seatimenls de hauteur.

Il est vrai que le sacrifice de Macarie est mal traité ; il reste sans effet.

La pièce est médiocre.

VIL TRAGÉDIE D'ION

L'intérêt de la tragédie d'Ion porte sur un fils inconnu de sa mère et qui successivement est sur le point d'être empoisonné par elle et^ ensuite au moment d'être tué par elle.

La pièce est froide (1).

(1) Cependant Racine s'en est grandement servi dans Âthalie. Il a imité l'entrée du premier acte qui est la même dans les deux pièces, l'heure la même aussi au lever du soleil, l'ignorance semblable de Joas et d'Ion de leur naissance, enCn la belle scène dam laquelPe Atbalie interroge Joas, qui est imitée de la scène eotrV Creuse et son fils.

yill. TRAGÉDIE D'HERCULE FURIEUX.

Hercule est descendu aux enfers. Lycus s'est rendu maître de Thèbes. Il condamne à périr Mégare, femme d'Hercule, ses enfants, et Amphytrion.

A l'instant de l'exécution, Hercule revient qui tue Lycus. Mais bientôt frappé de démence par Junon, il tue sa femme et ses enfants.

Il revient à lui ensuite et voit ses malheurs.

Thésée l'emmène à Athènes.

Quoique cette pièce ne soit pas des bonnes d'Euripide, on y trouve du pathétique.

ÉTUDES DE RACINE

SUR ATHALIE.

Au moment où les études littéraires de Racine vont être publiées, on a exprimé le désir de connaître aussi les notes religieuses qu'il a écrites sur sa tragédie d'Athalie.

Nous en avons fait le recueil sur les manuscrits et nous avons pensé que, quoiqu'il y en ait beaucoup qui ne sont que de simples citations, il est intéressant de réunir tout ce qui a été écrit, tout ce qui a été médité, en un mot tout ce qui a été touché par ce grand écrivain.

Huit ans déjà passés

Les Septante, aux Paraliporaènes, disent que Joiada entreprit de rétablir Joas à la huitième année.

(1) Racine avait traduit d'abord : C'est dans la pratique de la vertu que le bonheur consiste. Peut-être a-t-il substitué la piété pour accorder mieux la note avec le vers auquel il la rapporte.

10. Se baigne impnénfnt dans le sang de nos roi». Sanjijuis alliffit sanj^uinem. — J-e .sang amène lo

sang(1).

ISAÏE, G, 1, V

13. Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété. Dissolve colligationes impietatis. — Dissolvez les

associations avec les impies. (Isa.ïe, c. 8, v. 6.) lu. Et que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?

Ouid dignum offeram Domino? — Ou'offrirai-je au Seigneur qui soit digne de lui être offert? (Michée, c. 6, V. 6.)

15. Benjamin est sans force et Juda sans vertu. L'État des Juifs a toujours été en déperissant.

16. Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous. Evertisti pactum servi tui. — Tuas rompu le pacte

que tu avais fait avec ton serviteur.

Et la flamme du ciel sur l'autel descendue

Juveneseorum comedit ignis. Sacerdotes eorum ingladio occiderunt. — Le feu a dévoré leurs jeunes gens. Leurs prêtres sont tombés sous le glaive.

20. Et son peuple est toujours présent à sa mémoire. Nous n'avons qu'à nous tourner devant Dieu et

à souhaiter.

21. Et prédits même encore à Salomon, son fils. Promesses de l'éternité du trône en faveur de

Salomon. (2. Reg., c. 1, v. 13.) Dixit dominus misericordias et memento. (1 Paralip., c. 17, v. 9 et seq.)

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous

Nul Israélite ne pouvait être roi qu'il ne fût de la maison de David et de la race de Salomon, et c'est de cette race qu'on attendait le Messie.

— in —

26. De cet arbre séché jusques dans ses racines. Quand Jérémie appelle Jéchonias viriimsterilem,

c'est seulement pour dire que ses enfants n'ont point régné. Car le même Jérémie parle ailleurs de la postérité de Jéchonias: Jéchonias seul Assir, Assir eut Salathiel, Salathiel eut Zorobabel.

27. Les morts après huit ans sortent-ils du tombeau ? (K;to annoruA erat Josias cùm regnare coëpisset,

el Iriginta et uno anno'regnavit in Jérusalem. — Josias était âgé de huit ans lorsqu'il commença de régner, et il régna trente-un ans à Jérusalem,

28. Dieu pourra vous montrer que sa parole est stable. Et dédit eis petitionem ipsorum,

Et misit saturilatem in animas suorum.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus

Reclus in hominibus non est. — Il n'y a plus d'homme juste parmi les hommes. (MichÉE, c. 7, V. 2.) Périt sanctus de terra. — L'homme saint a disparu de la terre. (Ibidem.)

32. Ne vous l'airje pas dit? nos prêtres no» lévites. L'Écriture dit que tout se fit par les prêtres et

par les lévites.

33. Bh ! comptez-vous pour rien Die» qui combat pour noos? De manu peceatoris liberabit eos. — Dieu kîs

délivrera des mains des infidèles.

En faveur de David voudra lui faire grâce

Noluit Dominus disperdere domum David propter pactum. — Le Seigneur ne voulait point détruire la maison de David, à cause du pacte qu'il avait fait avec lui Les Hébreux ont dit de même: JFÂiûsTe domum fratris. — Donner des enfants à son frère. Rachel et Lia œdificaverunt domum Israël. — C'està-dire perpétuèrent la race d'Israël. Sic apostoli œdificaverunt ecclesiam. — C'est ainsi que les apôtres ont fondé l'Église.

35. De princes égorgés la chambre étoit remplie. Joram occidit omnes fratres suos gladio . — Joram

lit périr avec le glaive tous ses frères.

Conserve l'héritier de tes saintes promessfs

Si ces promesses n'avaient pas été faites à la race

de Saloinon, Dieu n'avait qu'à mettre sur le trône les enfants de Nathan.

39. Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel. Non dereliquisti quserentes te, Domine'. — Tu

n'abandonnes point, Seigneur, ceux qui te cherchent, {h. 9.)

40. Il ne recherche point l'impiété du père. (EzÉCHIEL, c. 17, V. 20.)

/|1. Et de David éteint rallumé le flambeau.

[RegumMh.S, c. 11, v. .%.) Ul. Grand Dieu, si tu prévois qu'in-
digne de sa race.

(Paralip. lib. 2, c. 7, v. 20.) û3. Mais si ce même enfant à tes
ordres docile.

J'affermirai son royaume à perpétuité pourvu qu'il persévère à
observer mes lois et mes préceptes, comme il a fait jusqu'à pré-
sent. [Paralip. lib. 2, c. 28, v. 7.) UU. Fais qu'au j.uste héritier le
sceptre soit remis.

Promiserat ut daret ei lacernam et filiis ejus omini tempore. —
Dieu lui avait promis de lui donner le trône et à ses fils à perpé-
tuité. U5. Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur. [Regum
lib, 2, c. 15, v. 31.)

Scène cinquième

53. Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé. Athalie entreprit
d'éteindre entièrement la race

royale de David.

54. Le ciel même a pris soin de me justifier. Laudatur peccator
in desideriiis animée su*. —

Le méchant s'applaudit des vices et des passions de son âme.

55. Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage, Depin-
xit oculos suos stibio et orna vit caput suum. [Reg. 4. lib. 4, c. 9.
v. 30.) (1)

56. D'os et de chairs meurtris, et traînés dans la fange. Ejicient ossa regum Juda, et ossa sacerdotum,

et ossaprophetarum. — Les os des rois de Juda, les os des sacrificateurs, et les os des prophètes seront jetés hors de leurs sépulcres. (Jérémie, c. 8, v. 1.)

57. Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab.

58. Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie. Et expendent ea ad solem et lunam.

(1) On voit que le vers de Racine est traduit mot à mot de la phrase latine.

i[^]cène sixième.

59 Oui, vous m'ouvrez les yeux.

Kl non audietur una vox nunciorum tuorum. — Et lu n'entendrai» pas les menaces de tes ambassadeurs !

60. Je commeiice îr voir clair dans cet avis des cieux. Veritas pfœcedit faciem luam. — I/a vérité marche toujours devant toi.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin

Qui croira que Jupiter n'ait pas soin de ses enfants? (Sophocle, Trachiniennes) (1).

63. Aux petits des oiseaux il donne la pâture. Respicate volatili[^]i, pater vester celestis pascit

illa. (Saint Mathieu, c. 1, v. 27.) 6^ . Tous les jours je l'invo[^]ue, et d'un soin paternel. Les Jnifs appelaient aussi Dieu leur père. Moïse

(1) Il y a en effet ces mots dans la scène troisième du premier acte des Trachiniennes. Racine cite cette phrase pour qu'on ne l'accuse pas de l'avoir prise à la Fontaine dans son poème de saint Malc qui a été imjrimé vingt ans avant Athalie et oii l'on trouve ce . vers :

Dieu ne quittera pas ses enfants au besoin.

— 1*23 — li(: « Vous «vez abandonné Dieu qui vous n engendr^s. » Mais en priant, ils ne disaient point père. Si quelques-uns l'ont fait, c'a été par un instinct particulier. (Voir saint Chrysostôme, Ahba pater.)

Qu'il est le défenseer de l'orphelin timide

Tibi non derclictus est pauper; orphano adjulor. — o mon Dieu, tu n'abandonnes point fe pauvre, tu es le soutien de l'orphelin.

66. Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rieu. Malachie : « Il n'y a qu'un Dieu et un père cfe

nous tous. »

67 . Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule. Société des méchants : « Sicut spinse se invicem

complectuntur. » — La société des méchants est comme les épines qui s'entrelacent ensemble.

Seène neuvième .

Tu vois louer le dieu de l'impie étrangère

Les faux prophètes espéraient encore au Seigneur, disant : « Numquid non Dominus in medio nos? » — Le Seigneur n'est-il pas au milieu de nous? — Ils le nommaient toujours le Seigneur et l'invoquaient.

69. Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver. Rugierunt qui oderunt te in medio templi tui,

et posuerunt signa sua. — Ceux qui te haïssent se

sont élancés jusqu'au milieu de ton temple et y ont établi leurs marques.

Pour moi, vous le savez, descendu d'ismaël

IjCs Ismaélites étaient idolâtres et fort attachés à leurs faux dieux.

71 . Si l'amour des grandeurs, la soif de commander. Faux prophètes, « qui seducunt populum meurti,

qui mordent dentibus suis et prædicant pacem et si quis non dederit in ore eorum quippiam — sanctificant super eorum prselium.» — Faux prophètes, qui séduisent mon peuple, qui

mordent de leurs dents, et, en prêchant la paix, font la guerre à tous ceux qui ne leur donnent pas la nourriture.

Scène septième

80. Des ennemis de Dieu percer la tête impie. Juges, chapitre 4, v. 21 .

81. Tu frappes et guéris; tu perds et ressuscites. Dominus mortificat et vivificat, deducit ad infe-

ros, et reducit. {Sap. c. 16. v. 13.}

82. Et les siècles obscurs devant moi se découvrent. Zacharie, fils de Joad, est nommé prophète.

Ce qu'à l'herbe est la fraîcheur du matin

Fluat ut ros eloquium meum quasi imber super lierbam. [Dêuteronomie, c. 32, v. 2.)

SU. Gieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille.

Audite, cœli, quœ loquor; audiat terra verba oris mei. {Deut., c. 32, v. 1.)

85. Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille. Etdixérant : Non videbit Dominus. — Et ils ont

dit : « Le Seigneur ne les verra plus. »

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé

Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus? — Comment l'or s'est-il obscurci, comment a-t-il changé sa couleur si belle? [Lam. Jérémie, c. 6, V. 5.)

88. Quel est dans ce lieu saint ce pontife égorgé ? Zacharie. (Paralip. 2, c 24, v. 21 .)

89. Des prophètes divins malheureuse homicide. Gladius vester exedit prophetas nostros. — Votre

glaiive a détruit nos prophètes.

90. De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé. Iratus est furor tuus contra ovespascua tuæ. —

Ta fureur s'est enflainraéo contre les brebis ()o Ion (roupeau.

91, Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé.

Incensum abominatio est. (Isaie, c. 1, [v. 13.)

9?. Où menez-vous ces enfans et ces feimies ?

Mulieres populi mei ejocistis dedomocleliciarum suarum : a parvulis earum lulistis laudem meam in perpetuum. — Vous avez chassé les femmes de mon peuple hors des maisons qui faisaient leurs délices; vous ôtez pour toujours ma gloire de dessus leurs enfans.

Les peuples à l'envi marchent à ta lumière

Thronum ejus sicut dies coeli. — Son trône est comme la lumière des cieux.

10ft. Et que la terre enfante son sauveur.

Aperialur terra et gerrainet salvatorem. (Isaie, c. 45, V. 8.)
105. Ce formidable amas de lances et d'épées.

Deditque lanceas, clypeos et peltas régis David, quas consecra-verat in domo Doniini. (Paralip. 2. 23, 9.)

Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage

Josabet conserva Joas, et Dieu le permit pour empêcher que la race de David ne fût éteinte. HZ». Perdre en vous \e «Jernier des enfants de son fils.

Athalie voulut qu'il ne restât pas un seul de la maison de David, et elle crut avoir exécuté son dessein. Il n'en resta qu'un, qui était fils d'Ochosias.

Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur

Ad iracundiam me provocaverunt ipsi e(, reges eorum et sacerdotes eofum. — (Is ont excité ra^ colère, eux, leurs rois et leurs prêtres. (Jéroïie, c. 32, V. 32.)

119. De rétabUr Joas au trône de ses pères. Eduxerunt filium régis et imposuerunt ei diade-

ma et testimonium, dederuntque ei in manu ejus

— «31 — tenendam legem et cooslituerunt oura regem. (Para///), lib. 2, c. 23, V. H.) .

Qu'il éprouve, grand Dioul la fureur vengeresse

« liC Dieu fort est jaloux; il a la fureur à son commandement ; il se venge de ses ennemis ; il fait ressentir sa colère à ceux qui le haïssent. »

Peinture terrible de Dieu lorsqu'il s'apprête à se venger. (Nahum, c. 1, v. 1 et suivants.)

121. Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus. Dixerunt : « Venite et disperdamus eos de gente

et non memoretur nomen Israël. » — Ils ont dit à Dieu : «Viens, et nous les séparerons des nations, et on ne se souviendra plus du nom d'Israël. »

122. Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer ? Pourrais-je jamais manquer à Dieu ?

123. Et d'un sceptre de fer veut être gouverné. (MiCHÉE, c. 3, V. 3.)

Michée prophétisait en même temps que Jérémie, et il se sert de beaucoup d'expressions qui semblent tirées de lui ; il en emploie de trop fortes pour montrer les violences des grands. « Ce sont, dit-il, des gens qui mangent la chair de mon peuple, qui lui arrachent la peau, lui brisent les os et les mettent en pièces pour les brûler dans leurs chaudières. »

Ils vous feront enfin haïr la vérité

Malum dicunt bonum. — Ils disent que le mal est bien. Ils justifient ainsi leurs mauvaises actions.

125. Que Dieu sera toujours le premier de vos soins. *Judicabo tibi quid sit bonum et quid Dominus*

requirat a te : utique facere judicium et diligere in misericordiam et se. Ubi enim ambulare cum Deo tuo. — Je te dirai ce qui est bien et ce que le Seigneur exige de toi : que tu rendes la justice, que tu aies soin de pratiquer la charité et que tu sois attentif à marcher toujours avec Dieu. (Michée, c. 6, v. 8.)

Cet enfant, ce trésor, où sont-ils

Martyre de saint Laurent, à qui le juge demande les trésors de l'église.

A quo cum quærerentur thesauri ecclesie, promisit demonstraturum se, sequenti die pauperes duxit. Interrogatus ubi essent thesauri quos promiserat, ostendit pauperes, dicens : « Hi sunt

thesauri Ecclesie. » Laurentius pro singulari suæ interpretationis vivacitate sacram martyrii accepit coronam.

Gomme on lui demandait où étaient les trésors de l'église , il promit de les montrer, et le jour suivant il conduisit les pauvres avec lui. Interrogé où étaient les trésors qu'il avait promis, il montra les pauvres en disant : «Voilà les trésors de l'Église.» Laurent, pour prix de son interprétation, reçut la couronne du martyre.

Sancti Ambrosii de officiis.

Dans Prudenco, saint Laurent demande du temps pour calculer la somme.

Saint Augustin même, qui est si ennemi du mensonge , loue ce mot de saint Laurent : Ha; sunt divitia3 Ecclesiae. Ce sont là les trésors de l'Église. (S. August. sermons 303.)

Voilà ton roi, ton fils

Vidit regem stantem super tribunal juxta morem et cantores et tubas, omnemque populum terrée Ifletantem et canentem. [Regumli. 4, c. 11.)

139. Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée. Excès du malheur.

HO. Lâche Abner, dans quel piège?

Dieu a trompé Pharaon. Dieu dit à Moïse : « Dites à Pharaon : Dimitte populum meum ut sacrificet mihi in deserto. « Envoyez

mon peuple afin qu'il m'offre un sacrifice dans le désert. » Pharaon répond; « Ego dimittam vos ut sacrificet Domino vestro in deserto. » Je vous laisserai aller pour que vous sacrifiiez à votre Dieu dans le désert. Mais il ajoute : « Verumtamen longiùs ne abeatis. » Mais ne soyez pas longtemps absent. Moïse n'a pas répondu. Donc Dieu voulait faire sortir le peuple tout à fait et Pharaon ne l'entendait pas ainsi.

lui. On vient à mon secours.

Et tu queres auxilium ab inimico. Et toi aussi tu cherches du secours contre Ion ennemi. (Nahum, c. 3. y. 11.)

Scène sixième

1[^]2 . Comme le vent dans l'air dissipe la fumée.

Tes défenseurs seront comme des sauterelles qui s'arrêtent sur les haies dans un temps froid. Sol ortus est et accolaverunt. Dès que le soleil est levé, elles s'envolent. (Nahum, c. 3, v. 17.) 143. Nos lévites du haut de nos sacrés parvis.

On fit monter saint Jacques au haut du temple pour y déclarer à tout le peuple ses sentiments sur Jésus-Christ, et aussitôt tous ses ennemis y montèrent pour l'en précipiter.

14/i. Femmes, vieillards, enfants, s'erabassant avec joie.

Laelatus est omnis populus. {Regum lib. A, cil, V. 20.) 1 /i5. De son temple profane on a brisé les portes.

Ingressus est populus templum Baal. (Regum lib. 4, c. 11, V. 17.)

Et tes remparts tomberont comme les figes mures tombent pour peu qu'on secoue les figuiers. (Nahum, c.3, v. 12.) 146. Mathan est égorgé.

Mathan] occiderunt coram altari. (Regum lib. 4. c. 11, V. 19.)

SUR LA TRAGÉDIE D ATHALIE

Condorcet avait dit que la tragédie d' Athalie est immorale.

Suard lui répondit la lettre suivante:

« Vous êtes bien sévère, mon ami, au sujet du chef-d'œuvre de la scène française.

» Vous prétendez que la tragédie d' Athalie est immorale, parce que, dites-vous, son principal personnage est un fanatique.

» Vous pensez qu'il y a contradiction lorsque Joad dit :

Dieu ne recherche point, aveugle en sa colère. Sur le fils qui le craint, l'impiété du père.

parce que Joad a dit précédemment :

Dieu qui, frappant Joram, le mari de leur fille, A jusques sur son fils poursuivi sa famille.

— UÙ —

» Mais lisez: Sur le fils qui le, craint.

» Voilà donc la différence. Joad pense que Dieu ne punit le fils des crimes de son père, que lorsque le fils est impie aussi, c'est-à-dire lorsqu'il partage d'intention les crimes que le père a commis de fait.

» Cette explication vous prouve que ce passage n'est pas d'une si grande intolérance.

» Vous citez aussi :

Daigne, daigne, mon Dieu! sur Nathan et sur elle Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur, De la chute des rois funeste avant- coureur.

» Vous pensez qu'il est horrible de présenter à l'hommage des peuples un Dieu qui ferait exprès des coupables pour les punir; mais Athalie et Mathan ne sont-ils pas déjà des coupables? Cette Athalie qui

Se baigne impunément dans le sang de nos rois, Des enfants de son fils détestable homicide,

et ce Mathan,

Plus méchant qu'Athalie,

Et de toute vertu zélé persécuteur.

Joad émet donc ici le principe, non pas que Dieu inspire des crimes pour les punir, mais qu'il inspire aux criminels assez d'imprudence et de mauvaise conduite même, si l'on veut l'entendre ainsi, pour qu'ils se découvrent eux-mêmes, et que l'état social puisse les connaître, les frapper et être plus en sûreté.

» Mais vous dites encore que Joad demande la mort de Juas s'il se conduit avec peu de piété. Remarquez que Joad ne dit point s'il se conduit avec peu de piété, mais si Dieu prévoit

qu'indigne de sa race, Il doive de David abandonner la trace.

» Or combien de fois n'avons-nous pas dit, vous et moi, de quelque homme déshonoré, qu'il eût été bien heureux pour sa famille qu'il fut mort au berceau ! C'est un des vœux les plus ordinaires quand on parle des criminels ou des tyrans. On l'a dit des Ravallacs et des Nérons; et puisque Joas devait devenir roi, Joad n'avait-il pas raison de désirer qu'il mourût plutôt que de devenir un de ces scélérats puissants qui font le malheur des peuples? Ce passage même est d'autant plus convenable dans la bouche de ce grand prêtre, que Joas, devenu roi, fut réellement cruel et impie et fit même périr le fils de Joad.

» Vous prétendez aussi qu'il attire Athalie dans un piège pour l'assassiner. C'est elle qui le dit. Mais il est facile de lui répondre qu'elle y est venue d'elle-même pour y chercher un trésor qu'elle convoitait et aussi pour reconnaître un enfant qu'elle craignait et qu'elle aurait certainement fait mettre à mort dès qu'un événement quelconque lui aurait révélé sa naissance. Pourquoi voudriez-vous que Joad lui livrât cet enfant pour qu'il soit égorgé par elle quelque jour, et ne doit-il pas avoir le courage

— 1² — ^ dp 1[^] défendre, lorsqu'il Ta élevé, adopté pom:* ainsi dir[^], et que cet enfant est son roi, de sa religion, Je seul héritier de la maison de David, et le seul espoir d'Israël ?

» Enfin vous affirmez que Racine a falsifié l'Ecriture, pour attribuer à Joad cette conduite trèsodieuse qu'on donne pour modèle. On doit dire, au contraire, et il est trop facile de le prouver,

que jamais il n'a conservé avec plus de scrupule la vérité historique, lui qui en était si soigneux. Aussi souvenez-vous, mon cher ami, que M. de Voltaire a écrit que cette tragédie d'Athalie était l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes. »

EXAMEN D'ATHALIE

PAR L'ACADEMIE FRANÇAISE.

L'Académie a examiné d'abord la tragédie du Cid.

Elle a examiné ensuite quelques odes de Malherbe. Vingt ans après, Fénelon a proposé de continuer ce genre de travail.

PtSCOURS m FÉNjLQN.

((Messieurs, mon avis est que l'Académie entreprenne d'examiner les ouvrages de tous les bons auteurs qui ont écrit en notre langue, et qu'elle en donne au public une édition accompagnée de trois sortes de notes :

- » 1. Sur le style et le langage ;
- » 2. Sur les pensées et les sentiments ;
- » 3. Sur le fond et sur les règles de chacun de ces ouvrages.

)) Nous avons dans les remarques de l'Académie sur le Cid et dans ses observations sur quelques odes de Malherbe, un modèle très-parfait de cette sorte de travail, et l'Académie ne manque ni des lumières ni du courage nécessaires pour l'imiter.

» Il ne faut pas toutefois espérer que cela se fasse avec la même ardeur que dans les premiers temps, ni que plusieurs commissaires s'assemblent régulièrement comme ils faisaient alors pour examiner un même ouvrage et en faire ensuite leur rapport dans l'assemblée générale. Ainsi il faut que chacun des académiciens, sans en excepter ceux qui sont dans les provinces, choisisse, selon son goût, l'auteur qu'il voudra examiner et qu'il rapporte ou qu'il envoie ses remarques par écrit aux jours d'assemblée.

— ia?i —

» Le public ne jugera pas indigne de l'Académie un travail qui fut autrefois celui d'Aristote, de Denis d'Halicarnasse, de Démétrius, d'Hermogène, de Quintilien et de Longin, et peut-être que par là nous mériterons un jour de la postérité la même reconnaissance que nous conservons aujourd'hui pour ces grands hommes qui ont été si utilement instruits sur les beautés et les défauts des plus fameux ouvrages de leur temps.

o D'ailleurs rien ne saurait être plus utile pour exécuter le dessein que l'Académie a toujours eu de donner au public une rhétorique et une poétique. L'article 26 de nos statuts porte en termes exprès, que ces ouvrages seront composés sur les observations de l'Académie. C'est donc par les observations qu'il faut commencer, et c'est ce que je propose. "

» S'il ne s'agissait que de mettre en français les règles d'éloquence et de poésie que nous ont données les Grecs et les Latins, il ne nous resterait plus rien à faire. Us ont été traduits en notre langue, et sont entre les mains de tout le monde ; et la Poétique d'Aristote n'était peut-être pas si intelligible de son temps pour

les Athéniens qu'elle l'est aujourd'hui pour les Français depuis l'excellente traduction que nous en avons et qui est accompagnée des meilleures notes qui aient peut-être jamais été faites sur aucun des auteurs de l'antiquité.

» Mais il s'agit d'appliquer ces préceptes à notre

— l'i5 — langue, de montrer comment on peut avec éloquent en français, et comment on peut dans la langue de Louis-le-Grand, trouver le même sublime et les mêmes grâces qu'Homère et Démosthènes, Cicéron et Virgile avaient trouvés dans la langue d'Alexandre et dans celle d'Auguste.

)) Or, cela ne se fera pas en se contentant d'assurer avec une confiance peut-être mal fondée, que nous sommes capables d'égaler et même de surpasser les anciens. Ce n'est en effet que par la lecture de nos bons auteurs et par un examen sérieux de leurs ouvrages que nous pouvons connaître nous-même et faire ensuite sentir aux autres ce que peut notre langue et ce qu'elle ne peut pas, et comment elle veut être maniée pour produire les miracles qui sont les effets ordinaires de l'éloquence et de la poésie.

» Chaque langue a son génie, son éloquence, sa poésie, et, si j'ose ainsi parler, ses talents particuliers.

») Les Italiens ni les Espagnols ne feront jamais peut-être de bonnes tragédies, ni les Français de bons poèmes épiques.

» Nos anciens poètes avaient voulu faire des vers sur les mesures d'Horace, comme Horace en avait fait sur les mesures des Grecs. Cela ne nous a pas réussi, et il a fallu inventer des mesures convenables aux mots dont notre langue est composée.

» Depuis cent ans l'éloquence de nos orateurs pour la chaire et pour le barreau a changé de

— 16 — forme trois ou quatre fois. Combien de styles différents avons-nous admirés dans les prédicateurs avant que d'avoir éprouvé celui du P. Bourdaloue, qui a effacé tous les autres, et qui est peut-être arrivé à la perfection dont notre langue est capable dans ce genre d'éloquence !

> Il serait inutile d'entrer dans un plus grand détail; il suffit de dire en un mot que les plus importants et les plus utiles préceptes que nous ont laissés les anciens, soit pour l'éloquence ou pour la poésie, ne sont autre chose que les sages et judicieuses réflexions qu'ils avaient faites sur les ouvrages de leurs plus célèbres écrivains.

» Voilà le travail que j'estime être le seul digne de l'Académie, après (que le dictionnaire sera achevé, et je proposerai la manière de le conduire avec ordre et avec facilité, au cas qu'elle en fasse le même jugement que moi. »

C'est ainsi que Fénelon proposa à l'Académie de commenter les meilleurs ouvrages de la langue française. Mais ce ne fut que cinq ans après sa mort, en 1719, qu'elle déclara que l'examen des meilleurs ouvrages de la langue française est le travail le plus utile auquel l'Académie puisse s'appliquer, et en conséquence elle choisit le Quinte-Curce de Vaugelas et l'Athalie de Racine pour être les deux premiers ouvrages qui seraient examinés et commentés par elle.

Puis, ce ne fut que onze ans après que l'Académie fit l'examen d'Athalie. Ce fut en 1730, par les

soins de l'abbé Dubos, secrétaire, que ce commentaire fui discuté et approuvé dans ses réunions mensuelles.

Mais ce travail ne fut pas encore publié à cette époque, et peut-être ne le serait-il pas même aujourd'hui, si Laharpe n'avait pas eu l'idée de commenter Racine. Il sentit que la publication du travail de l'Académie joint à son édition lui donnerait plus de prix, et d'Alembert, alors secrétaire, lui livra le manuscrit.

Toutefois ils firent à l'examen de l'Académie un grand nombre de changements sans les lui soumettre et sans prendre son avis.

Voici les articles qu'ils ont supprimés et qui n'ont jamais été imprimés.

Scène deuxième

Avant que son destin s'explique par ma voix.

Ce vers a donné lieu à une longue discussion ; les uns ont prétendu que le mot destin pouvait réveiller l'idée du paganisme, les autres ont répondu que l'adjectif son flxe le sens, et que par ma voix ne fait nullement de Joad un automate sacré, un organe simple, tel que la Pythie des païens.

Scène troisième

J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée.

Quelques-uns ont trouvé que cette répétition : J'entends déjà, j'entends, devait être potir quelque endroit plus rempli de passion. D'autres (1) ont répondu que l'état où est Josabet et la cérémonie peuvent faire admettre cette répétition.

Même scène.

Tandis que je me vais préparer à 'marcher,

La plupart ont prétendu que le vers n'est pas régulier, parce qu'il ne doit point y avoir de repos

(1) Quelques-uns et d'autres, mais l'Académie ne donne pas de décision. Elle a raison, car plusieurs, quelques-uns, et les uns ou les autres, c'est toujours la minorité, les voix n'ont pas été comptées, ce n'est pas là l'Académie.

— 109 — entre je vais et préparer, et que ces deux mots ne doivent pas être en différents hémistiches (1).

Scène quatrième

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.

Plusieurs ont trouvé (Qu'aimable peinture est une expression impropre pour exprimer les couleurs et l'émail des fleurs.

Même scène.

L'esclave craint le tyran qui l'outrage.

On a observé qu'un esclave araint naturellement son tyran, mais qu'il le hait et le déteste, quand il en est outragé (2).

Scène cinquième

La splendeur de son sort. . . si le sort l'a placé.

Ces deux vers ont paru négligés à cause du double sens du mot sort, qui dans le premier est pour l'état, et dans le second pour la destinée. On a porté le même jugement des deux doit qui se trouvent dans les vers précédents (1).

Même scène.

Je veux bien, Abner, vous l'avouer.

Quelques-uns ont dit qu'avouer n'est pas l'expression propre pour dire vous faire remarquer, vous faire faire attention.

Scène septième

Son ingénuité N'altère point encor la simple vérité.

Plusieurs ont dit que le mot encor fait entendre que l'ingénilité peut un jour altérer la vérité.

Même scène.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

L'exactitude du style voulait qu'on dît; on /èprie, on le contemple. D'ailleurs Àthalie, pour répondre

(1) Cette note a été abrégée par d'Alembert

avec précision à Joas, devait dire : on le prie, on le bénisse.

Même scène.

Vous-mesme en faites gloire.

Il faut répéter le pronom et dire : vous-mesme, vous en faites gloire (1).

Même scène.

A cette aveugle rage rendre meurtre pour meurtre.

On ne doit pas dire rendre meurtre pour meurtre à une aveugle rage.

Même scène.

Comme on traitait d'Achab.

Il faudrait changer le temps, dire : avait traité.

Scène huitième

Et plaignais votre peine.

Quelques-uns ont dit qu'il fallait répéter je et dire : et je plaignais.

Même scène.

Je reconnais, Abner, ce service important. Reconnaître un service, c'est le récompenser (2).

(1) A l'égard de ces trois dernières critiques et de beaucoup d'autres, voir les variantes.

(2) Je reconnais les services que l'Acadénjie rend aux lettres, je ne les récompense pas.

Joad veut dire .seulement qu'il coïnait l'importance de ce service.

Même scène.

Où ses pas ont touché.

Plusieurs ont dit que pas ne devait pas se dire l)OUT pieds; d'autres ont trouvé l'expression plus poétique.

Scène neuvième

Loin du monde élevé.

Il y a ici une équivoque. Il semble par la construction que ce vers se rapporte au lys dont il est parlé dans les quatre vers précédents, au lieu qu'il se rapporte à Joas.

Même scène.

Trouve d'obstacle à ses desseins.

Obstacle doit être au pluriel, et alors le vers n'est pas exact; on dit: quel obstacle ou que d'obstacles.

Même scène.

Que dis-tu ?

Cette expression a paru trop familière.

Scène troisième

De leur superbe oreille offensait la mollesse. Quelques-uns ont condamné cette mollesse d'o-

— 1.-)3 — veille avec l'épithète (le siiporho ; mais la plupart ont trouvé ce vers fort beau et la figure très-noble (1).

Même scène.

Par les mains d'Athalie un temple fut construit. On a trouvé cette inversion vicieuse et la construction embarrassée avec le vers précédent. S'il y avait : qu'Athalie a construit, la construction serait exacte.

Scène quatrième

Pourriez-vous douter de l'accepter ?

On a remarqué que douter de ne se dirait pas en prose suivi d'un infinitif, mais qu'il se peut dire en poésie.

Même scène.

Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare?

Quelques-uns ont trouvé qu'il n'y avait pas assez de gradation dans les discours artificieux de Mathan. Ce vers ne devait venir qu'après les six suivants.

. Même scène.

Et suis prêt de vous croire.

On ne dit pas pr[^]i de pour préparé, disposé. Il faut prêt à (2); prêt de s'écrit près de, et signifie proche, auprès.

(1) On est étonné que d'Alembert ait supprimé cette approbation de l'Académie. Elle n'a pas fait souvent des compliments à Racine.

(2) D'Alembert a écrit à côté de cette note : « à examiner, » mais Laharpe, sans rien dire, l'a rayée tout entière.

Scène sixième

C'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.

DaTis Ta' cbri[^]tri'ictôir,' Éms d[^]n'éiii fè' i*égime du verbe falloir, au Keu que le sens exige qu'il le soit du verbe attacher ; cela s'entend, mais cela n'est pas grammaticalement exact.

Scèm septièm.

Nos mains ne lieûvent pas, comnië âùtrelois Jahel.

L'auteur veut dire : nos mains ne peuvent pas comme (-elles de Jahel, ou nous ne pouvons pas comme autrefois Jahel ; mais il ne le dit pas bien.

Même scène.

Dans son temple attaqué.

On a désapprouvé temple attaqué (1).

Même scène.

Où tu fais ta demeure sacrée.

On peut dire: Ce temple est ta demeure sacrée. Mais on ne dit pas faire sa demeure sacrée; fait'e sa demeure signifie demeurer. On dirait: faire sa demeure éternelle, pour signifier demeurer éternellement, parce que éternellement est un adverbe

(1) L'Académie aurait dû dire pourquoi.

inodificalif du verbe demeurer ; mais sacrée ne peut pas l'être.

Scène troisième

Rois, 'voira Vos vengeurs contre vos ennemis.

Quelques-uns ont douté qu'on pût dire vengeurs contre (1).

Même scène.

Dernier né des enfants du triste Ochoslàs.

Triste en notre langue ne signifie pas infortuné;

(1) D'Âlembert a mis une note de lui à la place de celle de l'Académie*

mais c'est une expression que Racine a plusieurs fois employée dans ce sens et qui depuis pourrait l'être.

Même scène.

De celte fleur Juda plaignaut la destinée Avec ses frères morts
le crut enveloppé.

Plusieurs ont trouvé qu'il y avait ici un mauvais arrangement d'idée et que l'ordre naturel demandait: Tout Juda, le croyant enveloppé avec ses frères morts, plaignit la destinée de cette fleur, etc. Les autres n'y ont rien trouvé à reprendre (1).

Même scène.

Instruite que Joas.

Instruit demande la préposition de.

Même scène.

Et quels cœurs...

Quelques-uns ont dit qu'il n'y avait point assez de netteté dans la construction des vers suivants : un roi que Dieu lui-même; ce vers et les quatre qui le suivent devraient venir immédiatement après dans ce saint appareil dont ils sont l'explication. Le vers ne s'empresseront pas à suivre notre exemple,

(i) Tous les articles auxquels je ne mets pas de noies ont été tout simplement rayés par Labarpe sur la copie qu'on lui avait donnée des critiques de l'Académie.

qui est entre deux, est cause que le sens suspendu fait quelque obscurité, quoique en général il s'entende.

Même »chne.

De rétablir Joas.

Plusieurs ont dit ç^n établir serait plus exact.

Même scène.

Entre le pauvre et vous... comme eux...

Le pluriel comme eux relatif à pauvre, n'est pas exact. Plusieurs ont prétendu justiGer ce pluriel par la syllepse qui suit plus l'ordre de nos idées que celui des mots (1).

Scène sixième

Les flèches des méchants prétendent s'adresser.

La poésie peut animer tout. Homère a dit des flèches avides de sang, des dards impatients de frapper. Mais on a trouve que Racine n'a pas heureusenjenl imité cette figure quand il a dit préten-

(1) D'Àlerabert a encore changé la rédaction de cette note.

ent \$adress!^)\ Ici)e mot prélencl,ent ôte le feu (jui ferait passer la figure.

Même scène.

Courons, fuyons, retirons-nous.

Ce vers n'en a pas d'autre dans l'acte pour rimer avec luj.

Scène première

Redoublez au Seigneur votre ardente prière.

On ne dit ^o'mt redoubler à comme on dit adresser à. Quelques-uns ont cru que prière serait mieux au pluriel qu'au singulier (1).

Même scène.

Et força le Jourdain de rebrousser son cours.

La plupart ont cru qu'on ne pouvait pas dire rebrousser son cours à l'actif. Quand on dit rebrousser chemin, ces deux mots sont pris per modum unius, comme ne faisant ensemble qu'un seul mot pris absolument.

Scène deuxième

Le f;emple en cendres consumé.

On ne dit point consumé en cendres^ mais réduit en cendres ou simplement consumé.

(1) La note de d'Alembert traife une autre quesii pu.

Même scène.

De flots de sang non encore assouvie.

Après 6omwmd, asaouvie, il y a ici deux participes qui, se rapportant à différents objets, embarrassent le sens. L'un est pris absolument, et l'autre est le nominatif ou le sujet de la proposition.

Même ^cène.

Quel conseil croyez-vous qu'on doit suivre ?

L'exactitude exige qu'on dowe^ parce que s'agissant de doute, il faut le mode conditionnel (1).

Même scène.

Crut calmer pai' ma mort le ciel qui la tourmente.

Quelques-uns ont dit que tourmenter ne se pouvait pas dire pour effrayer ou poursuivre (2).

Même scène.

Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ? La plupart ont dit qu'inutiles est ici unpléonasnje.

Scène première

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel. On a imprimé dans une édition :

Oui, je viens en son temple adorer l'Éternel.

Mais je ne crois pas que Racine l'ait écrit ainsi. Cependant il a dit dans la même scène, en un lieu au lieu de dans un lieu, et plus loin en un secret vallon, et ailleurs encore : en ce temple où tu fais ta demeure.

Même scène.

Pour vous perdre , il n'est point de ressorts qu'il n'invente:
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante.

Ces vers étaient différents d'ins les premières éditions. Il y avait dans le manuscrit de Racine qui servit à la première publication, en 1691 ;

Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il ne joue ; Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous loue

Louis Racine a écrit que son père les a changés parce qu'on a critiqué jouer des ressorts, au lieu de faire jouer ; mais on sait que Louis Racine a commis de nombreuses erreurs dans ce qu'il a raconté de la vie et des ouvrages de son père.

Je crois que ce n'est pas Racine qui a fait ce changement-ci. Il est vrai qu'en prose on aurait dit : Il n'est point de ressorts qu'il ne fasse jouer : mais l'abréviation employée ici par Racine est très-permise en poésie. En outre, sa pensée n'est plus exprimée par le mot invente. Racine a voulu dire que Matlián agit contre Joad, qu'il l'attaque, qu'il lutte contre lui, et non pas seulement qu'il invente, qu'il médite, qu'il projette.

Aussi un grand nombre d'éditeurs ont repris les vers du manuscrit de Racine.

Même scène.

Il lui feint qu'en un lieu, que vous seul connaissez.

L'Académie dit que feindre à quelqu'un n'est pas français. La Harpe le défend en rappelant le finxit un Aes latins. « Cette locution, » dit-il, « est une de celles que Racine empruntait aux an-

ciens pour introduire dans nolie langue, et surtout dans notre poésie , des constructions préci.ses et rapides. »

Je crois que si l'Académie avait fait sa critique du vivant de Racine, il l'aurait aisément satisfaite en disant:

Il feint que dans un lieu, que vous seuls connaissez. Même scène.

Et sa miséricorde à la fin s'est lassée. La Harpe pense qu'on devrait lire aiosi ;

Et sa longue clémence à la fin s'est lassée.

Même scène. Les morts se ranimans à la voix d'Elysée.

C'est ainsi qu'on a écrit dans toutes les anciennes éditions. Mais on a corrigé Racine et on a bien fait. Il faut lire.

Les morts se ranimant.

Scène deuxième

Qui sait si cet enfant, par le crime entraîné, Avec eux en naissant ne fut pas condamné? Si Dieu, le séparant...

L'Académie a condamné ces trois hén^istiques rimant ensemble de suite. Mais j'ai vu une ancienne copie qui porte un vers différent :

Qui sait si cet enfant, par le crime entraîné, Ne fut pas avec eux en naissant condamné?

Il me se|i)i)lo certain quo Uacjno l'a ûcrit ainsi, et je suis persuadé que p'est une simple faute île CQ[]iste qui a interverti les mots, car ce vers est net et liarinoiiiieuxj il évite une mauvaise inversion, il évite aussi la rime trpis fois de suite répétée à trois hémistiches, dont Racine a dû s'apercevoir et qu'il n'a pas pu vouloir laisser.

Scène troisième

J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée, Et du temple bientôt on permettra l'entrée.

L'Académie réproouve cette répétition de f entends. Il est très-facile de la satisfaire sans rien changeĩ* à la pensée, sans affaiblir l'expression et sans nuire au style , en disant :

N'entends-je pas déjà la trompette sacrée ? Ah! du temple bientôt on permettra l'entrée-

Scène cinquième

A d'illustres parents s'il doit son origine, La splendeur de son sort doit hâter sa ruine. Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé, Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?

L'Académie a critiqué les deux doit et les deux sort. Racine a pu vouloir répéter le mot doit qui

est énergique et affirmatif. Mais il semble que ce ne puisse être que par inadvertance qu'il a placé les deux soris aussi près l'un de l'autre. On pourrait aisément contenter l'Académie sans nuire aucunement à l'expression et à la force de la pensée en disant :

La splendeur de son rang doit hâter sa ruine.

Scène septième

Son ingénuité N'altère point encor la simple vérité.

L'Académie condamne le mot encor par une trèsbonne raison, parce qu'il suppose que l'ingénuité pourra un jour altérer la vérité, ce qui ne peut pas être. Il est aisé de dire :

N'altère point en lui la simple vérité.

Même scène.

Dieu veut-il! qu'à toute heure on prie , on le contemple ?

L'Académie veut qu'on dise : On le prie et on le contemple. On doit la contenter en mettant : Dieu veut-il qu'à toute heure on le prie et contemple?

il/eme scène.

Tout l'univers le sait ; vous-même en faites gloire. L'Académie exige : vous-même vous en faites gloire. Mais il n'y a qu'un mot à changer : Tout l'univers le sait, et vous en faites gloire.

Même scène.

(lommfi on traitait d'Achab les restes malheureux.

L'Académie réprouve traitait et veut un autre temps de ce verbe. On l'a corrigé dans plusieurs éditions, entre autres dans celle de 1768. On a imprimé :

Comme on traita d'Achab les restes malheureux.

Scène troisième

Près de leurs passions rien ne me fut sacré.

L'Académie a dit :

« Près pour aw prix de n'a pas paru assez exact à quelques-uns. »

Ainsi quelques-uns de l'Académie ont cru que Racine a voulu faire dire à Mathan : « Rien ne me fut sacré au prix de leurs passions. »

Il n'est pas facile de comprendre cette phrase.

D'Aleuibeit en livrant à Lahaipu le inanuscit de l'Académie pour enrichir son édition, a voulu sans doute éclaircir le sens de cette critique et l'a rectifiée ainsi :

((Près, pour en comparaison de , n'a pas paru assez exact à quelques-uns. >)

Ainsi, au dire de d'Alembert, quelques-uns ont pensé que Racine a voulu faire dire à Mathan : « Rien ne me fut satcré en comparaison de leurs passions. »

Je crois que la phrase de d'Alembert n'est pas plus intelligible que celle de l'Académie.

J'ai cherché le sens de ce vers de Racine, et il m'a semblé facile de le comprendre.

Près, suivant moi, n'est pas autre chose que auprès, à côté.

Voyez même le Dictionnaire de l'Académie :

« Près, préposition qui marque la proximité. »

L'Académie l'a entendu de même. Voyez cidevant, page 153.

Ainsi Racine a voulu que Mathan dise : « J'étais auprès d'hommes hvrés à leurs passions; je flattai leurs caprices.

» Rien n'était sacré pour eux ; rien ne fut sacré pour moi. »

Aussi ajoute-t-il encore :

De mesure et de poids je changeais à leur gré.

C'est là ce qui éclaircit parfaitement le sens de cette phrase.

On avait proposé une vnrianlo, mais il faut respecter scrupuleusement le texte de Hacine.

Scène quatrième

Cet enfant sans parents qu'elle dit qu'elle a vu.

Louis Racine dit qu'il faudrait lire :

Cet enfant sans iwrents qu'elle dit avoir vu.

Même scène.

Parlez, je vous écoute, et suis prêt de vous croire.

L'Académie décide qu'on ne doit pas dire prêt rfe, mais prêt à.
Le vers sera tout aussi bien : Parlez, je vous écoute et suis prêt à
vous croire.

Scène septième

D'où lui viennent de tous côtés Ces enfants qu'en son sein elle n'a
point portés?

Je sais que Racine a fait ces deux vers, puisque j'ai lu sur un
manuscrit, au-dessous de ces vers,

une noie indiquant : Les gentils. Mais il y a aussi sur les ma-
nuscrits écrits de sa main deux autres vers qui ont, non pas rem-
placé, mais au contraire précédé ceux-là dans les anciennes édi-
tions :

D'où lui sont nés tous ces enfants Qui viennent se joindre à ses
chants?

Scène deuxième

Il est juste, mou fils, que je vous le déclare ; Il faut que vous soyez
instruit, même avant tous, Des grands desseins de Dieu.

L'Académie trouve l'hémistiche du second vers négligé. Il le sera un peu moins, sans nuire à la pensée, en disant :

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare; Et vous serez instruit bientôt, même avant tous, Des grands desseins de Dieu.

Scène troisième

Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.

C'est Louis Racine qui a critiqué ce vers qui est obscur, et de plus manque de précision ; on dirait mieux :

Mais ma force appartient à ce Dieu qui me guide.

Même scène.

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse, Kt des lâches flatteurs la voix eucharteresse. Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois, Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois.

J'ai une variante que je crois meilleure, qui contient une phrase écrite de la main de Racine sur un manuscrit. On doit lire :

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse. Vous aurez des flatteurs ; leur voix enchanteresse Vous redira souvent que les plus saintes lois, Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois.

Scène cinquième

Cher enfant, que le ciel en vain m'avait rendu, Hélas! pour vous sauver, j'ai fait ce que j'ai pu.

Il existe aussi une variante écrite de la main de Racine, que je regarde comme bien supérieure à ce dernier vers :

Cher enfant, que le ciel en vain m'avait rendu, O mon fils! ô mon roi! j'ai fait ce que j'ai pu.

Josabet doit dire à Joas, ô mon fils, car elle l'a recueilli, nourri et élevé comme si elle eût été sa mère, et d mon roi, puisqu'elle l'a sauvé de la mort comme son roi, qu'elle a toujours reconnu et servi, et dont elle désire le rétablissement.

— 17Q - Un acteur aura cru rendre le sens plus clair en disant pour vous saucer, et il a substitué un vers faible et commun à un vers poétique, noble et touchant.

Même scène.

Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé.

L'Académie trouve que poussé n'est pas digne de la situation. On peut, sans rien changer au sens, préférer pressé et dire :

Et que chacun enân, d'un même soin pressé. Scène sixième.

chères sœurs, n'entendez-vous pas Des cruels Tyriens la trompette qui sonne?

L'Académie réproouve qui sonne. On peut aisément modifier la phrase :

Chères sœurs, n'entendez-vous pas ?

Des cruels Tyriens la trompette résonne.

Scène deuxième

Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir ; J'ai vu de son courroux
tomber la violence.

L'Académie a dit qu'elle a condamné tout d'une voix je l'ai vu,
s'appliquant à Alhalie, Il est facile

de réparer la faute, avantagusement même pour le vers :

Tantôt à son aspect je la vis s'émouvoir; Je vis de son courroux
tomber la violence.

Même scène.

Eh bien, trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée, Et
qu'aux portes...

On a remarqué la dureté produite par ces quelque a... quelque
é... et quiaux... Un tel défaut est bien rare dans Racine. On ne sait
comment il n'a pas pensé à dire :

Eh bien, trouvez-moi donc une lance, une épée.

Scène septième.

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction, Détournez loin
de moi sa malédiction.

Il y a encore ici une variante meilleure que le texte des éditions, et qui a été faite par Racine, si Ton en croit un ancien manuscrit :

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction, Dieu, détournez de moi sa malédiction.

La répétition de Dieu marque le trouble de Joas, et la vivacité et la sincérité de son invocation. En outre, le vers est préférable. Détournez de moi est plus net, plus vrai et plus énergique.

Je suis heureux d'avoir ainsi, après avoir recherché pendant un grand nombre d'années les manuscrits les plus minimes et les moins connus de Racine, retrouvé quelques variantes qui sont écrites de sa main et d'avoir pu, en même temps, par un examen minutieux des critiques de l'Académie, parvenir à en atténuer quelques-unes.

Je peux donc répéter que c'est un hommage humble et pieux offert à la mémoire du grand poète et respectueux envers l'ancienne Académie française.

ESTHER ET ATHALIE

Les anciens poètes dramatiques de la France qui ont créé le théâtre ont eu d'abord un très-petit nombre de spectateurs et encore moins de lecteurs. Ils manquaient de tous les moyens de publicité; mais la langue se perfectionna rapidement avec eux et à côté d'eux dans la prose et dans la poésie. L'art du théâtre se développa en même temps trèspromptement, de sorte qu'ils furent bientôt imités et presque aussitôt surpassés par les hommes de

génie qui font encore la gloire de la France. Toutefois, nos premiers poètes ont eu le mérite éminent de la création et l'honneur d'avoir ouvert la carrière dramatique à leurs illustres successeurs.

Il est vrai que les plus anciens eurent aussi des modèles qui les ont inspirés. La Bible, les poèmes d'Homère et les chants des prophètes ont été les premiers ouvrages dramatiques; mais ce fut, dis-je, un mérite éminent de créer, même à l'aide de ces anciens livres, l'action théâtrale; et non-seulement

— ilU — nos anciens poètes ont porté sur la scène les événements les plus intéressants et les caractères les plus dignes d'illustration, mais ils ont choisi avec art et reproduit souvent avec bonheur les plus belles pensées. Ils ont même reconnu, dès l'origine du théâtre, le véritable but qu'ils devaient se proposer d'atteindre.

Brinon a dit de la tragédie :

« Digne école des rois s'ils y voulaient apprendre!

» Belle leçon des grands s'ils la savaient comprendre! »

Nos premiers poètes dramatiques qui ont créé la tragédie ont été, dis-je, grandement surpassés; mais plusieurs ont lutté longtemps : on sait que, même après le Cid et tant d'autres chefs-d'œuvre de Corneille, on regardait Venceslas, de Molière, comme incomparable, et Sophonisbe de Mairet est citée dans le Manuel du théâtre français comme un prodige. Ce ne fut que Racine qui, ajoutant la perfection du style à la grandeur des événements et au charme des caractères, a effacé complètement les prédécesseurs de Corneille.

Cependant la gloire même de Racine n'a-t-elle pas laissé quelque lustre à nos anciens poètes, s'il est vrai qu'ils lui ont tracé d'avance quelques-uns des plans et des caractères dans lesquels il les a tant surpassés?

C'est à propos de sa tragédie d'Esther que je fars cette observation.

ESTIËR.

Racine a dit : « Les personnes illustres qui ont la première direction de la maison de Saint-Cyr me firent l'honneur de me demander si je pourrais faire sur quelque sujet do piété et de morale une espèce de poème où le chant fut mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer. Je leur proposai le sujet A'Esther. »

En effet, voici ce qui s'était passé.

Madame de Brinon, supérieure de Saint-Cyr, avait de l'esprit et une facilité incroyable d'écrire et de parler. Elle faisait souvent des espèces de sermons fort éloquents, et tous les dimanches , après la messe, elle expliquait l'Évangile comme aurait pu le faire le meilleur prédicateur.

Racine a fait l'éloge de l'éducation de Saint-Cyr. Il a peint comment les demoiselles étaient instruites. « On leur fait réciter par cœur, » dit-il , « et déclamer les plus beaux endroits de nos poètes; on a soin de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix. On ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment et qu'elles peuvent employer à chanter les louanges de Dieu. »

Il ajoute : « On veut les rendre capables de servir Dieu dans les différents états où il lui plairait de les appeler. »

En outre, madame de Brinon aimait les vers et la comédie; mais elle n'osait pas faire jouer par ses élève? des pièces de théâtre de ?on temps qui avaient toutes des scènes à'nmour. Elle en composa donc elle-même , et madame de Maintenon vint assister à l'une des représentations.

Elle trouva, dit-on, la pièce si mauvaise qu'elle pria madame de Brinon de n'en plus faire jouer de semblables, el de prendre plutôt quelques-unes <ies tragédies de Corneille et de Racine, en choisissant celles où il y aurait le moin^ d'amour.

Madame de Brinon obéit eî; fit représenter d'abord Cinnu sous le nom de la Clémence d'Auguste, en faisant briller surtout ce qui pouvait être appliqué au grand roi. On se tournait vers lui, lorsqu'on disait :

Vous avez trouvé l'art d'être maîli-e des cœurs.

On faisait ressortir aussi, avec les applaudissements de tous les courlisaDs, l'éloge du pouvoir absolu que Louis XIV a raaiateuu toute sa vie.

On remarquait suriout :

Cette li})erlp, n'est qa'uD bien imagioaie, Plus nuisible qu'ulile et qui n'approche pas De celui qu'au bon prifir-e apporte à ses Klals. Avec ordre el raisou les hoiiieurs il dispense, Avec disceiTieinent punit et récompense, Et dispose de tout en juste possesseur.

Cinna, dit-ori, fut joué passablement, ce qui signifié que le rôle d'Emilie lit peu d'eliet. Mais on choisit ensuite Andromaque, et le rôle d'Hiernione en fit trop. Madame de Maintenon, qui assista à cette représentation, écrivit sur-le-champ à Racine : « Nos petites filles viennent déjouer Andromaque, et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront plus jamais, ni aucune autre de vos pièces. »

C'est dans cette lettre que madame de Maintenon pria Racine de lui faire, dans ses moments de loisir, quelque espèce de poème moral ou historique dont l'amour fût entièrement banni. « Il ne lui importait pas , » disait-elle, « que cet ouvrage fût ou ne fut pas suivant les règles du théâtre, pourvu qu'il contribuât aux vues qu'elle avait de divertir les demoiselles de Saint-Cyr en les instruisant. »

« Cette lettre, » a dit madame de Caylus, « jeta Racine dans une grande agitation. Il alla consulter Boileau, qui décida brusquement pour la négative. » Elle ajoute naïvement : « Ce n'était pas le compte de Racine. Le refus était impossible pour un courtisan ; mais aussi la commission était délicate pour un homme qui avait une grande réputation à soutenir et qui avait, il est vrai, renoncé à travailler pour les comédiens, mais qui ne voulait pas du moins détruire l'opinion que ses ouvrages avaient donnée de lui, »

Madame de Maintenon avait très-spirituellement senti cette position délicate, car elle avait dit à Racine dans cette même lettre « qu'il ne devait pas

croire sa gloire intéressée dans cette circonstance, puisqu'il ne s'agissait que d'un simple ouvrage de quelques scènes qui demeureraient, » disait-elle , « ensevelies dans Saint-Cyr. »

Racine ût plus et mieux qu'on ne lui demandait. Car, « après un peu de réflexion, il trouva dans le sujet d'Esther tout ce qu'il fallait pour plaire à la cour, » c'est-à-dire ce que madame de Caylus appelé des applications.

Le grand roi Louis XIV était le fier Assuérus, Loiiivois était Aman et madame de Montespan était :)ien l'altière Vasthy. On a dit, et probablement avec liaison , qu'à la cour alors on se souriait les uns aux autres lorsqu'on entendait dire :

Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages; L'une d'un sang fameux vantail les avantages, L'autre pour se parer de superbes atours , Des plus adroites mains empruntait le secours;

et toutes:

Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt.

Mais aussi c'était madame de Maintenon qui disait elle-même dans une lettre à sa nièce, en désignant madame de Montespan :

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce De l'altière V'asthy dont j'occupe la place.

Et la nièce disait de sa tante que la modestie né rempéclâit point de trouver des choses flatteuses

pour elle dans le caractère de cette Esllier à qui ce
grand roi ,

Craint de la terre entière.

Devant qui tout fléciit et baise la poussière, . . . Offre sur son cœur un pouvoir souverain.

Aussi Boileau , lorsque Racine lui eut expliqué ses vues, l'exhorta sur-le-champ a travailler ce sujet et l'en pressa avec autant d'ardeur qu'il en avait mis d'abord à l'en détourner. Tous, on peut l'avouer, étaient courtisans sous Louis XIV.

Cependant Racine, même après avoir pris sa décision, dut se trouver assez embarrassé.

On sait qu'on attendit à la cour avec une grande impatience cette œuvre dès que Racine l'eut annoncée. Il lui fallait répondre sans retard aux désirs du grand Assuérus de la France et à l'ordre de cette Esther, qui, suivant l'expression même de Boileau, était digne du poste qu'elle occupait.

Racine alors, pressé de composer vite et d'achever presque à jour fixe cet ouvrage pour les spectacles de l'hiver suivant, prit d'abord dans les livres saints tous les caractères de ses personnages , ainsi que leurs sentiments et leurs pensées tels qu'ils y sont exprimés, et il prit aussi les plans, les scènes et même les dialogues de ses devanciers, sans s'inquiéter de ces imitations, puisque eux-mêmes les avaient empruntés à la Bible. Il travailla à côté de leurs ouvrages, peut-être sans même les avoir connus, mais certainement aussi sans chercher aucunement à éviter les ressemblances.

Mais ce qui peut étonner, c'est que personne encore ne les ait reconnues et constatées.

Racine n'a fait aucune mention dans ses préfaces, dans ses examens ni dans ses lettres des ouvrages composés sur le même sujet, et La Harpe a fait pis que s'il eût gardé le silence. Il a fait faute d'ignorance et faute de critique en même temps, en blâ-

mant d'abord le choix de cette histoire, et en attribuant à un seul des devanciers de Racine le ridicule, à son gré, de l'avoir adopté.

« Il n'y a qu'un Du Ryer, » a-t-il dit, « qui a pu croire qu'il y avait là un sujet de tragédie. »

Cependant parmi nos anciens poètes dramatiques, il en est un surtout qui avait traité, plus d'un demi-siècle avant Racine, le même sujet avec un véritable talent, et de l'esprit et du goût, d'une manière réellement très-distinguée pour le temps où il vivait. C'est Antoine, seigneur de Montchrétien, dans sa tragédie intitulée : « Aman, ou la Vanité. »

Cette tragédie a été louée avec un grand enthousiasme. Voici ce que l'on écrivait alors ;

« Pour composer des vers pleins de sens et de grâce, » Et pour être inspiré du chantre délien , i » Je ne veux point dormir dessus le mont Parnasse, » Mais veiller nuit et jour dessus le Montchrétien. »

Aujourd'hui cette pièce est tellement inconnue, que dans les longues et nombreuses notes des coramentaleuis de Racine, où sont citées tant d'imita-

lions cxlrnits de niillo ouvrages, on n'a pas dit un seul mot de la tragédie de Monlclirétien.

Voyons donc si ce poêle, tant admiré jadis et tant méconnu aujourd'hui, ne mérite aucun souvenir. Voyons surtout si ce n'est pas un titre de gloire pour lui d'avoir, sinon inspiré Racine, au moins pensé comme lui et de l'avoir ainsi devancé dans un très-grand nombre de sentiments et d'expressions.

Montchrétien fait dire à Aman :

- « Je vois taire partout la populaire envie.
» J'aperçois qu'à m'aimer notre cour se convie,
» Et les peuples sujets au sceptre de mon roi,
» Pleins d'un craintif respect, se courbent devant moi.
» Un seul des circoncis, un maraud, un esclave,
» Fait litière de moi , à toute heure me brave. »

Racine fait dire de même par Aman :

« En vain de la faveur du plus grand des monarques » Tout ré-
vère à genoux les ftas glorieuses marques; y> Lorsque d'un saint
respect tous les Persans touchés » N'osent lever leurs fronts à la
terre attachés

- » Tous les jours, un homme, un vil esclave
» D'un front audacieux me dédaigne et me brave. »

Et reprenant alors un des vers précédents de Montchrétien, il
ajoute :

- « L'insolent devant moi ne se courba jamais, »

Montchrétien peint Mardochée ;

- « Le vois-tu , chère sœur, tout difforme de' craisséV
» L'estomac déchiré, pâle et sèche la face,
» Qui s'exhale en soupirs et se fond tout en pleurs? »

Racine dit aussi :

« Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière, » Revêtu de lambeaux, tout pâle. »

Mais au lieu des soupirs et des pleurs, il fait une peinture plus noble, mieux appropriée au caractère fier de Mardochée :

« Tout fier, » dit-il ; « mais son œil

» Conservait sous la cendre encore le même orgueil. »

Cependant Montchrétien avait compris à l'instar de Racine cette fierté de Mardochée ; car il a dit :

« Il porte librement sur son visage écrit

» Ce qu'il devrait au moins tenir clos en l'esprit. »

Racine a exprimé la même idée plus nettement :

« Lui, fièrement assis et la tête immobile, » Traite tous ces honneurs d'impiété servile, » Présente à mes regards un front séditieux, » Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux. »

La peinture des juifs est bien tracée dans la tragédie de Montchrétien :

« Un peuple est épandu çà et là, par la terre, » Inutile à la paix et peu propre à la guerre j » Il a ses lois à part ; il est en tout divers » Des autres nations qui sont en l'univers. » Il ne fait cas de toi ni de tes ordonnances ; » Il ne fournit ton camp ni n'accroît tes finances.

» Au contraire est mutin, léger, ambitieux, »

» Et pour se voir captif, couve une sourde rage,

- » S'elTorce d'émouvoir quelque civil orage ,
- » D'ébranler ton repos, désunir tes cités,
- » Exciter le débord de mille adversités ;
- » Bref, révolter d'un coup cent nations étranges,
- » Que sous un frein paisible à ton vouloir tu ranges. »

Racine, plus réservé, n'a pas attaqué aussi vivement les juifs. Il a seulement fait dire par Aman :

« Une éternelle haine a dû ra'armer contre eux; » Ils firent d'Amalec un indigne carnage; » Et jusqu'aux vils troupeaux , tout éprouva leur rage. » Un déplorable reste à peine fut sauvé.

- » Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus.
- » Je les peignis puissants , riches , séditieux ,
- » Leur Dieu même, ennemi de tous les autres dieux.

» Etrangers dans la Perse , à nos lois opposés, » Du reste des humains ils semblent divisés; » N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes , » Et détestés partout , détestent tous les hommes. »

Dans Montchrétien, Aman ajoute :

« J'ai des biens, des États, du crédit, du renom, » Nombre de beaux enfants héritiers de mon nom, » De mon bien, de ma gloire et que j'espère encore » Successeurs des vertus dont le lustre m'honore. »

Dans Racine, Aman dit de même :

« Mes richesses des rois égalent l'opulence ,

» Environné d'enfants soutiens de ma puissance, » Il ne manque à mon front que le bandeau royal. »

Montchrétien dit ensuite :

« Mais tout ceci pourtant ne me contentera,

» Tandis que Mardochée à ma porte seoir.

» Mes yeux ne recevront un seul trait de bon somme,

» Que je ne sois vengé de ce misérable homme. »

Racine répète exactement les mêmes pensées et dans le même ordre :

« Cependant, des mortels aveuglement fatal!)) De cet amas d'honneurs la douceur passagère » Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère. » Mais Mardochée, assis aux portes du palais, » Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits; » Et toute ma grandeur me devient insipide, » Tandis que le soleil éclaire ce perfide. »

Montchrétien dit :

« Je veux que par le monde il soit notoire à tous » Qu'Aman a sur les juifs sa colère épanchée, » Pour punir à son gré l'orgueil de Mardochée; » Et que ce peuple vil par la terre épandu, » Pour la faute d'un seul, fut un jour tout perdu. »

Racine a dit de même, mais mieux, en terminant par un vers subUaiae :

« Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :

» Il fut des jnifs; il fut une insolente race;

» Répandus sur la terre, ils en couvraient la face;

» Un seul osa d'Aman allirer le courroux : » Aussilùl de la terre Us disparurent tous. »

Montcbrétien dit très-bien encore :

« llfttc-toi donc, ô Dieu! veuille nous retirer » Du lion rugissant qui nous va dévorer. » Bride sa gueule ouverte, et relient sa furie; » o Pasteur éternel, garde ta bergerie. »

Racine s'est servi de la même expression moins bien exprimée :

« C'est pour toi que je marche ; accompagne mes pas » Devant ce fier lion qui ne te connaît pas. » Commande en me voyant que son coirrroux s'apaise; » Et prêle à mes discours un charme qui lui plaise. »

Montcbrétien :

« o Seigneur, je sais bien qu'un grand amas d'offenses » Attire dessus nous les tardives vengeances; » Que nos péchés commis contre ta sainte loi » Te font, de père doux, juge rempli d'effroi, »

Racine :

« Hélas! ce peuple ingrat a méprisé ta loi;

» La nation chérie a violé sa foi.

» o Dieu! qui vois former des desseins si funestes,

» As-tu donc de Jacob abandonné les restes? »

Montcbrétien :

« Dieu ! l'orgueil fastueux de notre fière audace » Tarit sur Israël les surions de ta grâce;

» Et bref, tu ne vois plus, sinon d'œil courroucé, » Le reste des Hébreux çà et là dispersé. »

Racine pense de même et dit mieux :

« Des offenses d'autrui malheureuses victimes, » Que nous servent, hélas! nos regrets superflus? » Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus, » Et nous portons la peine de leurs crimes. »

Montchrélien :

« Pourquoi, diront les gens d'une profane bouche, » Qu'est devenu le Dieu qu'ils voulaient invoquer? »

Racine :

M Eh I quoi, dirait l'impiété, » Où donc est-il ce Dieu si redouté)) Dont Israël nous vantait la puissance? »

Monichrétien :

« Jusqu'au bord du tombeau veux-tu donc les poursuivre? » Chassés de lieux en lieux, comme les tourbillons » Tracassent les fétus de sillons en sillons. »

Racine :

« Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère » Que le vent chasse devant lui. »

Montchrélien, qui a composé des chœurs comme Racine, a dit :

« Jamais le crédit n'est constant; » Ainsi qu'il vient en un instant, » Il s'en retourne en peu d'espace. »

Racine :

« Le bonheur de l'homme est toujours agité. » Il erre à la merci de sa propre inconstance; » La gloire des méchants en un instant s'éteint. »

Montchretien a dit très-bien encore :

« Plus soudain qu'un songe, se passe » Ce que le monde admire tant. »

Racine, au contraire, n'a émis ici qu'une idée bien commune ;

« Et, plus prompt que l'éclair, le passé nous échappe. »

Montchretien montre ensuite le roi disant à Aman :

« Dis-moi, mon cher ami ^ qu'est-il besoin de faire » Pour honorer quelqu'un par-dessus l'ordinaire ? »

Et Racine mieux :

« Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime » Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime? »

Montchretien suppose qu'Aman dit à part :

« Quelque triomphe neuf m'est encore apprêté. »

Et Racine fait dire à part aussi par Aman :

« C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer. ') Et quel autre que toi peut-on récompenser? »

On voit que presque partout Racine a la même pensée que Montchrétien, mais la complète et la

fait éclater plus naturellement et plus poétiquement.

Dans Montchrétien, Aman répond au roi :

- « De ton habit pompeux plaise-toi l'atourner,
- » De ton bandeau royal sa tête environner,
- » Et commander encor que ton cheval il monte. »

Racine dit aussi :

« Je voudrais donc, seigneur, que ce mortel heureux, » De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même, » Et portant sur le front le sacré diadème, » Sur un de vos coursiers pompeusement orné, » Aux yeux de vos sujets dans Suze fût mené. »

Montchrétien ajoute :

- « En outre que celui dont tu fais plus de compte,
- » Cheminant à côté, le guide de sa main,
- » Tout écumeux de fougue à l'entour de son frein. »

Racine ajoute de même :

« Que pour comble de gloire et de magnificence, » Un seigneur, éminent en richesse, en puissance, » Enfin de votre empire, après vous, le premier,)) Par la bride guidât son superbe coursier. »

Montchrétien termine son récit en disant :

« Qu'en ce brave équipage il marche par la ville, » Et qu'un héraut publie à la tourbe civile : » Voilà comme le roi veut ce prince honorer. »

Racine termine le récit par la même pensée :

« Et lui-même marchant en habits magnifiques, » Criât à haute voix dans les places publiques :

» Mortels, prosternez-vous; c'est ainsi que le roi » Honore le mérite et couronne la loi. »

Même dans les plus petits détails, les deux plans se rapprochent et les dialogues les plus insignifiants se ressemblent. Montchrétien dit :

« Usez-en donc de même et sans plus différer. » Et Racine dit aussi :

« Va, ne perds point de temps; ce que tu m'as dicté, » Je veux de point en point qu'il soit exécuté. »

Montchrétien fait parler Aman avant la cérémonie :

« J'irai, comme un héraut, publier la louange

» D'un, qui m'était tantôt un esclave, un étrange! »

Racine le fait parler après ; mais la pensée est semblable et presque dans les mêmes termes; la comparaison du héraut s'y trouve :

« Un exécrationnel juif, l'opprobre des humains,

» S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains,

» Malheureux! j'ai servi de héraut à sa gloire! »

Quant à Esther, c'est le plus pur, le plus touchant et le plus parfait caractère des livres saints. Les deux écrivains ont conservé tous deux les charmes du modèle. L'Esther de Montchrétien dit à Assuerus :

« Seul miracle des rois et passés et présents , » Un plaisir incroyable en mon âme je sens,

« D'avoir reçu tant de Pheur par ma bonne fortune, » Que tu sois mon soleil et que je sois ta lune. »

L'Esther de Racine pense de même, tout en parlant différemment :

« Ah ! se peut-il qu'un roi, craint de la terre entière, » Devant qui tout fléchit et baise la poussière, » Jette sur son esclave un regard si serein, » Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain? »

Dans Montchrétien on exprime un grand espoir dans son élévation :

« Ne se voit-elle point à ce degré promue, » Pour calmer la tempête inspièrement émue, » Pour retirer les siens de ce mortel danger? »

Et Racine aussi :

« Eh ! qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas, » Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas? »

Montchrétien la menace :

« Que si notre espérance est d'elle abandonnée, » Délivrance d'ailleurs nous peut être amenée, » Mais elle et sa maison par sa faute de cœur » De l'éternelle main sentiront la rigueur. »

Racine aussi :

« Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles, » Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles, » Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce, » Vous périrez peut-être et toute votre race. »

Mon tclirétien insiste dans son vieux langage :

« N'est-elle pas ainsi vers son peuple zélée? » La mort même ne doit le bien faire tarder. »

Racine dit mieux la même pensée :

« Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,

» Pour quelque chose, Eslicier, vous comptez votre vie? »

Montehrétien pense aussi à la patrie avec tristesse :

« Un si faible regard la peut-il engarder? »

Racine se sert, au contraire, de la même pensée avec espoir :

« Dieu peut briser nos fers

» Par la plus faible main qui soit dans l'univers. »

Montehrétien dit en un seul mot :

a Dieu dispose de tout, Dieu prévoit toute chose. »

Racine exprime plusieurs fois la même confiance ;

« Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux ! »

» Dieu parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer. » Il voit comme un néant tout l'univers ensemble. »

Mais on trouve dans les deux pièces, non-seulement les mêmes sentiment? et les mêmes expressions, mais aussi toutes les situations semblables.

Montchrélien :

« Filles, soutenez-moi, soulevez-moi, je pâme. »

Racine :

« Mes filles, soutenez votre reine éperdue,)) Je me meurs. »

Montchrélien :

« Esther, reviens à toi ; change de contenance. » Pour le peuple commun est faite l'ordonnance. » En signe de pardon, ce sceptre est mis sur toi. »

Racine :

« Estlier, que craignez-vous? suis-je pas votre frère? » Est-ce pour vous qu'est faite une loi si sévère? » Vivez ; le sceptre d'or que vous tend cette main » Pour vous de ma clémence est un signe certain. »

Montchrélien fait dire par Esther au roi :

« Mon âme, à ton regard, comme d'un foudre atteinte, » A senti ce défaut, ô roi de qui m'est sainte » L'auguste majesté. »

El Racine :

« Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte » L'auguste majesté sur votre front empreinte. »

Montchrélien continue :

« Je te pensais un ange environné de gloire; » La clarté de ton front me forçait de le croire. »

Racine suit la même pensée en reprenant le mot de foudre.

« Sur oo trône sacré qu'environne la foudre,

» J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre. »

Montclirétien ajoute :

« Et ce feu qui sortait du sommet de ton chef. »

Et Racine :

« Quel cœur audacieux » Soutiendrait les éclairs qui sortaient de vos yeux? »

La même situation se retrouve et le dialogue exprime les mêmes sentiments dans les deux poètes, lorsque le roi rassure Esther.

Montclirétien lui fait dire :

« Belle âme, à qui je dois les plaisirs de ma vie, » Dis sans plus différer de quoi te prend envie. »

Racine :

« Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse, » Osez donc me répondre et ne me cachez pas » Quel sujet important conduit ici vos pas I »

Montclirétien :

« Demande donc sans peur; ta parole avancée » De l'effet aussitôt sera récompensée. »

Racine :

« Mais dites promptement ce que vous demandez, » Tous vos désirs , Eslher, vous seront accordés. »

— IM — jMontchrétien :

« De quoi te prend envie,

» Je le veux rendre lien. Qui possède le roi » Peut disposer de tout. »

Racine :

« Parlez; de vos désirs le succès est certain; » Si le succès dépend d'une mortelle main. »

Montchrétien commence le dialogue ainsi *.

« o prince, que la gloire aux astres doit hausser,

j) Puisqu'il t'a plu sur moi ton regard abaisser,

» Par ta clémence insigne accordant davantage,

» Que je n'eusse onc promis à mon humble courage,

» Plaise à la majesté au banquet assister,

» Que j'ai fait pour toi seul naguères apprêter.

» Toutefois, s'il le plaît, qu'Aman soit de la bande. »

Racine :

« Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, » Si jamais à mes vœux vous fuies favorable, ») Permettez, avant tout, qu'Es-

ther puisse à sa table » Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur; » Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur. »

Enfin on peut dire aussi que toutes les situations sont semblables, surtout lorsque Montchrétien fait tomber Aman aux pieds d'Esther :

« Madame, permettez que vos genoux j'embrasse. »

Et Racine de même :

« Sauvez Aman qui tremble à vos sacrés genoux. »

Mais le roi survient et Montchrétien lui fait dire :

« .)]. Conimenl! c'est peu de m'olTenser ! » Tu veux, avant mourir, mon épouse forcer! »

Et Racine aussi :

« Quoi! le traître sur vous t)6rté ses mains hatdies! »

Dans Montchrétien, le roi dit :

« Ce peuple en sûreté, mieux que devant soumis, » Se venge impunément de tous ses ennemis. »

Et dans Racine ;

« Je romps le joug funeste où les Juifs sont Soumis, » Je leur livre le sang de tous leurs ennemis. »

On trouve partout aussi les mêmes comparaisons.

Montchrétien dit :

« Comme un torrent d'été qui s'enfle de ruisseaux » Ravit les blés jà mûrs, les ponts, les arbrisseaux, » Poussant en tous endroits sa corne furieuse : » De même la fureur de maint peuple étranger » Unis confusément, nous allait saccager » Et rien n'eût empêché sa rage injurieuse. »

Racine dit de même en moins de mots :

« Il a vu contre nous les méchants s'assembler

» Et notre sang prêt à couler; » Comme l'eau sur la terre, ils allaient le répandre. »

Mais il s'étend bientôt davantage lorsque Montchrétien ajoute :

« Mais comme ce torrent, naguère haut bruyant,

» Et d'un cours effréné par la terre fuyant,

» Et si tari du chaud qu'un seul flot n'en demeure :

» Aussi nos ennemis de partout amassés,

» Au regard du Seigneur ont été dispersés;

* Plus un d'eux seulement ne paraît à cette heure! »

C'est alors que Racine, adoptant cette belle pensée, domine ici par une admirable énergie, avec une parfaite précision de style :

« J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;

» Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux » Son front audacieux; » Il semblait à son gré gouverner le tonnerre ,

» Foulait aux pieds ses ennemis vaincus: » Je n'ai fait que passer : il n'était déjà plus. »

Montchrétien a dit aussi avec simplicité :

« Ta majesté m'est sainte et me sera toujours, » Tandis que durera la trame de mes jours. »

Racine est emporté bien plus loin dans son enthousiasme religieux ;

« Que son nom soit béni I que son nom soit chanté I » Que l'on célèbre ses ouvrages » Au delà des temps et des âges, » Au delà de l'éternité ! »

Nous aussi, nous nous laissons emporter sur les traces de cette belle et sublime poésie à un enthousiasme bien sincère. Nous repassons en peu (Je mets Racine

tout entier. C'est en 1655 qu'il a daté du 21 juin ses premières compositions morales, et c'est en 1656 qu'il a tracé en secret les premiers vers d'une tragédie. Il s'est élevé ensuite par un vol soutenu depuis la Thébàïde jusqu'à Phèdre ,

« Et l'on célèbre ses ouvrages

» Au delà des temps et des âges. »

Je dis jusqu'à Phèdre, parce qu'il s'est arrêté là; il a reposé ensuite pendant douze ans ; mais il s'est réveillé et il a recommencé une nouvelle vie. Il faut même avouer qu'il n'a pas continué sa carrière tragique comme Corneille et comme Voltaire ; il n'a pas donné , après Phèdre, des ouvrages tels que Agésilas, Attila ou Sémiramide, ni tels que Dom Pèdre, les Loix de Minos ou Agathode. Racine n'a pas eu de vieillesse, il n'a fourni que deux pièces dans

la seconde partie de sa carrière dramatique, Esther, supérieure à Bérénice, et Athalie, égale à Phèdre même, et c'est un grand mérite d'avoir élevé l'enthousiasme religieux aussi haut que les passions du cœur humain.

Mais n'anticipons pas sur l'ordre des sujets que nous traitons.

Le succès à' Esther a été le plus grand, le plus pur et le plus incontesté qu'on ait jamais obtenu au théâtre.

En 1688, lorsqu'on apprit que Racine s'était en-

gagé à traiter un sujet nouveau, c'était un ouvrage de coniplaisance, disait-on, et on l'indiquait simplement comme un chant tragique pour celles des élève» de la maison de Saint-Cyr qui apprenaient à chanter^ ^n regarda cette composition de Racine comme mi acte de sa modestie autant que de son dévouement au roi et à madame de Maintenon, qui le comblaient de bienveillance et de faveurs.

Racine fut donc généralement approuvé et il ne rencontra ni poètes jaloux ni critiques dévots.

On lit plusieurs répétitions à la cour et devant le roi, et on commande les costumes les plus riches et les plus éclatants, dignes de la magniicence de Louis %.\).

Ce fut le 20 janvier 1689 qu'eut lieu le hrillant spectacle de la première représentation à Saint- Çyr de cette noble et touchante tragédie devant le j-oi, les priflces et toute la cour, et, on ajoutait lîors ligne, « et madame de Maintenon. » Les rôles étaient ainsi distribués :

La Piété M"* de Caylus.

Esther M"« de Veillanne.

Assuérus M"« de Lallie.

Mardochée M"* de Glapion.

AmaD M"^ d'Abancourt.

On sait que Racine, après avoir composé la pièce et après en avoir lu souvent des scènes séparément à madame de Maintenon, entendit chez elle sa jeune nièce en réciter quelques-unes avec l'harmonie cadencée la plus touchante et la plus gra-

— 199 — cieuse. C'était la manière de Racine qu'elle imitait parfaitement.

Cette jeune personne, qui avait été élevée à Saint- Cyr, en était sortie depuis deux ans, et avait été mariée de suite, n'ayant pas même treize ans, à M. de Caylus. Elle exprima vivement le regret de n'avoir pas un rôle dans le nouveau chef-d'œuvre; mais elle n'en voulut accepter aucun parce que tous avaient été donnés à ses jeunes amies. Aussi Racine lit exprès pour elle le prologue de la Piété. Elle prit ensuite tour à tour presque tous les autres rôles dès que l'une ou l'autre des élèves était malade ou absente.

J'aime à faire remarquer avec quelle simplicité Racine a avoué le succès de cet ouvrage. « Un divertissement d'enfant, » dit-il, « est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour; le roi lui-même, qui en avait été touché, n'ayant pu refuser à tous les plus grands seigneurs de les y mener, eut la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété qu'à tous les spectacles profanes. »

Il faut dire aussi que les prêtres en furent enchantés et y assistèrent tous. Le grand Bossuet leur en donna l'exemple. Il est vrai que les jésuites avaient eux-mêmes habituellement des spectacles dans leurs collèges, et ils suivirent les représentations d'Esther avec enthousiasme et admiration. On y vit aussi le père Girard, celui qui a rédigé les articles de conciliation des disputes religieuses de

ce temps-là, ce qu'on a nommé la paix de Clément IX.

Voilà ce qui rendit le succès à Esther si grand et si pur, comme je l'ai dit, et j'ajoute si facile. Cette approbation des hommes qui étaient en France les chefs de la religion et qui étaient à la cour les directeurs de toutes les consciences ne permettait aucune critique aux poètes jaloux ni aucun scrupule aux dévots intolérants.

ATHALIE

Cette approbation générale devait amener tout naturellement à Saint-Cyr des représentations de pièces saintes, et même une fois qu'on avait adopté sans réserve la ressemblance avec les œuvres de théâtre, on devait désirer de porter sur la scène de ce couvent, devenu mondain, de plus véritables tragédies qu'Esther. On pressa Racine d'en composer lui-même une nouvelle, et il choisit le sujet moins touchant, mais plus énergique, de la mort d'Athalie.

La mort de la superbe et implacable Athalie et la reconnaissance de Joas remontant au rang de ses ancêtres,

« Et de David éteint rallumant le flambeau , »

parut à Racine le plus beau sujet qu'il pût tirer de l'Écriture sainte.

Il le choisit à la fin de l'hiver de 1689; il y travailla sans perdre de temps, et à la fin même de cette année, la tragédie se trouva en état d'être représentée.

C'est alors que les cabales ordinaires à la cour et le zèle exagéré des dévots, et les critiques des poètes jaloux se produisirent spontanément, tantôt en réclamations hypocrites, tantôt en lettres anonymes. On disait qu'il était honteux d'exposer sur le théâtre des demoiselles rassemblées de toutes les parties du royaume pour recevoir une éducation chrétienne. « Est-ce pour en faire des comédiennes qu'on prend soin des plus aimables et dignes jeunes filles nobles de nos provinces? » disait-on;

Madame de Maintenon hésita; elle fut effrayée, et une année entière se passa en incertitudes. Elle suspendit toutes les représentations de Saint-Cyr lorsque tout était prêt pour jouer *Athalie*, et ce ne fut que dans l'hiver de 1690 à 1691 qu'elle fit venir dans sa chambre, en présence du roi, mais avec leurs habits ordinaires et sans aucun théâtre, les demoiselles qui avaient appris les rôles. On supprima même les chœurs et la musique ; ce ne fut réellement qu'une lecture.

Cependant madame de Caylus a dit à ce sujet : « Cette pièce est si belle qu'elle produisit alors plus d'effet qu'elle n'en a produit sur le théâtre de Paris où Racine aurait été bien fâché de la voir aussi dé-

figurée qu'elle le fut par une Josabeth fardée, une *Athalie* outrée et un grand prêtre plus ressemblant aux capucines du petit père Honoré qu'à la majesté d'un prophète divin. »

Ainsi celte tiagéilie, le chef-d'œuvre de la scène française, n'a jamais clé représentée devant son auteur. Il n'eut pas la satisfaction de la voir applaudie, el on peut dire qu'il n'a jamais connu le senlinient publiâ; à l'égard de ce bel ouvrage. 11 a niènie ignoré lui-même son propre chef-d'œuvre, car plusieurs fois il a exprimé son opinion sur ses tragédies, et c'est PJièdie qu'il a toujours placée au premier rang.

Toutefois, on sait que Boileau lui avait prédit qu'Àthalie serait admirée comme son chef-d'œuvre, et c'est à tort que l'on a prétendu que M. Arnauld mettait Esther au-dessus ô\ithalie. Il a dit seulement qu'il la préfèrait comuie œuvre de piété et non pas comme œuvre de théâtre. Il l'a bien déclaré lui-même : « Ma principale raison, » a-t-il dit, « est que j'y trouve beaucoup plus de choses trèsédifiantes et très-capables d'inspirer de la piété. »

Toutefois, sous ce rapport même il admirait Athalie. C'est son expression. Voici ce qu'il a écrit : « J'ai reçu Athalie et l'ai lue aussitôt avec une grande satisfaction. Si j'avais plus de loisir, je vous marquerais ce qui me la fait admirer. Le sujet y est traité avec un art merveilleux, les caractères sont bien soutenus et les vers nobles et naturels. Ce qu'on y fait dire aux gens de bien inspire du

respect poir la icligiou et la verlu, et ce que l'on y fait dire aux méchants n'enipèche point qu'on ait horreur do leur malice. »

Mais c'est surlout niadaine de JMainlenon qui a vqillosur la mémoire de Racine. Elle avait encouragé l'auteur vivant; elle servit encore sa gloire quand il n'exista plus. Elle conservait en même temps un souvenjr fidèle à son ancien ami, et un vif enthousiasme pour les ouvrages du poète.

Ce fût trois ans après la mort de Racine qu'elle osa porter sur la scène cette tragédie. Ce fut devant le roi et la cour, au théâtre de Versailles; mais aucun étranger n'y fut admis, elle n'osa pas permettre encore que le public consacraît par son admiration le dernier triomphe de son auteur.

Baron, quoique comédien, était alors fort aimé par les plus grands seigneurs. Il plaisait à la cour. C'était Louis XIV lui-même qui l'invitait souvent à y venir. Madame de Maintenon le chargea de la direction de cette grande affaire, et on donna cette représentation comme un simple amusement de la duchesse de Bourgogne avec ses familiers et les plus intimes de sa cour particulière.

Ce fut au mois de février 1702. Voici quels furent les acteurs :

Athalie La présidente de Chailly.

Joas Le fils du comte de Guiche.

Joad Baron.

Josabeth La duchesse de Bourgogne.

Abner Le duc d'Orléans.

Salomith La comtesse d'Ayen.

Zacharie, ;..... Le comte de Chacépéron.

Le Mercure galant de 1702 a rendu compte de cette soirée. Il a dit que jamais Baron n'avait joué avec plus de force et de dignité, et que la présidente de Chailly avait été admirable.

Cependant, malgré ce succès, ce ne fut que plus de quatorze ans après que l'on osa risquer, le 3 mars 1716, la première repré-

sensation publique.

Voici quels furent les acteurs :

Athalie M^{re}* Desmares.

Joas Le fiis de Laurent, concierge
du théâtre.

Joad Beaubourg.

Josabeth M^{re}« Duclos.

Abner Philippe Poisson.

Mathan Dancourt.

Zacharie Mimi Dancourt.

Voilà quels furent l' Athalie outrée, la Josabeth fardée et le petit père Honoré.

En effet, Beaubourg ût toujours regretter Baron, qui avait quitté le théâtre et n'y rentra que quatre ans après, en 1720. Beaubourg a été le plus déclamateur des acteurs tragiques ; mais à force de varier, dit-on, les tons et les inflexions, il en trouvait quelquefois qui allaient au cœur.

Mademoiselle Desmares, qui jouait alors les premiers rôles tragiques, était en même temps la plus excellente soubrette. On dit qu'elle a été la plus gaie de toutes celles qui ont passé sur la scène, et voilà pourquoi elle était outrée dans la tragédie, de

peur de se rapprocher sans le vouloir du ton de la comédie à laquelle elle était accoutumée.

Les premières représentations publiques d'Yli/ialie furent donc peu satisfaisantes pour les admirateurs de Racine. Mais lorsque liaron revint en 1720 sur la scène, il se hâta de reprendre les rôles d'Assuérus et de Joad.

Ce fut alors, le 8 mai 1721, qu'Esther parvint au théâtre :

Esther M^{lle} Duclos.

Assuérus Baron.

Mardochée Legrand père.

Aman Dufresne.

Zarès M^{lle} Lecouvreur.

Mademoiselle Duclos étant la plus ancienne, la célèbre Adrienne Lecouvreur a été obligée de jouer le second rôle, le rôle très-insignifiant de la femme d'Aman. Aussi est-ce une erreur de tant de commentateurs de Racine, qui ont dit d'Adrienne Lecouvreur que ses débuts avaient été si brillants qu'elle avait été admise sur-le-champ à jouer les premiers rôles tragiques et comiques. Elle a débuté le 14 mai 1717, et le 8 mai 1721 elle jouait encore les seconds rôles. Ce n'est qu'en 1723 qu'elle eut les premiers rôles dans les distributions des pièces nouvelles, parce que mademoiselle Duclos passa alors aux rôles de reines.

La tragédie à'Athalie a illustré un grand nombre d'acteurs. On a dit que le rôle de Joad a été le

triomphe de Baron; mais il a fait briller, on peut même dire qu'il a soutenu un grand nombre d'autres acteurs, et Talma y fut justement admiré.

Le rôle d'Atthalie fut le triomphe de mademoiselle Dumesnil ; mais mademoiselle Clairon, mademoiselle Duchesnois, et aujourd'hui mademoiselle Rachel ont préféré Phèdre.

Je terminerai donc ces observations par les détails que le Manuel du Théâtre français a donnés de la manière dont mademoiselle Dumesnil jouait le rôle d'Athalie : « C'est un de ceux, » dit-il, « que mademoiselle Dumesnil jouait avec le plus de supériorité. Son entrée sur le théâtre était effrayante. Elle jetait autour d'elle des regards furieux et remplis à la fois de menace et de terreur. Elle paraissait poursuivie par la colère céleste et fuyant, pour ainsi dire, devant un Dieu vengeur. Elle se remettait ensuite, rappelait sa fierté, et commençait d'un ton noble et tranquille le récit de ce songe, l'un des plus beaux morceaux de poésie qu'oti ait jamais entendu sur la scène tragique.

» Mais bientôt se pénétrant des images que lui retraçait le souvenir de ce son^e funeste, elle les rendait présentes aux yeux des spectateurs. On croyait la voir successivement tendre les bras vers l'ombre de sa mère, se détourner avec horreur en trouvant, au lieu d'elle, un horrible amas de membres déchirés et sanglants, se rassurer ensuite à la vue d'un jeune enfant vêtu d'un long habit de lin, et porter enfin sa main sur la blessure qu'elle]sem-

Liait recevoir encore. Ce n'était plus un récit, ce n'était plus un songe; c'était un l'ait, une action véritable.

» Mais tout son art, et si on ose le dite, son génie dramatique, paraissait se développer dans cette scène admirable déjà citée. Éliacin, amené devant elle, rappelait d'abord toutes ses terreurs.

« C'est lui! d'iorreur encor lotis mes setis sbnt saisis. »

» Bientôt, savante dans l'art de se contraindre, elle caressait cet enfant; mais c'était les caresses d'un tigre prêt à dévorer sa proie. Son sourire avait quelque chose de cruel ; ses yeux, presque à chaque réponse, se fixaient alternativement et avec une expression différente sur Mathan, sur Abner et sur Josabeth. Ils revenaient tomber sur Joas ; et lorsque la voix, la grâce et la sagesse prématurée de ce jeune prince lui causaient une émotion involontaire, rien ne peut retracer la manière dont elle exprimait sa surprise d'un mouvement de pitié si étranger à son caractère.

» Mais quand, après un nouvel interrogatoire, aigrie par la naïveté piquante des réponses d'Éliacin, elle se laissait aller enfin à toute sa fureur, qu'elle faisait gloire de ses premiers crimes et de sa haine implacable pour le sang de David, on tremblait des crimes nouveaux qu'elle semblait méditer, et l'on ne pouvait, sans frémir, entendre ses derniers mots ; « fai voulu voir, j'ai vu ; » ni

voir le regard farouche dont elle les accompagnait et qui paraissait annoncer la ruine du temple et le massacre de ses prêtres.

» Cette scène, la plus belle et la plus parfaite dans toutes ses parties que jamais poète tragique ait conçue, est, on peut le dire, l'épreuve la plus dangereuse où puisse être mis le talent d'une actrice. Le succès de mademoiselle Dumesnil s'y soutint constamment jusqu'au moment de sa retraite. »

Je n'ai plus qu'un dernier mot à dire :

Il est certain, je crois, que les personnages de Phèdre et d'Athalie sont également tragiques au plus haut degré. Mais c'est l'ensemble de la dernière pièce de Racine qui est supérieur à tous

ses ouvrages. Quoique les caractères de Thésée et d'Hippolyte soient convenablement liés à l'action et purement dessinés, quelle différence avec les beaux caractères qui accompagnent la superbe Athalie! La grandeur de Joad, la grâce de Joas et la sagesse et le dévouement dans les rôles de Josabeth et d'Abner sont dignes de la plus haute admiration.

Voilà ce qui fait que Athalie est le chef-d'œuvre de Racine, et, comme l'a si bien dit Suard, le chef-d'œuvre de la scène française. Mais répétons aussi les paroles de Voltaire : « Oui, Athalie est l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes. »

BAJAZET

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1672, le 5 janvier.

Bajazet Brécourt,

Roxane M^{lle} d'Hennebaut.

Atalide M^{lle} Champmélé.

Acomat La Fleur.

Osmin Hauteroche.

T MITiniDATB,

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1673.

Milhradat La Fleur.

Xipharès Brécourt.

Pharnace La Thuillerie.

Monime MTM" Champraêlé.

Arbate Hauteroche.

ESTHER

A la Comédie française, en 1721 , le 8 mai.

Esther M"« Duclos.

Âssuérus Baron.

Mardochcc Legrand.

Aman Dufresne.

Zarès M"« Lecouvreur.

11» ATHALÏE,

"A Versailles, devant le Roi, en 1702, février.

Athalie La présidente de Chailly.

Joas Le fils du comte de Guiche.

Josabeth La duchesse de Bourgogne.

Joad Baron.

Salomith La comtesse d'Ayen.

Abîier Le duc d'Orléans.

Zaciaric Le comte de Champéron.

DANS SA JEUNESSE

Il semble, quand on a 1q avec attention une multitude de notes religieuses, de pensées pieuses et de citations bibliques, accumulées par Racine dans ses études, qu'il serait aisé de tracer une histoire chronologique du caractère moral de cet homme illustre qui fut aussi estimable par ses vertus qu'honoré par ses écrits. '

Cependant je ne l'entreprendrai pas. J'ai voulu seulement recueillir sur les nombreuses feuilles volantes qui ont été employées par lui à son instruction, les observations morales qu'il a faites, les sentiments de piété qu'il a émis et les passages des livres saints qu'il a choisis lui-même pour lui servir, dans ses études, de guides et de modèles*

Je ne les ferai précéder que de quelques mo(s sur les premières années de sa vie.

On sait qu'il a fuit ses études h Port-Pioyal des

Champs, et qu'il a chanté avec reconnaissance le séjour O11 il a passé sa jeunesse.

C'est là, il me semble, le premier trait du caractère de Racine. Il a aimé ses maîtres, il a loué leur enseignement, il se plaisait dans cette école de toutes les vertus, il y vivait heureux et reconnaissant en se nourrissant avec ardeur et avec délices de l'instruction qu'il recevait.

Les sept odes sur Port-Royal n'ont pas été assez dignement appréciées.

Racine a peint, dès le début de ses chants, la sainteté de ses maîtres et la pureté de la vie auprès d'eux.

Saintes demeures du silence, Lieux pleins de cliarmes et d'attraits, Port, où, dans le sein de la paix, Règne la grâce et l'innocence!

Beau désert qu'à l'envi des deux, Des trésors les plus précieux

A comblé la nature, Quelle assez brillante couleur

Peut tracer la peinture De votre adorable splendeur?

Mais aussitôt qu'on a reconnu cette première expression de sa reconnaissance, on suit, presque à chaque ligne, la manifestation des principes les plus purs.

Il n'était pas encore en âge d'associer ses pensées aux maximes d'État, aux doctrines politiques et au gouvernement des peuples, mais il était déjà pénétré de l'amour le plus ardent de l'humanité.

— îi —

Je veux citer seulement ce qu'il a dit de la guerre et en même temps de la magnificence royale.

Il s'adressait à des solitaires paisibles, mais il savait qu'il vivait sous un jeune roi vil", brave et passionné. On devait se douter déjà qu'il aimerait la magnificence et qu'il ferait la guerre. Cependant Racine disait ;

Je sais que les grands édifices

Que s'élève la vanité, Ne souillent point la pureté De vos innocentes délices.

Non ; vous n'otfrez poinl à nos yeux Ces tours qui, jusque dans les cieux,

Semblent porter la guerre; lit qui, se perdant dans les airs,

Vont encor sous la terre Se perdre dedans les enfers,

Tous ces bâtiments admirables, Ces palais partout si vantés, Et qui sont comme cimentés Du sang des peuples misérables.

Enfin tous ces augustes lieux, Qui semblent faire autant de dieux

De leurs maîtres superbes.

Un jour trébuchant avec eux, ' Ne seront sur les herbes Que de grands cadavres affreux.

Voilà comment Racine, orphelin de père et de mère, abandonné même par ses tantes enterrées vivantes dans les cloîtres, seul ainsi, sans parents et sans amis, débutait par des chants qui annonçaient non -seulement un poète, mais aussi un

homme de bien et un homme de conscience qui est resté pieux toute sa vie.

It a commencé dans Ses études par ressentir et manifester la conviction qu il avait de sa faiblesse, mais il s'est élevé à ses propres yeux et aux yeux de ses ûiaîtres en exprimant en même temps l'espoir qu'il avait d'acquérir de la force.

On a trouvé une feuille volante sur laquelle il a écrit cette stance qui n'a jamais été insérée dans aucun de ses ouvrages :

L'homme jeune sait mal exprimer ce qu'il pense; Et tout marque en lui l'impuissance

Et l'enfance de sa raison.

Mais il en fait un plein usage.

Quand son esprit, mûri par l'âge, Est dans âa parfaite saison.

Quant à son caractère personnel, je dois, avant de commencer le recueil de ses études morales, le montrer affectionné à cet établissement oii il recevait cette bonne instruction aussi solide qu'agréable, à laquelle il a dii son bonheur et sa gloire.

Je dois citer une petite feuille, écrite tout entière de sa main, et qui prouve comme il s'occupait avec intérêt et affection de tout ce qui concernait Port-Royal.

C'est le compte des revenus de cette maison, et il regrettait vivement qu'elle ne fût pas plus riche.

Voici cette note :

<< Total des rêver ms de Port-Royal des Champs, tâbt en fonds d^e te rfë qu'en rentes :

» Onze mille (jiiulro- vingt-sept livrey dU sous.

» Total des charges et renies que duit ladite abbaye :

» Six mille cinq cent dix-sept livres qiiatoi'zo seus.

» Partanl, roiite (jualie mille cinq cent soixanleneuf livres seize sous,

» Supposé même que tout soit bien payé.

» Je ne compte point la ferme des Granges, ni celle de Champ-Garnier, dont les terres sont fort inj[^]rates et ne suffisent pas, à beaucoup près, à fournir nssez de bié à l'abbaye pour la nourrir. »

On est étonné assurément qu'avec un aussi faible revenu, cet institut ait pu attacher à lui des profôsséul'S Busâi distingués et produire, pour l'illus- Ipûtion de la France, des élèves cjui sont deveniis aussi célèbres par leurs écrits.

Ce fut encore à Port-Royal qu'en 1658 il traduisit les hymnes en vers, mais il les a corrigées et presque refaites entièrement dans son âge mur. C'est à la fin de cette année qu'il passa au collège d'Harcourt pour y faire sa logique. Il n'a jamais ftût sa philosophie (1).

Quant à l'instruction qu'il avait reçue à Port- Royal, on peut juger par les documents que nous avons, quelles étaient les études de ce collègue.

Un des professeurs a décrit les exercices de

chaque jour, lien a établi d'abord le principe; il dit :

« La première chose qu'un précepteur doit faire, est de se considcier comme un père, et de plus, il doit enseigner à ses élèves que le sentiment filial doit être réciproque de la part des écoliers. »

Il ajoute : « A Port-Royal, on se lève à six heures, on s'habille et en adresse une courte prière à Dieu. Ensuite, pendant que l'on déjeune, on lit à haute voix un livre d'histoire.

» Mais après, je leur fais faire quatre ou cinq tours de jardin et monter même des montagnes pour les fortifier et les mettre en

belle humeur; après quoi, nous venons étudier. Il est toujours près de neuf heures quand nous entrons à la chapelle ou à la classe; car nous n'allons point à la messe tous les jours, mais seulement le jeudi et le samedi, outre la grande messe à la paroisse les dimanches et les jours de fêtes.

» La classe ne dure que de neuf heures à onze heures et demie, et après une demi-heure de récréation on dîne à midi. Ensuite la classe ne recommence qu'à trois heures et demie. »

Mais pour l'ordre établi dans l'instruction, ce senties jours de fêtes seulement que l'on consacrait aux études religieuses. On donnait à apprendre aux plus jeunes quelques hymnes ou quelques homélies des Pères. Les plus âgés expliquaient Sévère Sulpice ou autres anciens auteurs, et on faisait réciter quelques œuvres de piété en français. On

analysait avant la messe l'épître et l'évangile du jour; on faisait le catéchisme après vespres, et il y avait aussi dans chaque classe une instruction religieuse proportionnée à l'âge des élèves; on disait que comme cet exercice était par demandes et réponses, et familièrement, il leur plaisait beaucoup.

Mais tous les autres jours, on commençait à neuf heures l'étude du latin et on ne se servait que des auteurs profanes. On donnait aux plus jeunes quelques pages de Justin, on passait ensuite à Tacite, et on achevait la classe en récitant des vers de Virgile. On peut affirmer que les élèves, en sortant du collège, pouvaient réciter par cœur Virgile presque tout entier. 11 faut dire aussi que la poésie était enseignée et grandement honorée à Tort-Royal. Les commentateurs des œuvres de Racine ont commis une forte erreur, en croyant qu'on défendait à Racine de faire

des vers ; ils ont même ignoré un fait, le plus important à ce sujet :

En 1660, les supérieurs de Port-Royal firent un recueil des poésies qui avaient été composées par leurs élèves; ils le dédièrent au prince de Conti, qui avait fait ses études dans leur maison, et ils insérèrent dans ce recueil l'ode de Racine sur le mariage de Louis XIV; elle y fut remarquée. Ainsi, quoique Racine ait été recommandé par Chapelain à Colbert et par Colbert au roi, il n'est pas moins vrai que c'est Port-Royal qui a d'abord accueilli ses poésies et qui les a présentées à la cour.

C'est, on peut le dire, un trait de reconnaissance envers lui de la]art de cetle congïV^Lialion, ([ii'ii avait lionorée et louéo dans ses premiers vers,

Gelto ode de Racine était intitulée : La i^ymphs de la Seine à la Reine; mais il est à remarquer ijue là encore il s'applique surtout à célébrer le\$ bienfails de la paix.

Oh! qu'après cIp rudes tempêtes Il est agréable de voir

Que les aquilons sans pouvoir

N'osent plus gronder sur nos têtes!

Que le repos est doux après tant de travaux! Qu'on aime le plaisir qui suil beaucoup de Biaux ! Qu'après un long hiver le printemps a de cbarmeb! Aushi, quoique ma joie excède mes souhaits.

Qui n'aurait pas scnli d'alarmes Pourrait-il bien juger des douceurs de la paix?

Et combien il niait le roi pacificateur au-dessus de tous les autres rois, en exposant tout le soulagement qui résulte pour les peuples du rétablissement de la paix ! Il dit en parlant du roi :

A son exemple, tous les princes

Ne songeront plus désormais

Qu'à faire refleurir la paix

Et le calme dans leurs provinces.

L'abondance partout ramènera les jeux Les regrets et les soins s'enfuiront devant eux. Toutes craintes seront pour jamais étouffées, Les glaives renfermés ne verront plus le jour,

Ou bien se verront en trophées Par les mains de la paix consacrés à l'amour.

Cette ode eut le plus grand succès. Le roi envoya cent louis à l'auteur. i

Mais sans enlrer davantage dans les détails de la vie et des travaux de Racine, je rappellerai seulement que « lorsqu'il voulut aller revoir sa famille, il reçut (le sa tante, sœur Agnès de Siin((3-Tliècle, une lettre qui lui interdisait toute communication avec elle et toute visite à Port-lloyal. »

Mais cette lettre ne lui reprochait nullement de faire des vers; elle le blâme seulement d'avoir des relations avec les comédiens, qui étaient alors excommuniés.

Cette séparation l'affligea, mais ne l'irrita point. Il a continué d'être pieux et de suivre néanmoins sa vocation dramatique. Il est vrai que ses sentiments religieux ont été dominés pendant

douze ans par son génie poétique, mais ils ont ensuite repris et conservé leur influence en l'arrachant au théâtre pendant douze autres années, et lorsqu'un heureux accord s'est fait entre son esprit religieux et son génie dramatique, il en est résulté Esther et Athalie.

Et per quem caetera sunt bona

Et par qui tout le reste est bien.

9. Mais toutes fois qu'il se fait quelque mal, il ne vient pas de Dieu.

10. Euripide dit : « Les dieux brisent les fortunes des hommes. »

11 . Il ajoute : « C'est afin que les hommes tournent leurs regards vers eux. »

12. Le prophète Amos dit que rien n'arrive en la cité que par Dieu.

;1) Date écrite par Racine, âgé de quinze ans et demi.

— IS- IS. David (lit : << Lu coupe du l'on vin et l« coupe de la lie sont entre les mains de Dieu. »

Ils le reconnaissaient immortel

26. On disait : Diis maximis, BacchoetSomno(3). Aux dieux puissants, à Bacchus et au Sommeil.

(1) Tel est le texte de Racine. Je crois qu'il faut comprendre : Si Dieu faisait quelque mal, il ne serait plus Dieu.

(2) Bacon a dit : « Dieu n'a jamais fait fie miracles pour convaincre les athées, parce que ses ouvrages doivent suffire. »

(3) On dit que ces mots sont gravés sur une médaille antique. Je ne sais si Racine la connaissait.

27. Humanæ viæ suavissimis conservatoribus. Aux doux protecteurs de la vie de l'homme.

Et comme pour être seul avec lui

34. La grâce est une inspiration lumineuse qui nous fait faire le bien par la charité.

35. La grâce consiste en ce que les hommes n'ont point d'autres bons sentiments que ceux que Dieu leur donne.

36. Plutarque a dit que Calon aimait tellement la vérité, qu'il semblait être poussé par une inspiration divine.

37. Plutarque reconnaît la récompense des bons après la mort.

38. Il reconnaît aussi la punition des méchants après leur mort,

Priùs habemus quùm aclus, ut sonsum

Nous les avons pour agir et pour sentir. /|5. Bon uni Deusque
iioni sunt.

Dieu et la justice sont la même chose. 46. Et ad utruuique oin-
niu jeferuntur.

Et tout vient on dépend d'eux.

/j7. Custodit Dominus animas sanctornm.

Dieu garde les âmes des hommes justes (1). A8. De manu pec-
catoris liberavit eos.

Il les a délivrés des liens du péché.

Neque contra naturam

Mais elle ne s'acquiert point en opposition avec elle.

(1) Cela signifi"e-t-il que Dieu les protège dans la vie ou les
conserve près de lui après la rrtori?

(2) Racine a dit dans un autre mnnuscrit inédit : « Il n'y a
point dans Homère une seule prière juste qui ne soit point exau-
cée. »

56. Virtutum moraliurn nulla nobis innala est. Aucune des
vertus morales n'est innée en

nous.

57. Politicum decet aniraam penitus noscere. Notre âme a besoin d'un philosophe (1).

Quia ea sola naturâ jucunda sunt quae honesta sunt

Parce que les choses honnêtes sont les seules qui soient agréables de]pur nature.

(1) C'est une semblable équivoque qui a fait rire de la thèse de l'ab bé Coger.

— Id —

79. Les vertus et les vices ^ trouvent sotiYénl ensemble dans les mêmes actions.

80. Les médecins accommodent diverses drogues à des maux semblables. ii>!

Circâ voluptateni et dolorem tota virtus vocatur

Toute la vertu consiste à combattre tour,.^ tour les douleurs et les plafsirs.

(i; Quinte Curce dit au contraire, «n parlant de ClituS, qu'il léàki't ses vertus de la nature et ses vices de l'habitude.

92. Nous sommes de telle nature qu'il n'y a rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux)/ avec courage.^e

Res singulares miniis accuratè tractari possunt

Les choses personnelles ne peuvent guère être traitées avec exactitude.

11. Il n'y a que le vieillard qui ne ment qu'à moitié.

(1) Racine a très-souvent la tournure épigrammatique. Pelisson a employé le mot s'amuse dans le même sens dans son Histoire de l'Académie : « Tant d'hommes illustres , dit-il, s'amuse à faire un travail, etc.. »

12. Avant d'agir, souvenons-nous que ce qui aura été fait, bien ou mal, ne pourra point ne point avoir été fait (1).

13. Qui magna spirat, parvisdignus, fallax est. Le fat est celui qui n'est capable que de petites choses et qui aspire aux grandes.

14. On se laisse entraîner aisément à l'arrogance de soi-même.

Nubes et caligo in circuitu ejus

23. Celui-là se trompe qui croit faire quelque chose au desçu des dieux (5).

(i) Ne pourra point ne point n'est pas harmonieux, mais Racine dit toujours point au lieu de pas.

(2) Aimé Martin a mis dans son édition : Hiéron est comme des lyres et des thaisois, au Heu de connu. Page 416.

(3) Aimé Martin a mis dans son édition un double aide. Page 441, faute d'impression.

(4) C'était un aigle à double tête que les Corinthiens avaient placé les premiers dans les temples pour soutenir les voûtes.

(5) Aimé Martin a dit aa-demus des dieuï. Racine a écrit au desçu,

24, L'anie oljiéissQnte ^ ^ i co.nd ^ jiç de Dieu/ l

25. Elle est diijgée par lui parlpnj, où elle va. 2G. El moi, [tour-rai-je jniiais niauquer h

Dieu?

Il n'y a pas de bonheur qui aille an delà (I

39. Bonum est cujus gralia coeterqi fiunt. ...; éO, Qupd secunc ^ ura viriuten) est jucupdura

est.

c'sl-à-dire , à l'insu des dieux. Ce sont ces fautes qui rendent l'édition d'Aimé Martin bien inférieure aux autres.

(1) Ulysse a dit à Achille : « Tu es le plus fortuné des hommes , ' soit des races passées, soit de celles qui doivent naître. »

=-33 -- 4*1 . Qui maxima spirat necesse est uUit optimus. C'est celui qui aspire aux plus jçrandes choses qui doit être le]>liis grand lioinme.

Perfectse virtutis nullus honor satis dignus est

53. C'est une belle chose de voir comment l'hospitalité était exercée chez les anciens.

54. J'admire la vénération avec laquelle on y recevait tous les étrangers.

(i) La pensée de Racine, daas cette phrase qu'il n'a pas traduite, est sans doute un conseil qu'il adresse aux hommes modestes de prendre pour modèles ceux qui sont renommés par leurs vertqs.

(2) Racine a noté toutes ces phrases sans les traduire.

Omnia facit opulentiae ostentandæ causa non honesti

(i) Racine admirait surtout, a-t-il dit, lorsqu'au livre XIV de l'Odyssée, Ulysse est reçu par son fermier sous la figure d'un pauvre vieil homme.

; 2) Racine a noté cette phrase de Pindare sans doute parce qu'elle s'applique .t.i second supplice de Tantale, raconté par Hygin, et qui est moins connu que le premier.

70. Libeialis in jaclum divitiarum morebit. L'homme généreux s'afflige de la perte de

ses richesses.

On finit les guerres plutôt par prudence que par force

. 94. Faut-il céder à ce que tout le monde désire, quoique injuste?

95. Faut-il résister à ce qui est injuste, quoique désiré par tout le monde (2)?

96. C'est à l'utilité de son pays qu'on doit se sacrifier (3).

(1) Les temps signifie ici les mœurs du temps.

(2) C'est une seule et même question. Racine veut dire sans doute: «Est-on tenu dans les relations sociales de faire des

concessions au vœu général, ou est-on tenu envers soi-même d'obéir uniquement à sa conscience? »

(3) Racine tranche la question en sens inverse d'Aristide. Je ne

La poésie donne souvent de grandes leçons

10. C'est l'épée d'Hector dont Ajax s'est tué.

11. C'est le boudier d'Ajax qui a traîné Hector.

12. Exteriorum bonorum maximum est honor.' Le plus grand bonheur nous vient souvent

de choses extérieures.

partage pas ce sentiment ; je le crois nuisible même au pays qui serait plus heureux s'il était peuplé d'hommes tous consciencieux.

(1) Il paraît que Racine croyait que Timoléon a agi avec un fanatisme désintéressé et que Brutus, au contraire, a sacrifié son fils à son ambition.

Et il le peut selon les lois

(1) Racine, au lieu de se servir du mot triste, emploie le mot fâcheux comme Molière dans la comédie.

(2) Racine emploie souvent le mot barbares dans le sens d'hommes peu éclairés.

(3) Henri IV a dit : « Tous ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion. »

(4) Cela signifie-t-il qu'un insensé peut régner aussi bien qu'un autre homme, s'il y a des lois et qu'il s'y conforme?

2i). Peritusque sutor quolibet coris.

Chacun se reconnaît à ses œuvres (1).

L'envie suit les belles actions

75. Ceux qui avaient passé le tem[ps de la milice ne pouvaient combattre sans permission.

(1) C'est le mot de Sylla, noté par Racine. De Jouy a dit :

Et moi oeil dans ce cœur voit plus d'un Marius.

(2) On voit que Racine ne s'asservit pas au texte.

76 Erga potentes aut divites iftagnum.

La grandeur d'âme consiste à se montrer lier devant les hommes puissants.

Les Troyens se sont laissé approcher

(1) Ce qui signifie : d'une nation civilisée, en opposition avec la nation barbare dans la phrase suivante.

(2) La tyrannie était une forme de gouvernement. Ceux qui l'exerçaient ont été souvent des princes généreux.

92. O Rois , n'ayez soin d'avoir les extrémités de votre corps aussi chaudes que le reste (1).

93. Les Macédoniens étaient enragés de voir leur roi gardé par des étrangers.

94. Ridiculus foret sine virtute magnanimus. L'homme audacieux sans courage n'est que

ridicule.

Un roi doit de rien faire quelque chose

100. C'est une chose digne de la grandeur d'un roi de souffrir qu'on parle mal de lui lorsqu'il fait bien.

1. Béatitude debet esse multis communicabilis. Le bonheur semble fait pour être partagé.

(1) Racine applique ce principe à la politique, il conseille aux rois de garder les frontières de leurs Etats.

(2) Le mot veut est ici une ancienne locution ; il ne signifie pas que le peuple a la volonté d'être craint, car on aurait dit : Le

peuple veut se faire craindre. Veut signifie seulement comme nous dirions aujourd'hui: Le peuple doit Oïre craindre.

2. Il n'egl point do [d]us grand bonheur que celui dont on jouit sans s'en douter.

La sagesse est d'embrasser la vie dont on

iiitl y 1 1 i y

est capable. ' ,,,

25. Honorem, voluptatem, prudentiam, ceeterasque virtutes amplectimur.

Nous recherchons l'honneur, la volupté, la prudence et les autres vertus (1J,

(1) Racine nomme la volupté une vertu, mais il faut se reporter à sa pensée déjà exprimée, lorsqu'il a dit : «La volupté morale c'est la jouissance d'une bonne conscience. »

Entre eux deux, une vertu tient le milieu

feuilles éparses s'appliqua'nt à des Idées dont Racine voulait se souvenir pour les employer dans ses ouvrages.

(1) On est étonné de trouver ce mot sous la plume de Racine. II n'a sans doute jamais pensé qu'Andromaque n'ait parlé que

des lèvres, lui qui a nommé entretien divin celui d'Ueoior et d'Andro* maque.

Magnitude operis differt à magnitudine sumptùs

La grandeur des ouvrages diffère souvent de la grandeur des dépenses.

(1) Donc ce sont les bienfaiteurs qui doivent remercier ceux qui acceptent leurs bienfaits. Est-ce là ce que Racine a voulu dire?

(2) On voit que Racine ne traduit pas seulement le texte; il en développe souvent la pensée.

5[^]i . Les choses inutiles sont toujours trop chères. 55. Inepte magnificus minimis in rébus maximos sumplus facit.

Le sot fait de grandes dépenses dans les petites choses.

Et melior est

Et elle rend plus heureux.

79. Qui parvis dignus est parvis acquiescit. Celui qui n'est capable que de petites choses

se borne aux petites choses.

(1) Cette pensée, écrite par Racine, il y a deux cents ans, semble nouvelle, et digne d'être méditée. A un âge avancé, les plaisirs n'existent plus, l'ambition est amortie, et les maux qui arrivent successivement détruisent bien le charme de la vie.

Justus fit aut iniquus

C'est elle qui fait qu'on devient un juste ou un pervers.

(i) On voit encore ici que Racine néglige le texte et fait une traduction plus nette et plus épigrammatique.

(2) Racine, dans un autre manuscrit inédit, a écrit : « Les gens qui souffrent un long siège louent volontiers la bravoure de leurs ennemis pour s'excuser de ce qu'ils ne leur font point lever le siège. »

L'homme est la cause des actions

2. Le naturel d'un homme se reconnaît plutôt dans une petite action que dans beaucoup d'autres plus grandes.

(1) Je ne saurais trop faire remarquer l'alliance du bon sens avec l'esprit et la critique aussi piquante que vraie de la plupart de ces notes.

(2) Le sens du mot cause est sans doute que l'homme a son libre arbitre et par conséquent est responsable de ses actions.

3. Qu'est-ce que quelqu'un? Veut dire un homme de conséquence (1).

Et appetitus rationis

Les passions doivent se soumettre à la raison.

15. Une fille doit craindre la moindre infamie. ^6. Fille qui parle librement à des hommes,

mauvaise marque (3).

(1) Racine a employé aussi cette expression dans un autre de ses inairs criés Jnédits. 11 fait dire A Paris pdi- Hector i a Lès Grecs croient que tu es un homme de conséquence. »

(2) On a conservé ces deux phrases pour faire connaître la façon de parler de ce temps-là.

(3) Déjà Racine, dans ses notes sur l'Odyssée, a remarqué qu'on

Ils sont doux à leurs amis et terribles à leurs ennemis

51. Les vérités sont cachées dans la multitude des fables (1).

52. C'est bassesse d'esprit que vouloir disputer aux autres la gloire d'écrire mieux.

53. Les discours les moins sérieux et qui plaisent aux enfants, sont ceux qui plaisent aux hommes légers.

54. Unusquisque de iis quee novit rectè judicat. Chacun ne juge bien que ce qu'il connaît.

La poésie est de l'or qui se purifie dans le feu

58. On ne doit point faire parade de la subtilité de son esprit.

(1) Est-ce là un éloge ou une critique? Racine veut-il dire que les fables sont bonnes parce qu'elles contiennent les vérités et les transmettent à ceux qui vont les y chercher, ou veut-il dire que les fables qui sont en si grand nombre produisent le malheureux effet découvrir et d'étouffer les vérités ?

59. Il n'est permis qu'à un chirurgien de se vanter de la légèreté de sa main.

Liberalis o^b yirtutem largilur

C'est pour être vertueux que l'on est généreux.

82. César fut généreux et clément usque ad ultimum poenitentiani, jusqu'au repentir.

83. La vertu est si agréable à ceux qui s'y sont attachés à elle !

(1) L'intention de Racine semble être d'appliquer celle-ci au gouvernement des rois.

(2) Je crois que Racine a voulu dire qu'il y a des personnes, non pas qui ont besoin, mais qui ne sont 'contentes que de louanges csccessivefi.

84. Anliochus est fameux dans la postérité pour avoir voulu inourir pour son père.

85. Mors ex naufragio vel morbo metuenda est. 11 n'est permis de craindre la mort que lorsque c'est par un naufrage ou par une maladie.

Il ne faut point prendre des femmes plus riches que soi

98. La femme ne doit point avoir de religion particulière (1).

00. Il ne faut point trop rabaisser la femme pour en être le maître (2).

100. Les mores doivent nourrir elles-mêmes leurs enfants (3).

1 . Non in solâ virtute beatitudinem sitam esse censet Aristoteles.

Aristote pensait que la vertu seule ne suffit point pour rendre heureux.

Elles sont assises dans l'Olympe à côté d'Apollon

(1) On voit que Racine écrivait ceci au milieu des troubles religieux, dans les premières années des persécutions contre les diverses sectes protestantes.

(2) Pour en être signifie ici parce qu'on en est. Vaugtlas a blâmé cette façon étrange, dit-il, d'employer le pour.

(3) Racine, qui connaissait si bien tous les ouvrages des anciens, avait adopté d'eux les principes de ce devoir naturel, et on voit ici qu'il l'avait recommandé près de cent ans avant Jean-Jacques Rousseau, à qui il a donné tant de célébrité.

Les amis sont aveugles aux défauts de leurs amis

(1) C'est la tournure épigrammatique de cette critique qui est encore remarquable.

(2) C'est la même pensée que Racine a placée dans *Alhalie*. Il y a même une variante de sa main qui porte ; \ '

Vous aurez des hauteurs : leur voix ,en)ianteresse VoUjS redira souv.ept que

Ce doit être là le véritable texte.

Quand il faut faire des questions, on ne doit

(1) C'est la seconde fois que Racine se sert du mot envieiilis. Pascal a dit : Absoudre ks pécheurs les plus envieiilis. Malherbe a dit : Il ne faut jamais laisser cnvieillir la mémoire d'un bienfait. Malherbe, parlant de Henri IV, a dit encore :

La vigueur de ses lois, après tant de licence, Redonnera le cœur à la faible innocence, Que dedans la misère on laissait envieillir.

Mais déjà, à l'époque où Racine écrivait, Yaugelas disait : « Je crois <^ue vieillir vaudrait mieux. »

— G3 — interroger les personnes que sur ce qu'elles savent bien.

Il est doux de se repentir quand on a foi en Dieu

(i) Le tnot chaste me rappelle un fait qui est peu connu. La scène 2« du 4" acte de Phèdre commence par ces vers :

Ah 1 le voici, grands dieux 1 A ce noble maintien Quel ail ne serait pas trompé comme le mien? H y avait aux premières repré-sentalidris : à ce chaste maintien. On ne sait pourquoi ce mot a été changé. 11 est désirable que le The'âtre- Français le rétablisse, caf il est certain qu'il convieit mieux à la situa-

1 . Ars omnis veritatem videtur appetere. Tout art doit avoir la vérité pour objet.

Cytharistfle est lyram pulsare

Il appartient à tout musicien de jouer de la lyre.

tion et aui vers suivants qui parlent du caractère sacré de la vertu sur le front d'un profane adultère.

(1) Sur ses épaules doit signifier en triomphe.

î). lioni cylliarislœ bonè pulsare.

Il ii'up[]artient qu'au bon musicien d'en bien jouer.

! 10. Un prince généreux préfère la justice à la victoire.

S'ils manquaient à l'homme, il serait tout sauvage

(1) Oh doit remarque!- encore ici combien Itacine est épigraihhiatique.

(2) Racine n'a pas traduit ces phrases.

(3) Il y a dans ces trois notes tout un système. Racine dit que les plantes ont la vie, les animaux la vie et la sensibilité physique^ l'homme seul le sens moral. Mais croit-on que les plintes n'ont pas de sensations quand elles sont m.ilades et se f'aneuil? Les aniinuux ne raisonnent-ils pas nuand ils sont aimants, jalous, fidèles, qu'ils obéissent et qu'ils se souviennent?

Mais la modestie des tribuns a éié une puissance

50. Ils étaient accessibles à tout le monde ; leurs maisons étaient toujours ouvertes.

51. Ainsi, plus nous nous rabaissons extérieurement, plus on nous relève en effet.

52. Lysandre fit le plus grand mal à Sparte, en l'emplissant d'argent.

53. Sylla en fit moins à Rome, en la vidant de celui qu'elle avait.

On repoussait dans la retraite les vierges criminelles

(1) *l'la; 'islratiirc signifn'* ici une aulonté souveraine dans «;es allributiuns, et personnelle et responsable.

59. Heec verô nihil aliud est quàm benè agere et benè vivere.

Il n'y a rien d'autre ici-bas que de bien faire et bien vivre.

60. Achille était jeune avec les jeunes, homme avec les hommes, vieillard avec les vieillards (1).

Virtus suam in se voluptalem gerit

La vertu porte sa propre jouissance en elle-même.

64. Sola virtus perse et naturâ sua dulcis est. La vertu seule est anréable de sa nature.

65. Le plus grand malheur est de ceux qui, connaissant la vertu, ne la pratiquent point.

66. C'est la dernière inéchangé que de vouloir paraître vertueux ne l'étant point.

Sed tota virtus

Elle est la vertu tout entière.

69. Virtus tunc elucescit, cum ingenies calamitates fert constantissimè.

La vertu brille surtout lorsqu'elle supporte avec constance de grands malheurs.

(1) Je ne me rappelle pas avoir tu ce fait dans Homère.

70. Sed ut magnanimis, non est insensibilis. Mais par magnanimité et non avec insensibilité.

Timiditas magis magnanimitati opponitur quàm vanitas

L'orgueil est moins opposé que la timidité à la magnanimité.

94. Timiditas generalim magis voluntaria est. l'a timidité est plus habi^ul^je d(j^s les

choses générales.

(1) Pompée n'a pas bâti cet édifice. Il l'a seulement réparé et y a placé son théâtre. 11 y avait une de ses statues que César lui même fit rétablir, et CicéroQ a dit que César en relevant les statues de Pompée avait affermi les siennes. Mais le sort a voulu que ce fût au pied de cette statue que César fût tué.

(2) Cette réflexion trop simple peut-être n'est que la traduction de ce qu'Homère a répété plusieurs fois : a Jupiter, a-t-il dit, répand tour à tour les bien[^] fit les maux. »

Magnanimem decet quidquid in virtute magnum est

Toutes grandes vertus conviennent au grand homme (2).

[^] . Caton s'est défendu en justice quarante-quatre fois.

(1) C'est en lisant Plutarque que Racine a écrit celle note et plusieurs autres. La phrase latine s'applique à l'un des hommes illustres, et Racine dans sa traduction en fait un principe général.

(2) Racine semble faire des vers malgré lui, et souvent ils sont excellents. Est-il rien de plus touchant que celui qui a été cité au n°1 du g IV?

Le bonheur semble fait pour être partagé.

Ac si esse tenlaverit, ineplus

11 est un sot de vouloir l'être.

41 . 11 n'yapoint de pauvres qui soient plus dans l'É^ pauvreté que ceux qui veulent paraître riches (1).

(1) Gcoffroij le succeLs^gyf de Fréron dans sa haine contre Voltaire, a prétendu que R9^cifle ^ ^crit parQ,\jLTSi av4nt Yo-JLlaire. Ç,*cin.ei

42. Platon dit qu'il faut accoutumer les hommes à supporter toutes sortes de malheurs.

Une coupe des balances s'abaisse quand l'autre s'élève

au contraire, lorsque plusieurs autres écrivaient paroître, a conservé toujours l'ancienne orthographe de paroistre.

^ 77 — 55. Les frères doivent ôdc comine les nombres. 5G. Les nombres s'augmentent à mesure qu'ils sont joints les uns aux autres.

57. Exercer une même profession est aussi dangereux qu'aimer une même personne.

58. Ceux qui n'osent louer les autres estiment les louanges comme de l'argent.

Ils donnent de beaux noms à des vices

64. La folie la plus singulière est celle des courtisans qui imitent les défauts corporels.

65. On rend une personne insensible quand on le (1) reprend trop.

66. On doit être entièrement exempt d'intérêt dans les repréhensions (2).

67. Nous ne devons jamais reprendre les fautes qu'on a faites contre nous.

68. Il en est qui s'enivrent pour contenter ceux qui les traitent.

69. Les flatteurs sont comme les poux qui quittent les corps qui n'ont plus de sang.

(!) Le C'est une locution singulière, si Racine l'a écrite avec intention.

(2) Mot qui n'est plus employé et qu'il serait bon de conserver.

70^ Le flalleur est un Vdr qui ne s'attache qu'aux arbres pleins de sève.

71. Il ne faut point se soucier si on déplaît à son ami en faisant ce qui lui est utile.

72. De bons amis et de méchants ennemis nous (lisent également nos vérités.

Presenti fortunâ optimè semper utitur

(1) Racine a commencé plusieurs fois ses phrases par Et ou par niais. 11 a même écrit dans ses notes sur l'Odyssée Et ainsi, et l'Et a été ajouté par lui sur son manuscrit comme correction. (Liv, V.)

(2j C'est le sujet de la fable de la Fontaine. Je ne sais si Racine à voulu faire allusion à cette fable.

Il Y a des limites en tout

(1) Racine applique ici l'idée des colonnes d'Hercule et du détroit de Gadès, comme limites en tout et dans sa pensée, non-spulement aux sciences, aux arts et aux lettres, mais aussi à la politique. Bossuet a dit aussi : «Les rois habiles se donnent à eux-mêmes des bornes, parce que la puissance outrée se détruit d'elle-même. »

cens.

C'est lace qui empêche d'en avoir un hon

36. On a misa l'iriâe^ le Traité de l'ajmitio de _..!/' -n > 'rn.T J!
HP '■'Bte\ '^n >inCi 5^''' ^'''^ ^ • » * Cicerop» ■ , »• r' . ft,

(1) Racine n'a pas traduit ces phrases italiennes."
Foîjtitkqu^dBfâl disent : « Il s'est wouyé dm le? anciëns des sa-
vants qui ont. dcrU des livres pour indiquer les moyens de distin-
guer le véritable ami du flalfeur." '^ '^' • !■'■' *■'!(. \^ n mî ;;
■■"i iT .OV

» Mais à quoi bon? ,

» S'il y a beaucoup de gens, qui, tout en comprenant pârfaite-
miiii't ! qu'ils sont Qatj^^Ei aiment çep^)(|ant le fla^teir et
prepnQnj| en |éine celui qui leur dit la vérité. » m ,

On n'y a jamais mis W/endroclfL, • î^ < ^:r

, j,45^ . Pae hel le dissertation sfurie systèmfl d^; Copernic a été
censurée par l'Inquisition. ,j(^ ,4^.; Le.,R^f,uel d,'Aletlj fut
condamné par l'jLnquisitionà être J^pûlé (2),,m.,| iA .inq-jb
^uuioU'ii^dr , ^ftj , P.aï;ce qvi'ilfait p^|3Hé pendant la quprelh.

48. Il fut depuis appcpuy^ {\^F Yipgrtrft§|if .éygT, ques. .r,;,rn
-r -A =ih !• -;;^ .7-\rH,'7 , -.-.ù-r-J .Ç^

49. Une des trentenleux propositions oond^mnées par le dé-
cret d'Alexandre VIII se tp^uv^, len propres parojes, jètpe de
si^int Augustin.- ; ; ;

, 5P. Deo pani simulochrum est cbristjwiuüiân templo collo-care. .frM-n.'

S/ifiB^U©; explication de l'Église sur. Ice su-

jll) Uacine a réuni ainsi des notes sur les ouvragCfS qui ont été mis à liiiJex et qui lui semblaient inéprochables. 11 (écrivait c^s nol.e^pour lui seul et n'aurait pas osi' les publier. ,

[2] La vérité est^i^ue l'éyèuue d'Aleth fut Irès-eunerni d^s Jf^jiil*^,

Misericordia et veritas præcedent faciem suam

"La miséricorde et la justice le précèdent.

(1) On voit que Racine était partisan de la paix et réprouvait la guerre comme Grotius.

(2) Grotius n'a pas intitulé son livre : Belli el Pccis, comme le dit ici Racine, mais De jure lelH et paci^, du droit de la guerre et de la paix. Or, dans l'état a<luel de la civilisation, cest le droit de la guerre offensive que nous nions.

(3) « Je n'ai jamais combattu, dit Homère, contre les dieux immor-

66. La miséricorde est la pieinière [D]romesse J'uuite à David.

Un prêtre ne serait point reçu seul dans le ciel

78. Il n'est prêt à être qu'un pour y conduire les autres. ;, -, ,H('y:' .
h • ■ ■ li ■ ' ' ■ • ' .

tels.» Il dit encore: « Rien n'égale la folie de ceux qui prétendent se mesurer avec Jupiter. »

(1) Racine a dit aussi dans ses notes sur VOdyssée : « Une île devers l'Afrique. » Mais Thomas Corneille, (écrivait que devers ne se disait plus de son temps.

79i." Que les prêtres soient étreints de charité de tendresse et de compassion envers tout le monde (*mv

80. Ils doivent ramener d'eux-mêmes dans le chemin du salut ceux qui s'en sont égarés*.

81 . Les prêtres ne doivent pas croire facilement le niais que l'on dit (l).

prêtres, pitié, pitié sur eux

96. O prêtres, soyez doux et modérés envers ceux à qui Dieu n'a pas encore donné la grâce d'une véritable pénitence.

97. Ne les regardez pas comme des ennemis, mais comme des membres malades et blessés que vous devez tâcher de guérir. ^ r . /-, ^

98. Failesainsi pour que tout le corps de votre Eglise jouisse d'une pariaite santé.

Non dereliquisti quserenles te, Domine

(1) Racine a écrit toutes ces notes sans les traduire.

■-'Sd.' Mémdr èsfc conf^régationis (ùà.

37. Aut in finein raisericordi'àm tùm non abscondéf. ' ' ' "3^.
'Cy^^e^ i^kë§ tiras. . .

iy. i>ous n avons qu a "nous tourner,, devant Dieu et
sounaiter.

40. ii nôm'é donnera de quoi nous' nourrir en abondance f'I).

(1) C'est la niême penc'éc que Racine a repris'^* et' réprô'duilè
avec tant d'éclat dans Âlhalie.

La Fontaine a dit dans la Captivité de saint Marc :

Dieu ne quittera pas ses enfants au besoin.

Racine a dit :

Dieu laissa t-il jamais ses enfants au besoin? ; ,j' ' — r. Aux pe-
tits des oisCanx' ii'd'onne l'a pâture, ' '

Et sa bonté s'étend sur toute la nalui'e.

Mais, avant eux, Nérée avait dit dans sa tragédie le Triomphe
de la Ligue, imprimée en 1607 :

Celui n'est délaissé qui a Dieu pour son père. Dieu donne la viande aux pdtits passereaux, Aux bêtes, d es f^rêfs, des prés et des montagnes ; Tout vit de sa bonté.

Je ne crois pas que Racine ait connu la tragédie de Nérée ; mais tous oiit traduit le même verset. Ils orit même pu choisir : ou saint Mathieu, c. i, v. 27: U(il

Respicite volalilia, et [iater rester celestis pascit illa.

ouïe psaume cxLvi, V. 10 : in jJ ii.;iii

Qui dàt escam pulliscorYoruni HiTocantibUs eum. ^ J^î S^<

.f)iiuI>Eil 89l Bnc8 e-yiofi >>> i'ijuo) im-i c 9nbB>l (1)

ÉTUDES , "■"

PREFACE

• ■ 'ijè n'a'i l'iïVtentiôn dé ^iubli'ei' ^ué lée nôte^ d'à' Rafeiné d^^ n'ont]5cig été insérées' dàtts les' éditions! dé ^és' ôèiivi?éâl Ce recu'eil est un sùplériierit qui nfe peut être agréable qu'aux fêôtôùrs qui aiihenl à connaître tout ce qu'un grand écrivain à petts^,ét ri n'é^ ^eùlf être Mîl'é qu'aux éditéui's qui veulent recueillir les moindres écrits qui sont s6r-i i\i ëë' la plu m' d' uû' horiifaië illuétréV ' ' ' ^"

On' à' iTûprî'mé un grand' nombre cfë fra'gments histbHq^fes d'éRacirlé ; mais eii'exariinant avec un Sdi^ ihl^titlètik lès^ éëhlaitièa d'à' feiillies volantes

sur lesquelles Racine avait amassé des matériaux pour lui servir à élever une histoire à la gloire de Louis XIV, j'en ai trouvé qui ont été négligées par les éditeurs.

J'ai cherché encore à une autre source.

« Le dimanche 31 décembre 1684, madame de Montespan a fait présent au roi, le soir après souper, d'un livre superbement relié et plein de tableaux en miniature qui représentent toutes les villes que le roi prit en 1672. Ce livre lui coûta quatre mille pistoles, à ce qu'elle nous dit. Racine et Despréaux en ont fait tous les discours, et y ont joint un éloge historique de Sa Majesté. Ce sont les étrennes que madame de Montespan a données au roi. On ne saurait rien voir de plus riche, de mieux travaillé et de plus agréable. »

Voilà ce que nous savons d'une manière certaine, par un témoignage irrécusable.

Il est vrai qu'on n'a pas retrouvé le manuscrit original de ce livre, mais il est évident que les fragments que je publie ont servi à sa composition* Il en est beaucoup qui ne portent que la date de la prise, et ceux qui sont un peu plus détaillés sont les récits des victoires navales remportées par le duc de Vivonne, frère de madame de Montespan.

Ainsi, en offrant au roi le premier jour de l'année; le présent au roi, elle lui remettait sous les yeux les services de son frère. Ainsi, Racine écrivait Bojieu, en composant les récits des combats et des

conquêtes du roi de Louis XIV, ne remplissaient pas seulement les devoirs de leur charge d'historiographes; ils rendaient

en même temps un hommage de leur reconnaissance à madame de Monlospan et au duc de Vivonne, qui les avaient toujours accueillis et-honorés avec bienveillance et affection. » «ir.-;i -ih

On voit ici que j'ai copié les notes de Racine telles qu'elles ont été écrites par lui, séparément les unes, des autres, et telles que le hasard en a mis des fragments sous mes yeux. Je les ai seulement rangées selon l'ordre chronologique.

iULI'J b'

. lOil ol

li ni(

fin de Hwv le commencement de riii«tol|Pc de France.

iiiiorii."vrci;

Los deux premières races des rois ont disposé de l'État comme de leur patrimoine ()).

Ils l'ont aliéné; ils l'ont partagé entre leurs enfants.

Ils ont admis leurs bâtards à portion égale avec leurs fils légitimes ; en telle sorte que leurs bâtards, dans leurs apanages, étaient souverains et indépendants comme leurs autres fils.

Ainsi Théodoric, bâtard de Clovis, partagea également avec les autres enfants du même roi, et il eut pour sa part la Lorraine.

Un autre Théodoric, fils puîné de Clotaire, fut même préféré aux aînés.

Pépin égala son fils bâtard Charles-Martel avec ses autres enfants.

Les Mérovingiens ont été aussi cruels à leurs parents que le sont les Ottomans.

(I) II est curieux de voir ce que Racine savait et croyait de l'histoire de France, mais tout cela a été fort contesté, et je crois que Racine a conservé seulement des notes de ce qu'il lisait, sans vouloir établir un système quelconque.

Les dignités de ducs, de comtes et de barons étaient à vie et amovibles sous les Mérovingiens).

Mais pendant les révoltes qui s'élevèrent sous Clotaire III, les ducs, comtes et barons, dans l'Aquitaine, le Périgord et l'Auvergne, changèrent leurs gouvernements en seigneuries.

De là vinrent les fiefs, les droits (de vasselage et les justices subalternes, sans que les Pépins et les Carolingiens, qui se regardaient eux-mêmes comme usurpateurs, osassent s'y opposer.

Au contraire, pour se faire des créatures, ils exemptèrent plusieurs familles moyennant un tribut annuel.

Charles le Chauve, allant en Italie, confirma les comtes et les comtes, c'est-à-dire les gouverneurs, dans leurs duchés et dans leurs comtés.

Ils en devinrent alors les seigneurs. Ils relevaient du roi et ils avaient quantité de seigneurs relevant d'eux. '

Philippe-Auguste sut peu à peu s'assujettir les États et les terres et eurent les grands seigneurs jouir. sd. Qui confie in souveraineté.

Les maires du palais (2) font bien voir que ces

* (1) Tout ce que dit Racine de l'état 4th gouthqieipent du septième au neuvième siècle est très-contesté, mais on a dit : « La constitui^o du royaume r^e France est si e<cel|ente qu'elle n'b jamais exclu et n'exclura jamais les citoyens nés dans |ç piu[^] bas étage des djgnjlés les plus retévées. C'est là le grand fait, et il est incontestable.

(5) I.cs maires du palais, qui n'étaient d'abord que major domiU, prirent ensuite le titre de «Uim/ulus, et le dictionnaire du dix-septième siècle dont Racine Se servait dit que regillus, employé p[^]iV[^] Tacite, signifiait petit prince, et employé par i[^]line, signifiait rdiV" telet. • • -v -.Ir.o

Français f?ont toiyouers prêts à; subir le joug dp quiconque ose leur commander, pourYj[^]],gu.'il[^]f|.i|,[^]en sa main la dispositibn des traces.. , f tit .,, , , i-[^]

Le[^] Français si hardis et qui sont toujours , si prêts à'exposer leur vie dans les batailles, tremblent à l'tispecl d'unliomme de iuslice. ■,,,,,,;., /.; ,[^]{

Ainsi les rois n'ont jamais mieux fait que d'établir entre eux et les grands le maire du palais, qui. était réellement un juge qui , sans qu ils. s en mêlassent, châtiait les grands et protégeait les, petits. ' M[^]is vint enfin Hugues Capet, avant lequel il n'y a eu rien de certain.

Les impositions sur le peuple ont été excessives et entièrement arbitraires pendant les deux premières races (1).

Les Capétiens , corne usurpatori délie aceltro reale contra Carlo, y procédèrent avec plus de précaution, jusqu'à Philippe le Bel.

Mais Philippe le Bel foula beaucoup le peuple, imité en cela par Philippe le Long et par Charles leÇel.

Et c'est à quoi on a imputé la ruine de leur maison.

Robert eut trois fils. -^non-oT ■•'

!' (iugues était l'aîné, qu'il fit couronner roi de son vivant(2); mais étant persécuté par.' ià reinp,.

(1) Toutefois, c'est un sujet dont la recherche a été désirée; etr« rien n'a été constaté. La contribution que chaque curé devait payer à son évoque a été évaluée, en 846, par le concile, à deux sous. On doit calculer la valeur de ce temps-là. .i

(2) A Coinpiègne, en 1017.

Constance, il fut obligé de chercher sa vie : il erra, et enfin mémo, il fut mis en prison pour une méchante action.

Vint dans la suite Guillaume le Conquérant, qui était hâtard de Robert, duc de Normandie, et de la fille d'un pellelicr de Falaise.

En ce temps, Henri T" eut peur de contracler un mariage défendu parce que les dej.'rés étaient poussés jusqu'au septième. C'est pourquoi il envoya chercher femme en Moscovie(l).

Guillaume passe en Angleterre, change toutes les lois du pays et ôte aux Anglais tontes leurs terres qu'il donne aux seigneurs qui l'avaient suivi.

Guillaume, raillé par Philippe qui lui demanda quand il relèverait de couches, venait assiéger Paris, quand il mourut en chemin.

Louis le Gros, désigné roi, travaille fort courageusement pour lui-même. 11 défait quantité de petits tyrans (2).

Le règne de Philippe a été le plus fameux de tous les règnes, non par ses actions, mais par les conquêtes :

Celle de Jérusalem par les Croisés, celle d'Angleterre par le duc de Normandie, celle de Sicile et de la Calabre par les aventuriers normands, sans

(1) Anne, fille de Joradislas, roi de Russie.

(2) N'oublions pas les dernières paroles de Louis le Gros : « Souvenez-vous, mon fils, que l'autorité royale est une charge dont vous rendrez un compte très-exact après votre mort. »

f^npiev ieg gi^aft4,<5 fa ils d' ari/)es eu» i£spagfle uenii-ie J-eg Mçiyre? par les f r^,nç;a?g.

En ce siècle, les papes usurpèrent h souveraine puissance, sur l'Église principalement, en envoyant une multitude 4^ légats qui jngeaient souv/eraijoement et cassaienjt ,toqt)Ds les décisions des CjOnçiles pr,ovipci?iux(1).

fj,ouis le Gros, succédant à son père, ^hèye ^^ (léliyfo^ la jF^nce de ton? Jes petite ^yr^pg qui l'infestaient.

f.,Q roi perséc,ulait les évêques. S^jnt Rej^nard lui pré(Jjl la ino't de sqfi fils aîpé, et ce prince e\$î ^jp parce qu'un pourceau s'est foui ré fjan^ jeg jambes de son cheval.

E)e Louis le Gros est jsortje Iç maison (||Q Cpnr- ,tej)oy dont il y a encore des puînés.

Pierre Rémi, qiji iijidniinislra les finances, fii, p^;|,c)u à Monlfjau.con qu'il avj^if fait rebâtir.

Philjppe de Valqis s'appela 1)6 Imt^ fpftufié, à cause de la mort de ses trois cousins (2).

Le pape Jean XI^Iï professa jt squ opinion que Ig Ijéaiitj^de dps ^jnes des justes élfjil impaifaiip et que la punition des dam-nés était iu ^j^jirfifjte ai^ssi j^q4'à \^ j'ésprrecfion.

(1) Il faut dire aussi que les conciles usurpaient l'aulorité des pqpes pn jugeant des dogmes, et celle des rois en prohibant les jeux publics, en excommuniant les avocats qui se faisaient payer plus que la taxe, etc.

(2) Racine dit vrai : trpjs rois de f rançp ^ta|ei)t ay^fjt P|)jl-jppe, et l'ui) est iT|ort à yjiigt-gix jJns, l'autre à vîngt-huit ef. le troisième' à treiîte-troi^. AjOMtqps quç depuis Hugues Cqpct jusqu'à ^ouis 3^iy, ij y a eu \îngt-neuf rois , et pas Hp seul n'a dépassé j? ffljxj^ptjppp ^flfjéQ.

Quoiqu'il fâtpnpe,ii fut rondnmné par une assembléo de doc-teurs de Sorlionno et par une autre d'évêques <\u\ se féunirenI à Vinoi^nes (1).

En 1336, Philippe, à l'aide des Génois et des Espagnols, met en mer une armée navale, composée de soixante mille liommes qui font de grandis ravages sur les côles de l' Angleterre,

Eile avait deux amiraux qui ne l'étaient que par commission. L'un était Nicolas Bauchcr, grand trésorier de France.

En 1339, Edouard prend le titre et les armes de roi de France.

En 1340, Edouard défait l'armée navale de France (2) et fait pendre Baucher par représailles des horribles ravages commis[^] en Angleterre.

Trêve de trois ans entre les deux rois à l'instance des légats du pape.

Les états généraux ont le pouvoir d'élire un roi au cas que la race royale finît (3),

(1) 11 est juste de dire aussi ce qui est à l'honneur des papes. Ainsi, dès l'an 584, saint Grégoire ordonna de n'employer que la parole de Dieu pour convertir les juifs, « étant chose bien certaine, disait-il, que ceux qui recevaient le baptême par force et par violence retournaient pour l'ordinaire aussitôt après en leurs première» erreurs, ce qui n'arrivait pas aussi aisément à ceux qui se laissent persuader. » Il y a donc 1270 ans que ces principes de tolérance ont été promulgués par le pape. '!' O uti;!" jup tt

(2) A la bataille de l'Ecluse. ■ ' ': • ..v-'

(3) On voit que lorsque Racine remonte jusqu'à l'origine du gouvernement monarchique, il établit les principes les plus sages. On est heureux de lire cette profession de foi, car on sait combien de respect il a tenu constamment à l'autorité royale.

On doit se souvenir qu'un jour il soutenait les droits royaux contre la Fontaine, qui déléguait les droits de la nation. Après une

Mais leurs décrets n'ont aucune force s'ils ne sont vérifiés au parlement, qui les modère, les corrige et les réforme, même pendant la tenue des états (1).

C'est ainsi que le parlement annula les délibérations des états tenus pendant la Ligue pour élire un roi.

C'est ce qui contribua le plus à conserver h Henri IV et aux Bourbons la succession à la couronne.

Etadei« sur le règne de Lonis XIV.

1644. Les plénipotentiaires pour le traité ne voulurent point y mettre : les seigneurs états généraux.

longue discussion, laFontaine prétendait avoir l'avantage et s'appuyait surtout sur ce que la doctrine du pouvoir absolu n'était écrite ni autorisée nulle part dans les livres saints. Ce fut alors que Racine trancha la question en lui disant : « Eli ! quoi! mon ami, avez vous oublié ce passage de l'Écriture : «Tanquam fornicse deambulabitis coram rege vestro. » Ah 1 si c'est ainsi, répondit la Fontaine, c'est bien. » Et il le crut; il se soumit, et il n'a pent-être jaaiais su que Racine avait inventé cette phrase et qu'elle n'est pas dans l'Ecriture sainte.

li) On sait que le parlensent prétendait même être roi de France à la mort de chacun d'eux, et se faisait proclamer et dire les grâces à ce litre.

On voyait déjà qu'il en faudrait venir à une rupture.

Ils consentirent alors à le mettre en deux endroits.

Ce mot était dans le (raité de 1634; et les états généraux avaient été qualifiés en 1610 de hauts et puissants seigneurs (1).

Ils l'ont été de même dans une déclaration où le roi a parlé d'eux.

Dans d'autres traités on a dit seulement : Messieurs.

Il n'y a eu le titre de seigneurs en aucun endroit du traité de 1635.

Il y a eu dans les traités de confédération une lettre du comte d'Estrade aux états généraux, datée du 7 février 1645, et par laquelle il les assure que le roi consent que leurs ambassadeurs soient traités comme ceux de Venise.

1648. Les Turcs prirent le temps que l'armée navale des Vénitiens venait de faire un grand naufrage le 18 mars devant l'Ile de Psara.

Les Vénitiens perdirent à ce combat dix-sept

(1) Ce fut ce titre de hauts et puissants seigneurs qui leur fut rendu en 1644. Louis XIII avait accordé, sept ans auparavant, le titre d'altesse aux princes d'Orange, qui n'avaient eu jusqu'alors que celui d'excellence.

galèreis , doiwQ vaisseaux et deux uaille ijommes , tant soldais que forçats, avec leur général Griinaiti, q.ui avait voulu boucher aux Tuircs le pa&iage des Dardanelles.

Avant ce naulïi'age, leurs affaires étaient en trèsbon ét«t, suaitout en Canulie. Ils y avaient pris le château de Mirabel. C'était le fort d'où les Turcs coramaudaieût tous les eavirons de Spinalonga» et deSilia.

A ce combat „ Gildkas commaudait les troupes allemandes et le chevalier de Gremonville les Irou" pes^fraoaises-

Candie avait été assiégée et la t/ranehée ouverte le 2, mai 1648 , par Hussei«-Pacha , qui commandait L'acmée des Turcs

dans cette île.

Il était un homme, d'une fort grande valeur.

1648. Schomberg avait assiégé Tortose sur l'Ebre. L'Évêque y fut pris. Ce fut le 10 juillet. Il avait la dague à la main, ainsi que tous les prêtres et les moines.

L'armée de France en Catalogne fut, après la prise de cette place, quatre mois entiers sans recevoir un sou. C'est un sujet de faire une très-belle réflexion sur la patience et la fidélité du soldat français, capable de vivre sans paye, et de vendre

— te » — jusqu'à ses hanches pour s'habiller. Honte à l'abbé (l'Évêque des Espagnols avarés, glorieux, et viciés et qui, par leurs fréquentes révoltes, ont mis la monarchie à deux doigts de sa perte.

1648. La paix de Munster est signée le 24 du mois d'octobre (1).

Tous les États louaient le procédé (2) franc et sincère de la France, et au contraire, ils ont blâmé le procédé artificieux et intéressés des Suédois.

Dans la cession que l'empereur et l'empire ont faite du landgraviat de l'Alsace à la France, on n'exceptait d'abord que le droit de l'évêque de Strasbourg. La ville ne se contenta pas de céder exemption pour l'évêque, elle voulut y être comprise elle-même.

On n'eut pas de peine à lui accorder une denrée si juste, dans laquelle le roi de France ne prenait aucun intérêt; mais il n'avait nulle prétention sur la ville de Strasbourg.

Il' est cependant vrai qu'il serait arrivé que- le moindre refus ou le moindre doute qu'on aurait prononcé là-dessus aurait sufti pour irriter toutes

(i) La paix avait été signée dès le 36 janvier entre l'Espagne et lit lioTfan^é.

(2) Le procédé signiie la manière Je procéder dans les n^g«cî3ti6iir.

les villes impériales, et pour les aliéner entièrement h la France.

1649. Ibrahim venait d'être étranglé, et Mahomet rais ?ur le trône. En janvier 1649, Je sénat de \ enise offrit au nouveau vizir de partager avec les Turcs l'île de Candie, et il se cachait de l'ambassadeur de France pour faire cette offre.

La Haye avait des ordres exprès de ne pas tremper dans une paix si honteuse , et dans un traité par lequel les chrétiens abandonneraient un royaume tout entier aux infidèles.

1650. Ce fut le coadjuteur qui porta le prince de Conti, le duc et la duchesse de Longueville à se mettre du parti du parlement. La duchesse était irritée contre M. le prince, qui désapprouvait sa conduite hautement. Le prince de Conli dépendait absolument de madame de Longueville, et le duc son époux était possédé de l'envie d'avoir le Pont de l'Arche, et il espérait l'obtenir par le moyen du parlement.

Cette résolution fut prise à .Noisy, maison de rai'cbevêque de Paris, où se trouva le duc de Longueville avec le coadjuteur et le duc de Reiz.

Mais bientôt, le coadjuteur devenu cardinal (it tout son possible pour eugager le duc de Bouillon dans les intérêts de la cour, et lui promit les récompenses les plus avantageuses du monde en échange de Sedan. /

Mais ce duc était gouverné absolument parla duchesse sa femme, qui était gagnée par madame de Longue ville.

La reine mère dit un jour à Tjachâtre, qui revenait d'Anet , et qui disait qu'il avait vu M. de Beaufort : « Vous avez vu le plus galant homme du monde . »

Mais Beaufort se donna à madame de Monbason, et de là les haines contre lui (1).

Emery Particelli était de Lucques, et avait une grande habitude pour les finances. Le cardinal Mazarin n'aurait jamais dû l'abandonner.

1663. En cette année , le commandant Paul alla faire mettre le feu à deux vaisseaux amarrés à la

(1) Cet article prouve combien il y avait de partis à la cour; mais parmi tant de princes et de ministres divisés entre eux, il y avait de bonnes actions à citer. Kacine parle ici du prince de Conti. Il me

forlei*esse de Fa Gôulefte, et N eh^sé fat exéotiiée \)ét vingt to'oiiScfu'élaifes dû' roi. B'éthbittlas'leiîértffîiandait. Le mè'rtîe Biélioma!^ aii^qudi , liW cfài- (rième, uiie chftloupô' dfe Dilli\^réJ>, au rt!6tii4>t>e^ de trent'e.

1667. Le maréchal de Créqui n'atriva à l'armée qu'à la' S'il die la' carttpagne, k l'atraite de Marsin (1').

Turenne a' v^u Ini-m'éme un («ibliônu' quV le i*ëprésentait enseignant la guerre à Louis lèiV,'

Il éttiit peint montVartt ail jëutte roi des^ari^rtiées et des forliûcations.

semble intéressant de faire connaître la conduite qu'il tint à celle (fpi^ue. Je la racomerà' à ik' fin des notfs dé Rîrcinê.

(1) Racine n'a fait que celle courte i>ole sur la campagne àff 1667, qui fut la plus brillante de celles de Louis XIV. La noblesse était toute d'une bravoure incontestable, et le roi lui donnait l'exemple. C'est alors queTurenne, voyant le roi s'exposer sans cesse, lui déclara hautement qu'il allait quitter l'armée, s'il ne se couvrait pas davantage; mais il faut louer toKûfe la noblesse. Le maréchal de Grammont était le plus ancien des maréchaux. 11 avait le droit de commander l'armée; il céda le commandement à Turenne, mais à la condition de marcher, lui le premier, à la tranchée, ce qui était le poste le plus dangereux.

Le maréchal dfe Créqui n'était pas moins brave. Ce fut lui qtii, dès son arrivée au camp, attaqua sur-le-champ le comte de Mar-sin et le prince d'Orange, et les battit. On disait de lui qu'il était si afrfi^è d'être entré le dernier en campagne, qu'il se jetait tous les jours le prenaier dans tous les périls. Madame de Sévigné écrivait : « S'il y a une balle qui ait reçu la commission de tuer le n^aréchal de Créqtii, elle n'aura pas-de (>etne à'ic' trouver, car il s'eifose eit désesp.ér(!é »

— ^7 — Au loas^ou avait msciil ks verâ-qîUôle roi Évandi'e dit à Éiiéo on lui coufmnl Pyllas son ftl^î, pt>«i' le. conduiicj ;i la guene :

« Siib le lol<grai'o ma, ^i«(i'o inilitiifiin' et i^nnw Marlis opus ; tua cernero laciis assuescal,. [»i'iii»is (il te inirelur al> anxiis (1). »

(Virgil. En., liv. viii.)

1672. Ouverture de la campagne (2).

1672. Wesel est une ville grande et forte , sur le confluent de la Lippe et du Rhin, des terres ledliehé

de Clèves.

(1) On avait écrit sur un autre papier au-dessous de cette citation»,i comme si c'en était une simple traduction, les belles paroles de Louis XIV dans sa lettre à Turenne : « J'envoie avec vous aux combats mon Gis, qui est tout mon espoir et ma consolation ; qu'il apprenne l'art de la guerre sous un tel maître, qu'il s'endurcisse aux fatigues, et que, témoin de vos exploits, il vous regarde. toujours comme son modèle. »

(2) Il paraît que Racine, en écrivant ce seul mot, voulait commencer un article concernant les préparatifs de la campagne de 1672- On était très-embarrassé et tous étaient désolés. Les seigneurs manquaient d'argent, et l'armée manquait de tout. Madame de Sévigné écrivait : « On ne voit à Paris que des équipages qui paient. L'«* cris

Elle fut assiégée par le prince de Condé, il s'empara d'abord du fort de la Lippe qui la défendait; le lendemain la ville lui ouvrit ses portes ; le gouverneur eut la liberté de se retirer, mais tous les officiers et soldats demeurèrent prisonniers de guerre; ce fut le quatrième de juin 1672.

Santen est une ville du duché de Clèves, près du Rhin, à quelques lieues au-dessus de Wesel. ^ Elle fut abandonnée par sa garnison, le septième de juin 1672. Le passage du Rhin eut lieu le onzième de juin.

Le 13 juin, le prince d'Orange abandonne rissel. Le roi revient camper à Emmerich, et donne au vicomte de Turenne le commandement du prince de Condé. Turenne se saisit du pont que les ennemis avaient sous le fort. Les bagages ont été pris (1).

Knotzenbourg ou le fort de Nimègue est une
sur la disette d'argent sont encore plus yifs qu'à l'ordinaire; mais il ne demeurera personne, non plus que les années passées.
» Elle écrivit encore le 6 mai : « Le roi est à Charleroi et y fera un assez long séjour. Il n'y a point encore de fourrages. Les équipages portent la famine avec eux. On est assez embarrassé dès le premier pas de cette campagne. »

Madame de Scudéry, en parlant aussi de cette ouverture, a dit : « Les courtisans n'ont trouvé de l'argent pour leur équipement que sur gages. »

(1) Racine ne dit pas si ce sont les bagages de l'ennemi ou ceux des Français qui ont été pris; mais Turenne les a laissés. « Le comte de Chaiham, qui a été un grand minisire, a raconté un jour, au parlement, une anecdote qui prouve la prudence de Turenne à la guerre. La reine mère lui di>ait : « Vous étiez si près du prince de Condé, pourquoi ne l'avez-vous pas fait prisonnier? » Ce griind capitaine^ ajouta lord Chatham, lui répondit avec sang-froid: «Je craignais, madame, qu'il ne m'eût pris moi-même. »

petite place ilnns le Befaii, bâtie au septentrion de la ville et de l'autre côté du Walial.

Elle sert comme de citadelle à cette ville. Les Hollandais y firent une assez brave résistance. Elle fut pourtant prise au bout de deux jours par le vicomte de Turenne, le seizième jour de juin 1672.

Crcvecœur est une petite place très-forte sur le confluent de la Meuse et de la Dièse, à une lieue de Bois-le-Duc.

Elle fut attaquée par le vicomte de Turenne, le 16 juin 1672.

Elle était défendue par une garnison de huit cents hommes, qui se rendirent prisonniers au troisième jour de tranchée ouverte. Ils furent conduits à une lieue de la place et y furent mis en liberté , parce qu'on était alors embarrassé de la trop grande foule de prisonniers.

Arnheim est la ville capitale de la Voluve sur le bord du Rhin.

Il y avait dans cette place trois mille hommes de garnison. Le vicomte de Turenne se présenta devant la place du côté du Betau , le fleuve entre deux. Elle tira quelques coups de canon dont il y en eut un qui tua le comte du Plessis. Mais dans ce même moment, la tête de l'armée du roi ayant paru de l'autre côté du Rhin, la ville se rendit, et tous les soldats de la garnison furent faits prisonniers de guerre, le seizième jour de juin .

4672. Tie), capitale du pays de Tieler, est skuée S«r le Wahaj dans le Betau,

EJle est fameuse pour avoir soutenu un siège contre l'armée de Charles-Quint qui ne put la prendre.

Elle se rendit au marquis de Rochefort, le dix- B^uviènie de juin 1672.

Amersfoit pst une grande vi^^ fori peuplée suf la rivière d'Ems, à trois Ueues d'UtreclU et à deux lieues de la mer.

La valeur de ses habitants est célèbre dans l'histoire. Ils ont pris trois fois Utrecht et ont fait deux fois lever le ^iége de leur ville à Philippe, duc de Bourgogne.

Cependant, celle fois elle envoya offrir ses clefs au marquis de Ilochefort, le dix-neuvième jour de juin]672, Elle n'a pas attendu qu'elle fut sommée de se rendre.

J.e fort de Schenk est une place admirable par ses fortifications el par sa situation avantageuse à la pointe du Betau, dans l'endroit oii le Rhin se partage et fait deux branches dont l'une prend le nom de Wahal.

Le prince d'Orange, Frédéric-Henri, s'est rendu fameux pour l'avoir repris sur les Espagnols après

j^^ si^ (j^ li.gi(fliois (j), 1^o yico;?)le de Tiireuno s'.e^n rei-viit JiipUre après quatre heures de Iranejiée ouverte le dix-neuvième jour de juin 1G72.

Il y avait deux cenis lioinmes de garnison.

Les députés d'Utrecht vinrent au camp devant Schenck demander un passe-port.

XII

1G7Î2. I^e 20 jjiii), le marqwis de Rochefort est détaché avec trois mille hommes.

Dorkum est une petite ville sur l'ancien Isse), à une lieue de Doesbourg.

Elle ouvrit d'elle-même ses portes.

Campen est une place très-forte sur l'Issel, assez près du lieu où ce fleuve se décharge dans la mer.

Elle se rendit au duc de Luxembourg et aux princes confédérés sur la simple sommation d'un trompette, le vingtième jour de juin 1672.

Elbourg, petite ville du duché de Gueldres, est située sur le bord du Zuyderzée, dans la Voluwe, à deux lieues d'IJzerloo.

Elle envoya tout d'abord ses émissaires, le vingtième jour de juin 1672.

Naerden est une ville et un port célèbre du comté de Hollande sur les bords du Zuyderzée.

(1) En 1672, On dit peut-être, 4e siècle.

Elle ouvrit ses portes à trois mille chevaux que le roi y envoya dans le temps qu'il assiégeait Doesbourg.

Naerden a été repris par les Hollandais et les Espagnols, le 14 septembre de l'année suivante.

1672. Le 21 juin, les députés d'Utrecht envoyés au roi furent reçus par lui devant Doesbourg.

De Witt fut attaqué par deux bourgeois et blessé.

Le roi apprend la nouvelle de la naissance du dauphin, et ensuite fut la prise de Doesbourg.

Wickle-Deurstede est une ville très -ancienne située sur le Leck, dans la province d'Utrecht. Elle est accompagnée d'une citadelle.

Cependant elle se rendit sans aucune résistance au marquis de Rochefort, le vingl-et-unième jour de juin 1672.

Calembourg est une ville très -forte, avec une citadelle sur le Lech.

Ses souverains portaient autrefois le titre de rois. Depuis, ils se sont contentés de celui de comtes. Les Hollandais l'ont usurpée sur ses seigneurs légitimes.

Elle ne fit point de résistance.

Deventer est également une ville très-forte et très-importante. Elle est située sur l'Yssel. C'est la métropolitaine du pays d'Over-Yssel.

Elle fut prise par l'évêque de Munster et par le duc de Luxembourg, après une assez belle résistance, le vingt et unième jour de juin 1672.

1672. Le Waart, petit fort sur le Leck, se rendit de lui-même au marquis de Rochefort, le vingtdeuxième jour de juin 1672.

Quelques Français le défendirent depuis contre toute l'armée du prince d'Orange, qui le fit attaquer vainement avec dix-sept frégates, dont il y en eut une de coulée à fond (1).

Zwol est une ville belle et forte dans l'Over-Yssel sur la petite rivière d'Aa. Elle a double rempart et double fossé.

Elle chassa elle-même tout d'abord sa garnison, et elle reçut, le vingt-deuxième jour de juin, celle que le roi y envoyait.

Vorn est un très-beau fort à six bastions. Il est presque tout environné des eaux du Wahal et de la Meuse. Il est situé à la pointe de l'île de Bommel.

Le vicomte de Turenne envoya le comte d'Apres-

(1) On doit remarquer combien Racine aime à citer les beaux faits d'armes des Français.

Il envoya avec dix mille hommes et deux dragons pour le reconquérir. Aussitôt qu'il fut mis pied à terre aux dunes, le roi rangea de telle sorte en bataille à la ville du fort, (par le gouverneur, parlant voir un Corps considérable d'infanterie et de cavalerie, prit l'alarme et ouvrit aussitôt ses portes, le vingt-deuxième jour de juin 1672.

Hasselt, ville de Hollande dans l'Over-Yssel, proche Kempen, était défendue par les Espagnols qui soutenaient dans cette guerre les Hollandais; ils se rendirent.

Ilardewick, place importante du duché de Gueldres sur le Zuiderzée, a un port célèbre.

Elle était défendue par les Hollandais et se rendit sur la première sommation, le vingt-deuxième juin 1672.

Ruremonde est dans le duché de Gueldres sur la Meuse, au-dessus de Maseich.

Hatfen est aussi là.

Le vingt-deuxième jour de juin, le roi reçoit la nouvelle de la prise de Deventer, Zwooll, Campen, Elbourg, Hardeewick, Hatten et Hasselt : et l'une de ces places avait été rendue à un trompette (1).

1672. Bommel, capitale de l'île de Bommel sur

(2) C'est Campen, ainsi que Racine l'a déjà dit à l'article XIL

- H5le Wnhal, est une ville de (rès-giand circuit et est assez bien fortifiée.

Elle no tiia (lu'iin seul coup de canon et dont pourtant il y eut un homme de tué. Après quoi elle se rendit au vicomte de Turenne.

Le fort Saint-André est un fort à cinq bastions tout environné des eaux du Wahal et de la Meuse. Il est situé à la pointe de l'île de Rommel.

Il se rendit sans résistance à quelques dragons que le vicomte de Turenne y envoya, le vingt-troisième jour de juin 1672 (I).

Saint-André fut rendu à trois cents chevaux du vicomte de Turenne.

On a dit de lui : « Attachement sincère pour la personne et pour la gloire de son maître, capacité naturelle consommée par une longue expérience, valeur sans faste que les besoins et les circonstances des entreprises ont fait passer si souvent d'une prudence nécessaire à une audace extrême (2). »

Ce vingt-troisième jour de juin 1672, Voerden ouvrit aussi ses portes sans résistance et se rendit au marquis de Rochefort.

(1) On sait que Turenne, après avoir pris tous ces forts, proposa de les démolir tous, pour n'avoir pas, dit-il, à recommencer. Il aurait réuni à l'armée toutes les garnisons, et il eût éié bien plus fort. La guerre eôt été plus courte et plus glorieuse pour la France.

(2) Bel éloge de Turenne. Cette phrase a été copiée d'une Iclire que Racine reçut de Guilleragues, qui était son ami, et qui a été longtemps ambassadeur à Constauinople.

C'est une petite place que la défaite du prince d'Orange a rendu fameuse.

Elle est située sur le Rhin, à cinq lieues de Leyde, dans la province de Hollande, et est environnée de marais qui en rendent Tabord très-difficile.

Viane est une ville célèbre du comtéde Hollande. Elle a une citadelle. Elle est située sur le Leck, à deux lieues d'Utrecht.

Elle se rendit au marquis de Rochefort dès qu'il l'eut fait sommer, le vingt-troisième jour de juin 1672.

1672. Utrecht est la capitale de la province d'Utrecht. Elle est située sur l'ancien lit du Rhin.

Elle est, après Amsterdam, la plus belle ville de la Hollande.

Elle résolut de se rendre. Ce fut peu de jours après la prise d'Arnheim, et pur la seule terreur qu'elle eut de la marche du roi. Elle livra deux de ses portes au marquis de Rochefort, le vingt-quatrième jour de juin 1672.

Ce même jour, vingt-quatrième juin, le roi envoie un renfort à Monsieur, qui assiégeait Zutphen.

Le roi apprend le même jour du marquis de

Rochefort la nouvelle que les habitants d'Utrecht lui avaient livré deux de leurs portes.

L'évêque de Strasbourg arrive au camp ce vingtquatrième jour de juin.

Zulpien, capitale du comté de Zutphen, est située sur rissel et sur une autre petite rivière, qu'on appelle le Berkal.

Cette ville passe pour une des meilleures places des Pays-Bas.

Sa garnison était de trois mille cinq cents hommes. La ville et la garnison se rendirent à discrétion au duc d'Orléans, après trois jours de tranchée ouverte, le vingt-cinquième jour de juin 1672.

Le camp du roi fut porté à Biloin le vingt-cinquième de juin.

L'évêque de Munster arrive au camp.

Le roi reçoit la nouvelle de la prise de Zutphen.

Le vingt-septième juin, le roi va de Biloin à Ameronge.

1672. Le troisième jour de juillet, le vicomte de Turenne commence à assiéger Nimègue.

On apprend l'élection du prince d'Orange à la charge de général.

Monsieur est à Utrecht.

Le lendemain, quatrième jour de juillet, ce fut

— lis —

la prise de Gennep et de trois cents hommes qui faisaient sa garnison par le comte de Chamilly (1 J.

Le même jour, l'infanterie de Bois-Ie-Duc est défaite. On fait prisonniers treize cent dix hommes.

Grave est une place très-forte sur la Meuse, à l'extrémité du Brabant. Elle appartenait au prince d'Orange.

Elle capitula le même jour, quatrième le juillet 1672, et ouvrit ses portes au chevalier du Plessis, que le vicomte de Turenne avait détaché avec mille chevaux pour l'investir.

Depuis, le comte de Chamilly y a soutenu un siège de plus de trois mois contre les Hollandais, qui y consommèrent presque toute leur armée. La place ne fut rendue que par ordre du roi, et sa perte acquit plus d'honneur aux Français que sa prise même ne leur en avait fait (2).

(1) On trouve ici une autre note d'écriture inconnue portant : « Le comte de Chamilly s'appelait Bouton; mais il était d'une race noble qui eut, avant 1400, des chambellans des ducs de Bourgogne.

(2) On voit encore ici combien Racine aime à louer les Français; mais on trouve encore une seconde note qui n'est pas de Racine, et qui concerne le comte de Chamilly; elle porte : « C'était un gros et grand homme, le meilleur, le plus brave et le plus rempli d'honneur, mais si bête et si lourd qu'on ne comprenait pas qu'il eût pu avoir quelque talent pour la guerre. C'est lui qui a inspiré cet amour si démesuré qui est l'âme des Lettres portugaises. C'est lui qui a écrit les réponses à la religieuse. Mais assurément à le voir, et surtout à l'entendre, on n'aurait jamais pu se le persuader. »

Le gouvernement de Grave l'illustra par cette admirable défense qui coûta seize mille hommes au prince d'Orange, dont il obtint les éloges qu'il avait bien mérités; car il ne se rendit à lui

qu'avec la plus honorable composition, et sur les ordres réitérés du roi.

Aussi, lorsque dans l'automne de 1681, Chamilly prit Strasbourg, Louvois, qui lui portait une haine invétérée, ne put empêcher que le xpi lui donnât le gouvernement de celte ville.

^p septième jour (le iujllcj, leiodouna audience Qu sieur Durlin^lqu.

Niiiègiie, copitaje ^u dpclié de Gueldrcs, est sur le Waliul.

Co tut de loïles les villes des Hollaiid.ii.s celle ([ui se défendit le mieux. Elle fut pourlanl prise au bout de lujit jours par le vicomte de Turcnne, et cinq mille hoii^mes qui étaient dedans ep garnison se rendirent prisonniers de guerre, le huitième de juillet 1672.

Le neuvième de juillet, le roi décampe de Zeist et revient à Ameronge.

IjS vingt-cinquième jour de juillet, le duc de Neufbourg vient voir le roj à son camp dp Boxlel.

1672. Voerden avait été secouru. Mais le duc de Luxembourg, qui était dans Utrecht, apprit que le prince d'Orange avait mis le siège de nouveau devant Voerden et marcha au secours avec quatre millp hommes, en attendant, que d'^uf-res troppes pussent le suivre.

Les ennemis étaient au nombre de plus de qua-

Chamillard lui fil donner ensuite le goudenicmcdt de la Rochelle cl des provinces voisines, ce qui le portait de droit au bâton de maréchal. Le roi avait toujours eu de l'esiimfi et de l'amitié

poir lui, el if le nomma le premier des dit maréchaux créés par la promotion du ii isttiv'itt 1763.

torze raille. Ils s'étaient retranchés le long d'un grand marais, et on ne pouvait aller à eux que par des chaussées très -étroites. Le duc de Luxembourg ût entrer ses soldats dans l'eau et y alla lui-même avec eux. Il s'avança jusqu'au pied des retranchements, qui furent attaqués avec une vigueur incroyable au travers du feu du canon et de lamousqueterie des ennemis. Les palissades, qui étaient fort épaisses, furent coupées ou arrachées.

En même temps, le comte de la Marck, qui était dans la place, fit une sortie avec la garnison. Les ennemis prirent l'épouvante; une partie de leur armée fui taillée en pièces et l'autre se mit en fuite, laiss'ant dans les lignes le canon et le bagées.

Le siège fut ainsi levé le onzième jour d'octobre 1672 (1).

(1) Ce fut le dernier acte de la campagne de 1672 qui a été tant admirée. Le roi y était ; on avait pris q'-arante villes fortifiées, et on a vu, a dit le président Hénault, que rien n'est impossible aux Français quand ils ont leur ma'tre à leur tête.

Mais oa n'était pas content. Madame de ScuiJéry écrivait : « Paris est tout seul; toute la cour est à l'armée. Je n'ai jamais vu Paris si désert. Je pourrais dire que je ne l'ai jamais vu si gueux. La cour s'ennuie horriblement à Tournay. Les dames, ne sachant que faire, font les malades et prennent médecine pour se divertir.
»

Quant au roi, une note de Saint-Simon est applicable ici. Il a dit, à propos de cette campagne de 1672 : << Le roi s'appropriait tout et se persuadait qu'il était plus grand capitaine qu'aucun de

ses généraux; à quoi les généraux se prêtaient eux-mêmes pour lui plaire. De là ce goût de sièges, afin d'étaler sa capacité et de vanter ses fatigues auxquelles son corps robuste était merveilleusement propre. Le roi ne souffrait ni de la faim ni de la soif, ni du froid, ni du chaud, ni de la pluie, ni d'aucun mauvais temps. De plus, il était très-sensible à entendre admirer le long des camps son grand air, sa bonne mine, son adresse à cheval et tous ses travaux. »

1674. Guerre de Franche-Comté. Gray, ville importante de la province de Franche-Comté, est située sur la Saône, à sept lieues de Dijon. Il y avait dedans trois mille hommes de garnison, et le colonel Massiette, fameux partisan, s'y était jeté.

Toutefois le duc de Navailles l'ayant assiégée par ordre du roi, elle fut prise en cinq jours de tranchée et se rendit le vingt-huitième jour de février 1674.

Salins, ville de la Franche-Comté, est située entre deux montagnes, sur la petite rivière la Furieuse. C'est dans cette ville que sont les fameuses fontaines salées qui lui ont donné son nom et qui font la principale richesse de la province.

Le roi fit assiéger Salins par le duc de la Feuillade, qui, s'étant rendu maître du fort Saint-André, et ensuite d'un autre fort, prit enfin la ville à composition, le huitième jour depuis l'ouverture de la tranchée (1).

Le fort Sainte-Anne, dans la Franche-Comté, (1) Voir la note 2, à la fin du texte de Racine.

est bâti sur le roc. Il est situé à l'extrémité d'une longue suite de rochers inaccessibles. Il est environné tout autour de précipices

effroyables. On n'y pouvait al)order que par un espace de trente toises de large pratiqué aussi dans le roc. Ce fort avait été jugé imprenable, et on s'était contenté de ly bloquer.

Toutefois le duc de Duras, s'étant avancé avec des gabions et des sacs à terre jusque sur le bord du fossé, épouvanta tellement les assiégés pgr le grand feu de son artillerie, qu'ils se rendirent.

C'était le vicomte de Tureope qui poussait le duc de Duras et le favorisait en tQ^t^ roi}contre (1).

1674. Le château de Joux, place très-forte dans la Franche-Comté , est situé sur une haute montagne escarpée de tous côtés.

Le duc de Duras, gouverneur de la province, eut ordre d'attaquer ce fort.

Les assiégés, ne croyant pas qu'il fut possible d'y

(1) Saint-Simon, qui ne ménage personne, a dit de ce duc de Duras, qu'il était daas sa jeunesse un homme très-bien fait et d'une beauté singulière. Il ajoute que le vin et les débauches l'avaient fort changé dans la suite et rendu goutteux. Jlais il ajoute encore que c'était un très-honnête homme, malgré ces deux tices, et fort aimé,aussi doux que brave, et toujours voulant faire le bien , mais sans aucun esprit.

— fin —

mener du cnnon, dninarnièrecnl h voir le canon avant de se tondre. Lo duc, ayant trouvé moyen, avec des macliines, d'en élever quelques pièces sur une montagne fort roido dont le fort était commandé, ils se rendirent aussitôt, (tétait le quatrième jour de juillet 1674.

Besançon est très-forte. Le puits de la citadelle a 66 toises de profondeur. On a creusé de 12 pieds tout le terrain de cette citadelle pour se couvrir des deux montagnes qui la commandent.

Vint après la bataille d'Ensheim. Elle fut donnée par le vicomte de Turenne contre les Allemands, le quatrième jour d'octobre 1674.

Le combat de Turckheim fut donné par le vicomte de Turenne peu de mois après, contre tous les généraux de l'empereur et des confédérés. Ce fut à Turckheim, près Colmar dans la haute Alsace, le cinquième jour de janvier 1675 (1).

1675. Guerre de Sicile. Premier combat naval sur les côtes de Sicile.

(1) Cette victoire mit fin à la campagne qu'une armée impériale avait commencée avec soixante mille hommes; elle n'en avait plus que vingt mille et elle hâta de repasser le Rhin.

Le chevalier Folard a dit : « La campagne de 1673 fut le chef-d'œuvre du génie de Turenne par le comte de Moplecuculli, Un'y en »

Le fameux Ruiter, ayant passé le détroit et s'étant joint aux Espagnols sur les côtes de la Sicile, eut avis que l'escadre du roi, commandée par Duquesne, lieutenant général, faisait voile vers la Sicile où elle portait à Messine un grand secours de toutes sortes de munitions.

Aussitôt il fit mettre toutes les voiles pour aller à la rencontre de cette escadre, et pour la combattre avant qu'elle n'entrât dans le Faro.

Duquesne, quoique moins fort de quelques vaisseaux, n'évita point le combat, et alla droit aux ennemis.

La bataille commença sur les neuf heures du matin et dura bien avant dans la nuit, avec une fort grande furie de part et d'autre, telle que Ruiter confessa lui-même qu'il ne s'était pas trouvé à une plus terrible occasion.

Son vaisseau d'abord fut extrêmement maltraité et il fut contraint à la fin de se laisser aller au vent et de se replier avec toute sa flotte.

Les Français le suivirent et le pressaient fort vivement , lorsqu'un grand calme survenu tout à coup les empêcha de profiter de l'avantage qu'ils avaient sur lui.

point de si belle dans l'antiquité. II n'y a que les experts dans le métier qui puissent en juger.»

La mort de Turenne arriva peu de jours après. Le roi envoya sur-le-champ M. le duc d'Orléans chercher M. le prince de Condé pour qu'il vînt commander à la place de Turenne. M. le Prince, en arrivant à l'armée, dit: «Je voudrais bien causer deui heures avec l'ombre de M. de Turenne pour prendre la suite de ses desseins. »

Les Hollandais perdirent leur contre-amiral et coururent risque de voir périr plusieurs autres de leurs vaisseaux ; mais les galères d'Espagne arrivèrent (eut à propos pour les remorquer.

Duquesne continua sa route vers Messine, tandis que Ruiter alla réparer à Malazzo les débris de ses vaisseaux , fort mécontent des Espagnols qui l'avaient mal secondé.

Il aurait du être plus mécontent encore de sa fortune, qui, lui ayant été tant de fois si favorable sur l'Océan , l'abandonnait tout à coup sur la Méditerranée.

Ce combat se donna près de Stomboli, le neuvième jour de février 1675.

1675. Quelques mois après, le roi attaquait Limbourg en Hollande.

C'est la capitale du duché du même nom.

Elle est d'assez petite enceinte, mais extrêmement forte par sa situation sur une roche escarpée et par le grand nombre de travaux que les Espagnols y ont fait faire.

Le roi, après la prise de Hiir et de Binant, la fit assiéger par le duc d'Enghien. Elle s'attendait d'être secourue. Elle fit une fort brave défense et ne se rendit qu'ensuite d'un grand assaut, après

— 12e — avoir vu les Français logés sur la brèche d'un de ses bastions et d'une de ses courtines.

On lui accorda une capitulation honorable, le vingt-et-unième jour de juin 1675.

1675. Le roi avait eu nouvelle, vers la fin de l'année 1675, que les habitants de Maastricht avaient arboré l'étendard de France et avaient remis entre les mains de l'archevêque de Valbelle, chef d'une de ses escadres, les trois forts qui commandaient la ville.

Il manda alors au duc de Vivonne, général de ses galères , de s'avancer en diligence pour secourir cette grande ville que les Espagnols tenaient bloquée par mer et par terre et que la faim allait réduire à la dernière extrémité.

Le duc mit aussitôt à la voile avec neuf vaisseaux, trois brûlots et huit autres bâtiments chargés de vivres. Mais sur le point d'entrer dans le port, il vit paraître tout à coup la flotte des ennemis, forte de vingt vaisseaux et de seize galères, qui venait à lui vent arrière et qui dès l'abord mit l'avant-garde française un peu en désordre.

Toutefois l'adresse et la valeur des Français suppléèrent au petit nombre de leurs vaisseaux. Ils eurent bientôt rétabli le combat; et sur ces entre-

faites le chevalier de Vnibelle s'avança avec son escadre pour les rejoindre.

Les ennemis craignirent d'être enveloppés; et voyant déjà plusieurs de leurs vaisseaux coulés à fond, ils prirent la fuite.

Le duc de Vivonne, sans s'occuper à les poursuivre, courut au plus pressant. Il continua sa route vers Messine, où il entra dès le soir même. Il y fut reçu avec les acclamations qu'on peut s'imaginer, par un peuple qu'il rappelait, pour ainsi dire, de la mort à la vie.

Ce combat se donna le septième jour de janvier 1676.

À la même époque, eut lieu la prise du fort de Tabago, dans l'Amérique, par le comte d'Estrée, vice-amiral de France, le dix-neuvième jour du mois de février 1676.

1676 Le roi alla vers Bouchain, ville célèbre du Hainaut, située sur l'Escaut, entre Valenciennes et Cambrai.

Le roi, avant d'attaquer Condé, fit assiéger Bouchain par le duc d'Orléans, à qui il donna pour cela une partie de son armée.

Il prit l'autre pour marcher lui-même contre le prince d'Orange qui s'était avancé à la tête de quarante mille hommes pour secourir Boucliaïn.

Il s'arrêta tout d'abord et les armées furent longjtemps en présence (1).

Mais enfin le prince d'Orange n'osa rien entreprendre, et la ville, pressée de tous côtés, se rendit le onzième de mars 1676 (2).

Condé, qui est maintenant une des plus fortes place des Pays-Bas, était déjà très -considérable alors ; elle l'était et par sa situation au confluent de l'Escaut et de la Haine, et même aussi par ses fortifications.

Le roi l'assiégea en personne, et, après huit jours de Irancbée , ayant fait attaquer tous les dehors en une même nuit, il l'emporta d'assaut le vingt-cinquième jour d'avril 1676.

Le gouverneur et mille hommes de garnison qui étaient dedans furent faits prisonniers de guerre.

1676. Il y eut une seconde bataille navale. Elle fut donnée près d'Agousta le vingt-deuxième jour d'avril.

(1) Louis XIV voulait attaquer le prince d'Orange. 11 en avait fait lui-même les disposiioiis. Ses généraux n'en furent pas d'avis, ses ministres s'y opposèrent. Il en a exprimé souvent ses regrets.

(2) C'est le H mai lfi76. Racine s'est trompé de date.

L'avis était venu à Messine que les floUes d'Espagne el de Hollande, nomraandées par le viceamiral Ruiler, avaient paru aux

environs d'AgousIa et semblaient former quelques desseins contre cette ville.

Duquesne, lieutenant général de l'armée navale de France, eut ordre du maréchal de Vivonne de sortir du fare (1) avec toute sa flotte et d'aller chercher les ennemis.

Il les rencontra à trois lieues d'Agousta et les attaqua aussitôt.

Le choc fut terrible. Aimeras, qui conduisait l'armée de France, fut tué d'abord.

Mais presque en même temps Ruiter, qui combattait à la tête de celle des ennemis, eut la cheville du pied emportée et fut mis hors du combat.

La blessure de ce capitaine fit perdre aux ennemis une partie de leur audace et donna le temps au chevalier de Valbelle, qui avait pris la place d' Aimeras, de rassurer l'ayant-garde où les Français étaient un peu ébranlés.

Sur ces entrefaites, Duquesne s'étant avancé avec le corps de bataille et avec tout le reste de la flotte, il se fit de part et d'autre un feu épouvantable.

La bataille dura jusqu'à la nuit qui sépara les deux armées, l'une et l'autre, à l'ordinaire, s'attribuant l'avantage du combat.

(1) On doit écrire phare, mais Hacine a partout écrit fare,

vâiñJleué' par la f'clfni^è qu'ils ûrett(En diligence â la Vuo (\b l'fifrWée françj^îse qui leè ^oîrëiii^H j u sq n é (î a fis le Q6r(^o Sy riitHièë.

Ruiler mounil, peu de jours après, de sa bî^lsure, au gràiid regret dès ennemis qui èë cSiiebètèrent pins diéédén'l de \d peHe de lèi liatfiliHë que dé la fndrf (\ë ce grâfid caf^ifà^îWè!.

C'est le plus grand homme de îî^ét' que H Hô(l&îi'dë ail jaftî-Siè produit (1).

Cette mort fit lever le siège cdtHHi^titê d'Agon^tà.

XXTlt

1676. Le maréchal de Vivonne, ayarit appris que le vice-amiral Ruiter était mort dé la blessiire qu'il avait reçUe daiis lé deriiier coiliDat doilH^ contre liii sur la mer Méditerranée, sorigeèi auS-shÔl à profiter de la consternation où H perte d'bii fclief de cette importance devait apparemment avoir jëlé les ennemis. Il fait remettre à \k voile, il part de Messine et les va chercher.

Les deux flottes d'Espagne et de la Holkn'd'é étaient à la rade de Palerffié, dcctlpéëâ à i'épaf-er les dommages de leurs vaiss-feaîii, et mal ert ordt-è

(1) Racine rend justice à un grand capilaine qui n'était pas Français; mais il a soin de dire qu'il fut le plus grand homme de mer de la Hollande seulement.

\)tv la niésintolligence qui étaildéjl» enle leftchefs. Ce clésoi'-dio augmei>ta k h vue de l'armée de France qui venail sivr elles avec l'avantage du verïl et qui les attaqua aufssilôt.

Les onnenns fuient; les uns vont échouer sur les rivages voisins, les autres se réfugient dans le port sous les murailles de Palerme. Mais le maréchal de Vivonne les y poursuit et les foudroie de tous côtés. Il fait sauter une honne partie de leurs vaisseaux.

Les éclats tout embrasés retombent sur la ville et y mettent le feu en plusieurs endroits. On n'a jamais remporté sur la mer de victoire plus complète ni plus terrible (1).

Les ennemis y perdirent plus de cinq mille hommes et six galères, et douze gros vaisseaux entre lesquels l'amiral et le vice-amiral d'Espagne.

Cette bataille se donna le deuxième jour de juin 1676.

Elle changea les idées des alliés et les étonna, car ils ne croyaient à la nation française ni le génie ni la patience nécessaires pour réussir au métier de la mer.

Il est vrai que l'on avait fort négligé Brest sur de faux avis du roi d'Angleterre, et l'armée navale y était en fort grand péril. M. de Vaubanreprésenta ce danger au roi après le départ de M. de Tour-

(1) On a reproché bien injustement à Racine cet éloge du maréchal de Vivonne, en disant qu'il ne l'avait fait que parce que le maréchal était frère de madame de Montespan. Toutes les histoires de France en parlent de même.

ville, qui, lui aussi, de son côté, avait demandé) vingt mille hommes pour garder Brest. Le résultat fut qu'on résolut de l'en faire sortir et de l'envoyer au cap Saint-Vincent.

xxvm

1676, En Sicile, Taormine est une ville considérable, sur le bord de la mer, entre Catane et Messine.

Le duc de Vivonne résolut de s'en rendre maître. Il y fit faire une descente de deux mille hommes commandés par M. de la

Villedieu. Les faubourgs, quoique fortement retranchés, furent d'abord emportés l'épée à la main, et ensuite la ville elle-même. Les Espagnols se sauvèrent dans le château du Môle ; mais le duc étant arrivé, le château se rendit aussi.

C'était le vingt et unième jour d'octobre 1676. Les Espagnols, à ce combat, étaient au nombre de sept mille (1).

L'Escalette est une place très-forte entre Messine et Taormine.

(1) Il y a ici un peu d'inexactitude; ce fut le 28 mars 1676 que Vivonne battit et détruisit le corps des sept mille Espagnols. Ce fut le 2 juin suivant qu'il remporta la brillante victoire de Palerme. Ce fut le 2^e octobre qu'il remporta celle de Taormine et non pas le 8, c'est le 20 novembre qu'il prit la Scalette, et on a loué à Vivonne dans l'histoire plus qu'on n'a fait Hucine; on a dit qu'il avait détruit entièrement les deux flottes espagnole et hollandaise.

Le duc de Vivonne l'assiégea en personne, malgré la rigueur de la saison, excessivement froide et pluvieuse. Les ennemis s'y défendirent assez bravement durant quinze jours; mais enfoncés de tous côtés par le canon des galères, et par une batterie qu'on avait trouvé moyen de faire élever sur une montagne extrêmement haute, ils furent obligés de capituler.

Le fort Sainte-Placide se rendit aussi le même jour, le huitième jour de novembre 1676.

1677. Le fort de Linck est à quatre bastions et situé au milieu d'un grand marais à travers duquel on ne peut passer que par une digue fortifiée avec une demi-lune.

Ce fort était fameux par un siège de dix jours qu'il soutint contre le défunt duc d'Orléans, où le maréchal de Gassion eut un bras gravement blessé dont il demeura estropié toute sa vie.

Le fort des Vaches est situé aussi dans un marais. Il est à demi-portée du canon de France. On n'y peut aborder que par une digue fort étroite élevée entre deux rivières dont l'une lui sert d'avantfossé.

Aussitôt après la prise d'Aire, le maréchal d'Humières eut l'ordre d'attaquer le fort de Linck.

Çoinme ia séolieresse était «iorsS fof t gi'.wjde , le maréchal, ■au Jieu de l'attaquer par la digue, iil ouvrir la. tranchée dans le marais, et au ibout de deux jours il prit le gouverneur eit la garnison prisonniers de guerre. C'était le onz; iènje jour ■d'août i67î6.

Beu de.eaoig après, le d\ic d'Orléaos .assiégea le fort des Vaches. Après quatre. i;<s)iUins .d-e tea^ncliée, il le fit attaquer ik n«it,pai'Ji€is4ra^50«[S-duJ)iau,phin et les graDftdiens fl'liv-wièi'ep.. Jls (pas^aif^nt la rivière, les uns à la nnge, les autres dans un petit bateau qu'ils trouvèrent à demi enfoncé dans l'eau , et s'étant rendus ma>(tri)^<du chemin couvert, ils entrèrent dans le fort, pêle-mêle avec les ennemis. Le commandant aima mieux se faire tuer que de se rendre, et la garnison , qui était de [trois cents 'hommes, fut presqne itoule |)assée au fil de l'épée. Cette attaque se ifitla auit d^ septième j pur d'avriH677.

1677. La bataille de Cassel fut donnée par le duc d'Orléans contre le prince d'Orange l'onzième ud'avrii i1677.

Au siège de Cbarleroy, une bombe tc^mba sur iun petit endroit où M. le duc donnait à dioerà j)lus de quarante personnes.

Il n'y eut que deux verjçes (de cassés, mais le dîner fut gâlè-de la terjçe qui jretomba en lun nuage dcipou^sière.

Vinl ensuile le combal (le GvqnoJ^jSber'f.

Quelques troupes détachées de l'armée du prince Cliorles ntlnquèrent les ^prdes ordinaires du maréciial de Créqui. Celle allaque, (qui n'était d'al)ord qu'une simple escarmouche , en^age^ insensiblement un assez grand coniljat de cavalerie. La maison du Roi se dislinjjjua par des actions de valeur exli-aordinaire. l^es Allemands furent repousses jusqu'au corps de leur arpiée , laissant quantité de morts et plusieurs pri^pçniers trèsconsidérables.

Celte action se passa sur la h^uleur de Coquek>berg, à trois lieues de Strasbourg, le^eptièmè iuur d'octobre 1677.

XXX

1678. Voyage d|U roi (1).

Le roi part de Saint-Cerraain ep f^y,e Je .sep tième iour de février 1 678.

Il couche à Brie-Comte-Robert.

Le 8, à Nangis.

Le 9, à Provins.

(1) On a publié cette note de Racine, mais infxaclenicnt. Cependant il est possible qu'on ait trouvé de doubles noies de sa main, puisqu'on en a beaucoup de doubles dans les notes mo-

rales et religieuses' ainⁱ (inc dans les cil^{tioi}Mi «m,'a,ii,eo(iicM
jkiwjlc^j jdeuïf«S;.ilje«.JUjiU«;ns poêles. . . **[<jb oJ'''j ' c
,iih(!'n<jin li'n['tlui[,à;î:u'i.)

Les 10 et 11, à Sézanne.

Il y séjourne deux jours.

Il couche le 12 à Fère-Champenoise.

Le 13, à Vilry.

Le 14, à Sermaise.

Vilain lieu où le roi reçoit une chambre où son fauteuil ne pouvait presque tenir.

Le roi couche le 15 à Bar-le-Duc,

Le 16, à Commercy.

Le 17, à Toul.

Le 18, à Pont-à-Mousson.

Le 19 et le 20, à Metz.

Le 21, à Fresne.

Le 22, à Verdun.

Le 23, à Stenay.

Le 24, à Aubigny.

Et le 25, à Guise (1).

Il y eut un grand zèle des habitants de cette frontière.

On alla le 26 à Cateau-Cambresis.

Et le 27 à Valenciennes.

Le sot de la ville vint à une lieue au-devant du roi (2).

On partit le 2 mars.

Le roi nous montra, au sortir des portes, le côté

(1) On voit comme on voyageait alors lentement.

(2) Le sot de chaque ville était encore à cette époque un personnage important dans les cérémonies publiques; il y avait une certaine autorité, puisqu'il marchait à la tête des jeunes gens et les comotandait.

de l'attaque, et les dehors qui furent emportés; puis le roi m'a montré sept villes tout d'une vue qui sont maintenant à lui , et il m'a dit : « Vous verrez aussi Tournay, qui vaut bien que je hasarde quelque chose pour le conserver. »

Le 2 mars le roi coucha à Saint-Amand , et le 3 mars à Oudenarde.

1678. Lewe, place très-forte du Brabant, est située sur une petite rivière et au milieu d'un grand marais, à huit lieues de Maestricht. Elle a une bonne citadelle, couronnée d'un fossé et d'un avant-fossé plein d'eau et extrêmement profond.

Sept cents hommes de la garnison de Maestricht, conduits par un colonel de dragons, entreprirent d'emporter cette place. Ils s'en approchèrent durant la nuit, et ayant passé l'inondation, les uns à la nage , les autres dans de petits bateaux fort légers, ils rompirent la palissade de la contrescarpe. Ensuite malgré le ca-

non et le feu des bastions , ils traversèrent encore les fossés de la citadelle et s'en rendirent maîtres.

. Le gouverneur, avec la garnison qui était de sept cents hommes, se réfugia dans la ville ; et le sieur Calvo, gouverneur de la ville de Maestricht, étant arrivé dans ce moment avec de nouvelles

troupes, les fit tous prisonniers ^Je guerre, Je quatrième (Je mai 1678.

JJB colonel de dragons qui emporta cette place de Leyde ou Leusde se nommait La Br^lelie.

XXXIII

1678. Puicerda est la capitale de la Cerdagne. Elle est naturellement forte par sa situation sur la Se^vre, au pied des Pyrénées. Les Espagnols l'avaient fait extrêmement fortifié et y vivaient mis près de trois mille hommes de guerre.

Le duc de Navailles, ayant «u ordre de l'as^siège-, traversa les montagnes avec des difficultés incroyables. Il n'y put faire traîner que dix pièces de canon qui même n'arrivèrent que longtemps après l'ouverture de la tranchée.

Les assiégés firent paraître beaucoup de valeur. Les mineurs furent attachés aux murs plusieurs fois et «toujours renversés. On tenta vainement plus d'une fois de se loger sur la brèche. Le comte de Monterey eut le temps de s'avancer avec une armée jusqu'à la vue de la place.

Mais le gouverneur ayant vu ensuite qu'il s'était retiré sans oser rien entreprendre (4), fit ^a capi-

(1) (Madame de Sévigné l'avait prévu, Elle précéda : a, ^\ (de J.-
Quintin fatigué toute notre armée. Nos troupes avaient leur arrivée
étaient

l'attaque, et finies uⁱ.nv)is de tranchée, sortit enjambé par la
brèche le trente et unième^e mai 1678.

1678. La bataille de Saint-Denis, près de Mons, fut gagnée par
le duc de Luxembourg contre le prince
d'Orange, le 11^{er} mai 1678.

M. de Luxembourg était quelque chose de plus qu'humain, vo-
lant partout et même s'opiniâtrant à continuer ses attaques
jusque dans le temps que les plus braves étaient rebutés, et alors
menant en personne les bataillons et les escadrons à la charge.

Dans le courant de l'année, on attaque Strasbourg et le
château de Lichtemburg, bâti sur un rocher escarpé, au milieu des
montagnes de la basse Alsace. Il avait une double enveloppe et
un bon fossé.

Ce château appartenait à une princesse de la maison palatine.
Elle y avait fait entrer une garnison d'italiens qui incommo-
daient extrêmement l'Alsace et même les armées françaises, sur-
tout au passage des montagnes.

C'est ce qui obligea le maréchal de Créquy, après l'entre-
prise du maître des forts de Strasbourg, de

bien à leur aise, et quand elles seront bien crottées, il n'aura
qu'un peu à faire pour les rétablir.)>

faire attaquer ce poste qui lui fut rendu après cinq jours de
tranchée, le treizième jour d'octobre 1678; mais l'entrée du roi à

Strasbourg et la paix qu'il vient de donner à l'Europe nous présente quelque chose de plus grand encore que tout ce qu'il a fait pendant la guerre.

LOUIS XIV

Il est doux de voir comment Racine termine les notes qu'il a faites sur les campagnes de Louis XIV. Oui, il loue le roi, il l'admire; il en parle avec éloge, mais toujours noblement et dignement, et ceux qui l'accusent de flatterie doivent reconnaître que ses louanges expriment toujours un sentiment, non-seulement de patriotisme comme Français, mais souvent aussi d'amour de l'humanité comme homme et comme chrétien.

La paix que Louis XIV signa en 1678 est celle de Nimègue. Le roi étoit vainqueur, il en dicta les conditions; elles furent sages et modérées. Il rétablit simplement avec l'empereur le traité de Muns-

ter; il ne fit perdre à l'Espagne que la Franche- Comlé qui tenait à la France, et il rendit généreusement à la Hollande tout ce qu'il lui avait pris.

Racine avait raison de penser que ce traité de paix avait un caractère noble et grand, et il était beau d'oser dire à un roi qui aimait la guerre et qui venait de remporter de brillantes victoires, que la paix qu'il avait signée était plus glorieuse encore que ces illustres et mémorables campagnes.

Toutefois, il est juste de rendre hommage aux grandes qualités de Louis XIV.

Il était GRAND, ce qui signifie, pour un roi qu'on a surnommé ainsi, qu'il savait en imposer par sa représentation et que ses actions étaient en harmonie avec ses paroles; ce qui signifie encore que ses pensées et par suite ses desseins étaient élevés, nobles, généreux et semblaient avoir eux-mêmes de la dignité ; ce qui signifie enfin que le souverain n'est pas seulement imposant et respecté pour lui-même, mais a su rendre son gouvernement fort et honoré hautement considéré et toujours consulté et tenant souvent la balance entre les États les plus puissants.

On a vu aussi qu'il était brave, et de plus je ne dirai pas qu'il était un grand général ; il n'a pas voulu l'être; il n'est resté ni souvent ni longtemps à la guerre, mais je dois dire qu'il a été un intelligent observateur des détails de la guerre, et qu'il s'est élevé dans ses campagnes à la hauteur de ses généraux, non pas pour les remplacer, mais assez

pour les comprendre et les juger^ ce qu'il suffit à un roi.

Ajoutons qu'il a été très-160é et qu'il est vrai qu'il s'est illustré par des hauts faits. Je n'en citerai qu'un seul parce que je le trouve dans une lettre qui n'est pas connue et qui rectifie à l'honneur de Louis XIV le récit de la prise de Valenciennes.

LETTRE DE M. LE COMTE DE LOI VIGNY

A M. LE MARÉCHAL DE GRAÏSMO^T, SON PÈRE (2).

Valenciennes , le 17 mars 1677.

Mon cl]e^ père, le rdi m'orddhhe de vous réfldfè cortipté d'une petite aventure qiii vient d'arrivéï", qüe vous trouverez sans doute eitraordinaire, mais à laquelle il est persuadé qUè tous prendre^ part.

Voici le fait que je vais vous raconter naturellement, comme il est.

Sa Majeété s'est enfiïi t-é^olue de fai^-e altaquëï'

(1) Antoine Charles, quatrième duc de Gramntiotit, se distingua à la guerre de Hollande en 1672, et au siège de Besançon en 1674. Il porlait alors le nom de coniiio de Louvigny. 11 devint duc de Grammont en 1678, à la mort d*» son père.

(2) Antoine, troisième duc de Grammont, fut maréchal de Fraticé. On peut dire qu'il a fait toutes les guerres des règnes de Louis XIII et dé Louis XIV jusqu'en 16"75 a^ee une bravoure sans égale. On a dit de liii : « C'était un seigneur d'un mérite singulier, honnête, généreux, qui parlait agréablement, qui raillait avec bonne grâce, et qui 'à fait dans son temps l'ornement de la cour die France. »

In rnfrtfrè'scirpd lo Ittnfiîh, csfJmnnl ^6'eîle sernif o/ftpo'f'-fée |)](ijj frtèPlétifi'ënt èl a'vec tnoins de Ooifièf dèjôtir qtfèf de nuit, les enrtehnfis ne s'y attendai^t pà9, et Id èlrose devant létir paraître irnprafi-

Il y a eu quatre riftaques disposées de la maiïiïiè'e que je vais vous dire et (^iiei vous distinguerez aisément suf le plan que je vô'lis envoie.

Les mousquetaires gris par le flatte de l'èùvrrfge eoiot'6'ttrié ayant à leur tête la moitié de là cdftipfi(gtllè dés gt*enadièrs à

cheval. Les mousquelaires noifs par 16 flatic de M ggitichë de l'ouvrage, ayaiit à leut- tête l'autre moitié dés grenadiers à chéYàl: Le régiment des garder à là droite de l'ouvragé par la tête, et le régiment de Picardie à la gauche de l'ouvrage par la tête. Enfin tods lès grenadiers de l'armée à la gaUche de la tranchée pour s'él servir en cas de besoin.

Les quatre attaques ont commencé en iiième temps, api'ès le signal cjuì élalt de neuf coups de canon.

On a emporté la contrescarpe sans résistance, puisque tous ceìx qui étalent dans l'ouvrage cbiir^nné ont été tués. Quelques fuyards se sdtlt ttiig danè la demi-lune revêtue; les ttiousquè-taires, les grenadiers et un grûhd ilombre d'officiers sotit entrés pèle -mêle avec eux dans la demi -lune. Les ennemis y ont encore perdu beaucoup de gens.

Ceux qui ont pris le parti de se sativër dans Id

— iU —

ville n'ont pas eu un meilleur sort que leurs caroarades. Ils y ont été poussés l'épée dans les reins, qt les mêmes mousquetaires et gens que je viens de vous nommer, après avoir fait main basse partout, sont entrés dans le guichet du paie et ensuite ont gagné le rempart de la ville, se sont rendus maîtres du canon, et l'ont tiré sur les ennemis, après avoir fait une espèce de retranchement.

Ce que je vous mande, mon cher père, est la vérité. Mais moi qui viens de le voir, j'ai encore delà peine à le croire. Cependant rien n'est plus assuré que c'est le roi qui a pris en plein jour Va-

leuciennes, et en deux heures, étant de sa personne à vingt pas de la contrescarpe, quand on a commencé à marcher.

Le maréchal de Luxembourg était de jour; la Trousse et Saint-Géran officiers généraux, le chevalier de Vendôme et d'Anjou, aides de camp, qui se portent tous fort bien. Bourlemont est le seul qui a été tué d'un coup de fauconneau en arrivant à la palissade. Champigny, capitaine aux gardes, est assez blessé; un capitaine de Picardie tué et quarante hommes tués ou blessés, tant mousquetaires que soldats.

Les ennemis ont perdu tout ce qu'il y avait dans les dehors dont il en est resté plus de six cents sur la place. Il y a près de six cents prisonniers : le comte de Saure, cinq colonels, près de douze cents chevaux. Enfin les bourgeois et la garnison sont tous pris à discrétion.

Voilà mn relntiofi de la matinée (ju'a eue S« Majesté, qui peut être comprise (-omme une des belles qu'elle aura do sa vie. Aussi puis-je vous assurer qu'elle n'est pas de mauvaise humeur.

Mon père, le roi m'a dit qu'il s'attend à recevoir de vous une épître d'un style singulier, et je l'en ai fort assuré; car le cas le mérite. Rien n'est plus particulier et plus vrai que ce que je vous en écris. Monsieur le duc me prie de a^ous faire un compliment. Le comtk de Louvigny.

LE PRIIVCE I»E COIÎTI.

Il est juste aussi de reconnaître les hautes vertus de quelques princes et grands seigneurs qui , tout en partageant l'amour et l'enthousiasme publics pour le roi, ont prouvé dans les circons-

tances les plus importantes leur dévouement à leurs devoirs et leur fidélité à leur conscience.

J'aime à citer le bel exemple donné par le prince de Conti. C'est une belle action d'avoir écrit la lettre que je dépose ici.

Il faut dire d'abord que la paix fut conclue entre les puissances occidentales de l'Europe le 7 novembre 1659, mais que le cardinal Mazarin ne vécut pas longtemps après le traité et que Louis XIV prit le gouvernement. Il était alors dans toute la

force de la jeunesse, ardent, absolu ; il semblait ne vouloir rencontrer aucun obstacle devant lui.

Ce fut h ce moment que le prince de Conti reçut de lui Je gouvernement du Languedoc; on était alors dans l'espoir de recueillir les bienfaits de la paix, et ce jeune prince s'appliqua aux aflaités avec un feële et un dévouement admirables. -IVMais plus de deux ans après, n'ayant vu arriver aucun soulagement au peuple , il écrivit la lettre suivante que sa conscience lui dicta.

Elle a été adressée par ce prince à l'abbé de Roquette, évêque d'Autun, qui était alors fort en crédit auprès du roi :

« Mon cher abbé, la tenue des états approche. Je pense qu'il est temps que je vous écrive mes pensées sur l'état de la province et sur la possibilité des peuples (1). Vous pourrez ensuite représenter au roi de ma part , la nécessité de leïir faire goûter les fruits de la paix. Il y a assez longtemps qu'en vertu des instructions que nous avons reçues, nous la leur faisons espérer, et il est certain qu'ils n'en ont encore vu aucun effet. L'année dernière, le don gratuit a été aussi fort que pendant les années de guerre. Il faut dire au roi que par la guerre, une grande partie des oliviers

est perdue dans le bas Languedoc, et que la guerre a ruiné aussi la récolte des blés , et que même dans

(l) La possibilité des peuples signifie ce qu'il est possible aux peuples de payer d'impôts.

— i47 les lieux qui n'ont pas été ravagés par ce fléau (1), la récolte sera partout de moitié moindre que (lan« les années communes. Vous ajouterez que les états vont se voir obligés de contribuer pendant plusieurs années à des ouvrages publics dont la charge sera présente et la commodité à venir (2).

» Ainsi, vous ferez juger au roi que jamais la province n'a eu tant de besoin d'un soulagement effectif que cette année.

» Au nom de Dieu, expliquez bien tout cela au roi, avec un profond respect.

» Sa Majesté a tant d'amour pour ses peuples et elle est si bien informée que Dieu les lui a donnés pour soulager leurs nécessités, qu'elle agira envers eux avec une bonté et une justice paternelles. Elle sait qu'ils ne peuvent recourir qu'à lui dans leurs besoins, et elle sera indubitablement sensible à leurs malheurs.

» Elle connaît assez mon attachement à sa personne et à son service pour être assurée que je dis la pure vérité ; et puisqu'elle m'a confié le gouvernement de cette province, je manquerais à la sincérité et à la fidélité que je lui dois (3), si je ne lui représentais tous ces maux,

» Mais, mon cher abbé, si vous ne pouvez rien obtenir , voici en secret ce que je vous conjure

(i) On doit remarquer celle espresion sous la plume d'un prince de la famille de Louis XIV.

(2) On comprend bien que les dépenses seront faites cette année, et profittront à l'avenir.

f3) Voilà certainement une belle leçon donnée aux adoiinistrateurs,

pourtant de dire à Sa Majesté avec tout le respect et toute la souraission qui lui sont dus :

» C'est que connaissant aussi évidemment la possibilité de cette province, et voyant que de mettre le don gratuit cette année sur le pied de l'année dernière, c'est ruiner deux cent mille familles, je supplie très-humblement le roi de me permettre de ne tenir pas les états (1).

» Je ne peux me résoudre à surmonter en ce point les reproches de ma conscience que je ne pourrais jamais étouffer (2).

» Je ne vous dis pas une exagération, quand je vous dis que j'ai pour la personne du roi toute la vénération et l'attachement que l'on peut s'imaginer. S'il n'était pas mon maître et mon souverain, j'écirais d'un terme plus familier pour exprimer le lien qui m'attache à lui. Car il est certain que j'exposerais toujours ma vie pour lui avec une fidélité à toute épreuve. C'est à quoi m'obligent encore davantage les témoignages que j'ai toujours reçus de sa bonté.

» Mais j'ai des bornes sur cette matière, Dieu et ma conscience, et je dois songer à ce qu'à l'heure de ma mort je voudrais avoir fait, lorsque j'aurai à rendre à Dieu le compte de toute ma vie (3).

(1) Le prince déclarait donc qu'il prenait la résolution de se retirer du gouvernement et de tous les honneurs, plutôt que de concourir à des mesures nuisibles au pays.

(2) Voilà le seu!, noble et pieux motif, qui le guide.

(.H) La conscience n'est forte fjl!»? lorsqu'elle est ainsi appuyée sur la religion.

>> Le roi Voudra bien sans doute que Dieu aille le premier et que je ne .serve pas contre ma connaissance manifeste et évidente à la ruine d'une infinité de personnes (1).

» Je ne dis pas cela pour m'opposer aux volontés du roi. J'aimerais mieux mourir. Je suis sans concert et sans cabale (2), comme vous le savez, et je n'ai parlé ni ne parlerai de ceci k personne , je sais trop le respect que je dois au roi.

» Mais enfin je suis prêt à me retirer, pour tout autant de temps qu'il plaira au roi, au lieu qu'il m'ordonnera, plutôt que de tenir les états à ce prix-là (3).

» Je vous conjure, mon cher abbé, de ménager la connaissance que je vous donne de mes dispositions, en sorte que le roi sache qu'il n'y a au monde que ma conscience qui l'emporte sur ses désirs, et que même je me fais la dernière violence en celte occasion pour ne pas suivre avec tout abandon la pente naturelle que j'ai à lui vouloir plaire en toutes choses.

v> Armand de Bourbon. »

Ce prince mourut le 20 février 1666, quatre ans après avoir écrit cette lettre. Je^ois citer une autre

(1) Ou voit que son principe est qu'un chef d'administration ne doit pas prêter son concours pour faire du mal.

(2) On sait qu'il y avait alors un grand nombre de partis et d'intrigues à la cour.

(3) On voit que sa résolution est bien prise et bien fermement déclarée : il préfère l'exil, et il le demande plutôt que de concourir à des mesures injustes et cruelles.

de ses belles actions. Il était guerrier, il avait commandé des corps d'armée , il avait fait plusieurs campagnes , il avait pris des places fortes et remporté des victoires ; cependant il avait horreur de la guerre et il se regarda lui-même comme personnellement responsable des ravages qu'elle avait produits dans ses terres. Il on fit vendre une portion considérable pour donner des indemnités aux pauvres habitants qui avaient perdu leurs maisons ou leurs récoltes. Aussi fut-il sincèrement pleuré lorsqu'il mourut, âgé seulement de trente-sept ans.

LE DUC DE LA FEUILLADE.

Racine parle aussi de M. le duc de laFeuillade. Il fut brave, spirituel et magnifique , comme le furent tous les grands seigneurs du siècle de Louis XIV, mais il s'illustra plus particulièrement comme courtisan.

Il a été un des généraux les plus illustrés ; il fut fait en 1675 maréchal de France et mourut en

Ce fut lui qui, ayant acheté l'hôtel de Senneterre, en fit don à la ville pour y construire la place des Victoires, et il y fit élever, à ses frais, au centre de la place, un superbe monument en l'honneur du roi.

Voici en peu de mois sa description :

Louis XIV avait treize pieds de haut, mais il était dominé par la statue de la Victoire, qui, un pied posé sur un globe, couronnait de lauriers la tête du roi et portait dans l'autre main des branches d'olivier. Le roi tenait sous son pied un cerbère o trois têtes qui désignaient les trois puissances qui s'étaient alliées contre lui, et aux quatre coins du piédestal, qui était de vingtdeux pieds de haut en marbre blanc, étaient attachés des esclaves qui représentaient toutes les nations de l'Europe enchaînées à ses pieds. Enfin on avait gravé devant lui en lettres d'or :

VIRO IMMORTALI

Le duc de la Feuillade avait joint à cette érection les conditions suivantes :

Il avait substitué tous ses droits à son fils aîné, en l'obligeant à entretenir ce monument à perpétuité et le chargeant aussi de faire exécuter les autres clauses du titre de la fondation.

L Une compagnie des gardes françaises devait monter la garde tous les jours au pied du monument; chaque matin, en y arrivant, il lui était ordonné de saluer de l'esponçon la statue du roi.

IL II avait été pratiqué une voûte souterraine par laquelle on arrivait du couvent des Petits- Pères jusque sous les pieds delà statue, et les révérends pères étaient tenus d'y dire la messe tous les jours. '

m. Les quatre angles du monument étaient ornés de trois colonnes de marbre portant un grand fanal de bronze doré, qui répandait la lumière sur la statue pendant toutes les nuits.

C'était traiter le roi comme un dieu de son vivant, et je ne sais si l'empereur romain qui fit adorer son cheval fit plus que le roi qui fit adorer sa statue.

Mais ces actes de servilité étaient trop opposés au caractère national pour pouvoir durer longtemps. On s'efforça d'en maintenir l'exécution. On avait pris toutes les précautions pour les consolider, on avait constitué des sommes considérables pour en acquitter les frais. Cependant tout a été bientôt détruit, les clauses ont été légalement annulées, les unes du vivant même du roi et toutes autres du vivant même du fondateur substitué.

Ainsi les militaires ont commencé par se refuser à la consigne; peu d'années après l'érection du monument, la compagnie des gardes françaises en a été retirée.

En outre, du vivant même de Louis XIV, un arrêt du conseil du roi, du 20 avril 1699, ordonna de ne plus allumer les quatre fanaux.

La messe cessa bientôt d'être dite régulièrement au pied du monument, quoiqu'elle fût payée exactement par le duc de la Feuillade, et à la mort du roi elle fut entièrement supprimée sans que le fondateur même ait osé se plaindre.

Enfin, dès la seconde année après la mort du

— 15:J — Louis XIV, un nouvel arrêt du conseil, rendu le 23 octobre 1717, ordonna (quo les fanaux eux-mêmes seraient enle-

vés, et que les trois colonnes de marbre de chaque encoignure seraient démolies.

Ainsi passe vite la gloire de l'homme , et ne semble-t-il pas que plus il s'enorgueillit, plus il semble petit?

Mais je suis obligé d'aller un peu plus loin aujourd'hui dans mon observation sur cet abaissement des grandeurs humaines.

On vient de découvrir une lettre de Louis XIV, du 16 juillet 1710, adressée aux marguilliers de la paroisse de Sainl-Eustache, qui était restée ignorée au fond des archives jusqu'à ce jour.

Le roi leur dit qu'il est vrai qu'il avait permis autrefois aux héritiers de son cousin le vicomte de Turenne de mettre son corps en dépôt dans une chapelle de leur église et même d'y élever un mausolée à sa gloire, mais qu'il n'avait pas permis d'y faire faire des ornements et d'y placer des armoiries, et qu'en conséquence il a donné l'ordre au sieur Decoste, son premier architecte, de se transporter lui-même dans leur église et d'y faire détruire tous les ornements qui entourent le mausolée et enlever les armoiries de ce grand capitaine.

On se demande, à la lecture de cette lettre, comment on avait pu permettre d'ériger un mausolée à la gloire du grand capitaine sans qu'il dût être entouré d'ornements et être couronné de ses armes. On s'étonne aussi que ce soit trente-cinq ans après

— 154" — sa mort que l'on vienne, par ordre du roi, mutiler son mausolée, en abattre et détruire les ornements, et en briser les armoiries.

Quoi qu'il en soit, ne nous semble-t-il pas que la Providence, notre protectrice, est quelquefois vengeresse et donne aux

hommes des leçons mémorables? N'a-t-elle pas rencontré Louis XIV, le 16 juillet 1710, ordonnant d'arracher les trophées du mausolée de Tu renne, et n'a-t-elle pas résolu dès ce jour-là qu'elle arracherait, le 23 octobre 1717, les trophées de la statue du grand roi ?

CORRESPONDANCES

Je crois qu'après avoir recueilli les noies morales de Racine éparses clans les nombreux manuscrits qu'il a laissés, et qui presque toutes étaient encore inédites, il n'est pas sans intérêt de réunir quelques-unes des pensées qui ont été émises par lui dans ses correspondances et qui ont bien franchement manifesté ses bons et vertueux sentiments.

Ainsi, après avoir suivi durant tout le règne de Louis XIV les événements sur lesquels nous avons des documents nouveaux ou peu connus, nous devons revenir à la jeunesse de Racine ; nous parlerons ensuite de ses rapports avec Boileau et de sa vie à la cour, et nous trouverons encore des matériaux utiles aux éditeurs de ses œuvres, ainsi que des renseignements intéressants pour ses admirateurs.

Voici ce que Racine a écrit :

Lettre 1 . Je vous envoie mon sonnet, j'nais tout changé. Les poètes ont cela des hypocrites qu'ils défendent toujours ce qu'ils font, mais que leur conscience ne les laisse jamais en repos. J'étais dd mémo.

2. Il y a bien des beaux-esprits sujets à faire des lettres à tout prix et qui les remplissent de bagatelles. Je ne prétends pas être du nombre.

3. J'ai bien peur que les comédiens n'aiment à présent que le galimatias, pourvu qu'il vienne du grand auteur (1).

4. Voici les paroles de M. Chapelain que je vous rapporte comme le texte de l'Évangile, sans y rien changer : « L'ode est fort belle, fort poétique , et il y a beaucoup de stances qui ne peuvent être mieux. Si l'on repasse le peu d'endroits que j'ai marqués, on en fera une fort belle pièce. » Il a tant pressé M. Vitart de lui en nommer l'auteur, que M. Vitart veut à toute force me mener chez lui. Cette vue nuira bien sans doute à l'estime qu'il a pu concevoir de moi (2).

5. Je suis dans la chambre d'un duc et pair; voilà pour ce qui regarde le faste; mais j'ai des divertissements plus solides, quoiqu'ils paraissent moins. Je goule tous les plaisirs de la vie solitaire; je suis tout seul et je n'entends pas le moindre bruit. Je lis des vers et je tache d'en faire (3).

Lettre 6. L'Amour est celui de tous les dieux qui sait le mieux le chemin du Parnasse.

(1) Je crois que c'est la seule fois que Racine ait mai parlé de Corneille, et Racine avait alors vingt ans.

(2) On voit quelle modestie.

(3) C'est encore bien modeste.

7. Les choses imparfaites recherchent naturellement à se joindre avec les plus parfaites.

8. Un honnête homme ne doit faire le métier de poète que quand il a fini un bon fondement pour toute sa vie, et qu'il se peut dire honnête homme à juste titre.

9. Mon oncle veut que j'étudie, je ne demande pas mieux; il veut que j'apprenne un peu de théologie, j'en suis tombé d'accord très-volontiers. Je m'accorde le plus aisément du monde à tout ce qu'il veut.

10. Nous savons la naissance du dauphin; je l'aurais chanté si j'eusse été à Paris, mais ici je n'ai pu chanter rien que le Te Deum.

11. On doit cette semaine créer des consuls. C'est une belle chose de voir le compère cardeur et le menuisier gaillard avec la robe rouge, comme un président, donner des ariels et aller les premiers à l'offrande. On ne voit pas cela à Paris (1).

12. Mandez-moi des nouvelles de tout, et entre autres d'un petit mémoire que j'envoyai pour la Gazette il y a huit jours (2).

Lettre 14. Les plus beaux jours que vous donne

(1) C'était vrai alors; mais Paris a bien changé depuis. On peut dire aujourd'hui que c'est là qu'il règne le plus d'égalité entre les conditions et le plus d'avancement rendu facile entre les citoyens,

(2) J'ai noté ce fait, parce que c'est un mémoire à rechercher dans les gazettes de la fin de décembre 1601 ou de janvier 1662.

le printemps ne valent pas ceux que l'hiver nous laisse ici; et jamais le mois de mai ne vous paraît si agréable que l'est pour nous le mois de janvier.

Je passe tout mon temps avec saint Thomas et Virgile: je fais force extraits de théologie, et quelques-uns de poésie, et je ne m'ennuie pas.

Qu'il vous sied biell d'être en courroux

Si les Grâces jamais se mettaient en colère , Le pourraient-elles faire

De meilleure grâce que vous?

Les reproches mêmes sont doux,

Venant d'une bouche si chère.

Mais si je méritais d'être loué de vous, Et que je fusse un jour capable de vous plaire,

Combien ferais-je de jaloux?

17. Écrivez-moi, je vous prie, je suis confiné dans un pays qui a quelque chose de moins sociable que lePonl-Euxin; le sens commun y est rare, et la fidélité n'y ei-^t point du tout. On ne sait à qui se prendre, il ne faut qu'un quart d'heure de conversation pour vous faire haïr un homme, tant les

âmes do cette ville sont dures et intéressées. Ce sentions baillis (I). Aussi, quoiqu'ils me soient venus quérir cent fois pour aller en compagnie , je ne me suis encore produit nulle part. Il n'y a ici personne pour moi.

18. C'est à ce pays , ce me semble , que Furetière a laissé le galimatias en partage, en disant qu'il s'était relégué dans les pays au

delà de la Loire. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelques esprits bien faits.

20. J'ai eu tout le loisir de lire l'ode de M. Perrault sur la naissance du dauphin. Je crois que son esprit est toujours le même, mais que le sujet seulement lui a manqué. Car en effet, il y a longtemps que Cicéron a dit que c'était une manière bien stérile que l'éloge d'un enfant en qui on ne pouvait louer que l'espérance.

21 . Je ne vous demandais pas des louanges , mais votre sentiment au vrai, et celui de vos amis. Vous vous êtes contenté de dire pulchrè, benè , rectè; et Horace dit fort bien qu'on loue ainsi les mauvais ouvrages, parce qu'il y a tant de choses à y reprendre , qu'on aime mieux tout louer que d'examiner.

22. Peut-être ne penserez- vous pas h la triste vie que je mènerai ici pendant que toute votre compagnie se divertira fort à son aise.

(1) Racine donne au nom de baillis la signification d'hommes injustes, durs, intéressés. C'était l'opinion malheureusement générale. Elle n'était pas flatteuse pour l'administration du pays.

J'irai parmi les oliviers,

Les chênes verls et les figuiers, Cliercher quelque remède à mon in((uiélu(le.

Je vivrai dans la solitude.

Et ne pouvant être avec vous, Les lieux les plus affreux me seront les plus doux.

23. On me vient voir fort souvent, et on tâche de me débaucher pour me mener en compagnie; je me tiens sur la négative, et

je ne sors pas; mon oncle m'en sait très-bon gré, et je me console avec mes livres.

24. Il me semble reconnaître qu'une belle amitié est en effet ce qu'il y a au monde de plus doux, et je me flatte de l'amitié que vous avez pour moi, parce que je sens bien en moi-même que je vous suis très-fortement attaché, et le quolibet](l) m'assure de ce côté-là : Si vis amari, ama. Si tu veux être aimé, aime.

25. Nos moines sont plus sots que pas un, et qui plus est des sots ignorants, car ils n'étudient point du tout. Aussi je ne les vois jamais, et j'ai conçu une certaine horreur pour cette vie fainéante de moine que je ne pourrais pas bien dissimuler.

26. Mon oncle voudrait trouver un bénéficiaire séculier qui voudrait de son bénéfice, à condition de me résigner celui qu'il aurait. Vous voyez par là si je l'ai gagné et s'il a de la bonne volonté pour moi.

(1) On dirait aujourd'hui le proverbe.

27. M. noire (!vi'«]ik) iio se déconvic oncoro « personne sur son beau projet <!e relraite; mais sur le simple bruit cpïi en couiut, il se voit déjà (léser!, et cela le fâcho. Il reconnaît bien qu'on ne fait la cour qu'à ceux dont on allend du bien. Il en a témoigné son étonnement, il y a quelques jours, et ce n'est pourtant rien encore, car s'il établit une fois sa retraite, on dit qu'il sera abandonné même de ses valets.

28. M. de la Fontaine m'a écrit et me mande force nouvelles de poésie et surtout de pièces de théâtre. Il me porte à faire des vers ; je cherche (quelque sujet de théâtre, et je serais assez disposé à y

travailler, mais je n'aurais pas ici une personne comme vous, h
qui je puisse tout montrer à mesure.

« Tu autem qui soëpissimè curam et angorem animi mei ser-
mone et consilio levasti tuo, qui mihi in rébus omnibus conscius
et omnium meorum sernaonum et consiliorum particeps esse
soles, ubinam es? » Oh es-tu, toi qui as si souvent soulagé, par tes
discours et tes conseils, les inquiétudes et les angoisses de mon
âme, toi qui étais habituellement le confident de tous mes projets
et de tous mes écrits, où es-tu ?

29. Je suis fort alarmé de votre refroidissement avec M. l'abbé.
Je mourrais de déplaisir si vous rompiez tout à fiit, et je pourrais
bien dire comme Chimène :

La moitié «le ma vio a mis l'nutro an tomieau.

Mais vous èles trop généreux l'un et l'autre pour ne pas passer
sur de petites choses.

30. Mon oncle est au lit, et je suis fort assidu auprès de lui. Il
est tout à fait bon. Je souhaite qu'il fasse quelque chose pour moi.
Cependant je ne suis pas ardent pour les bénéfices. Je n'en sou-
haite que pour vous payer quelque méchante partie de ce que je
vous dois.

DE PARIS

Lettre 31 . Je vais à l'hôtel de Liancourt presque tous les jours,
parce que c'est là oii sont mes plus grandes affaires.

La Renommée est assez heureuse. M. le comte de Saint-Aignan l'a trouvée fort belle. Il a demandé mes autres ouvrages et m'a demandé moi-même. Je le dois aller saluer demain. Je ne l'ai pas trouvé aujourd'hui au lever du roi; mais j'y ai trouvé Molière, à qui le roi a fait assez de louanges, et j'en ai été bien aise pour lui; il a été bien aise aussi que j'y fusse présent (1).

Vous voyez que je suis à demi courtisan; mais c'est, à mon gré, un métier assez ennuyant.

32. Montfleuri a fait une requête contre Molière, et Ta donnée au roi; il l'accuse d'avoir épousé la fille et d'avoir autrefois vécu avec la mère. Mais Montfleuri n'est point écouté à la cour.

(1) Cela est dit avec tant de naïveté que ce n'est pas de la vanité.

33. Je viens de parcourir votre belle et grande lettre, où j'ai trouvé assez de difficultés (qui m'ont arrêté et d'autres sur lesquelles il serait aisé de vous regagner. Je suis pourtant fort obligé à l'auteur des remarques (1) et je l'estime infiniment. Je ne sais s'il me sera permis quelque jour de le connaître.

(1) L'auteur des remarques sur l'ode à la Renommée était Boileau. Racine alla le remercier, et telle fut l'origine de l'amitié qui les a attachés l'un à l'autre pendant toute leur vie.

DE RACINE ET BOILEAU

LETTRE I^{re}, DE BOILEAU.

19 mai 1687.

Cette correspondance commence singulièrement l . Boileau le satirique, dès la première lettre qu'on a conservée de lui, fait, tout naturellement et sans aucune mauvaise intention, des épigrammes contre ses meilleurs amis.

Il commence par son ânesse dont il a pris le lait pour se guérir d'une extinction de voix. «Elle y a,» dit-il, « perdu son latin. »

Il parle ensuite de ses médecins. « La différence entre eux et elle, » dit-il, « c'est que son lait m'a engraisé et que leurs remèdes me dessèchent. »

Il passe après au marquis de Termes, qui a. été constamment son ami : << Je songe à lui dans mon

— I6S — infortune,» dit-il , «quoicpieje sache assez combien les gfcns (le cour sont peu touchés ries malheurs d'aulrui. »

Enfin il avait alors pour le soigner le premier chirurgien de Louis XIV, Mnximilien, et il ne l'épargne pas plus que les autres : « C'est un fort honnête homme, y> dit-il, «et il ne lui manquerait j'ien, si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il a envie de l'être. »

LETTRE II , DE RACINE

24 mai 1687.

Je place la date du mois et de l'année à chaque lettre , afin qu'on puisse retrouver aisément les événements historiques dont il est question. Mais Raciùe n'a jamais mis à ses lettres aucune date d'année.

On a daté cette lettre-ci du 24 mai 1687, comme s'appliquant au voyage que le roi fit en cette année pour visiter les fortifications qui avaient été prises en 1684. Je crois que l'on a eu raison.

Louis Racine prétend, au contraire, que cette lettre est de 1684. Mais la lettre même prouve qu'elle ne peut pas être de cette année-là, puisque le 24 mai 1684 on se battait dans les fameuses redoutes et dans ces chemins couverts et dans ces contremines qui ont, dit-on, donné tant de peine à Vauban ; on sait que l'armée ennemie ne les a abandonnés que le 4 juin 1684, et que l'armée

française ne les a occupés que le 7 de ce même mois de juin 1684 : le roi Louis XIV ne pouvait donc pas les parcourir le 24 mai précédent, puisque l'ennemi les occupait encore. Aussi voit-on que dans la lettre de Racine il n'est aucunement question d'une armée ennemie. Louis XIV se promène dans toutes ces anciennes fortifications sans le moindre danger; c'était un voyage de plaisir avec les princesses, et cette fois on ne vante pas le courage du roi.

MEME LETTRE

Il n'y a aucune raison pour mettre musicien bègue en italiques. Rien ne prouve dans le manuscrit que Racine l'ait voulu.

Plus loin : « Monseigneur le Prince que je devrais nommer le premier, » il y a ; « que je devais. »

Mais à quelques phrases plus haut, on a Imprimé dans toutes les éditions :

« La vérité qu'on nous demande tant est bien plus difficile à trouver qu'à écrire. »

il n'y a pas cela dans l'original. Racine se plaindrait qu'on le pressât de dire la vérité, ce serait s'accuser d'être disposé à en faire bien peu de cas. Telle n'a pas été sa pensée. C'est le contraire qu'il a écrit, parce qu'il était, même à la cour, très-dévoué à la vérité. Il y a dans !a lettre originale ;

« La vérité qu'on .nous demande et que nom
cherchons laul, est bien plusdil'îcile à trouver qu'à
écrire. »

LETTICE V, DE RACINE.

15 juillet 1687.

« Quoique j'espère que vous retrouverez bientôt votre voix tout entière, vous n'en aurez jamais... »

11 faut mettre : « Je doute que vous en ayez jamais assez pour suffire h tous les remercîments que vous aurez à faire. » La phrase est meilleure et elle est ainsi dans l'original.

LETTRE IX, DE BOILEAU

9 août 1687.

« Ainsi nous sommes convenus de vous adresser sa relation. »
Il y a dans l'original : « avec un cachet volant, afin que vous la fisses voir à l'un et à l'autre. »

Tous les éditeurs ont supprimé cette phrase. Je ne sais s'ils ont prétendu y reconnaître une faute grammaticale.

MÊME LETTRE

« Je m'efforce cependant. » Il y a : « pourtant. » « Prendre douze verres d'eau. » Il est écrit dans la lettre originale : « douze verrées d'eau. » Il faut conserver cette expression, quand ce ne serait que pour constater que l'on disait alors boire une

verrée et non un verre; ce qui était plus exact, car on boit la verrée, on ne boit pas le verre.

LETTRE XIII, DE BOILEAU

19 août 1687.

Boileau a écrit : « Si quelque chose pouvait me rendre la santé et la joie, ce serait la bonté qu'a Sa Majesté de s'enquérir de moi toutes les fois que vous vous présentez devant lui. » Luneau avait publié la phrase exactement. Geoffroi, en rigide grammairien, sachant que Sa Majesté est un mot féminin, a cru devoir corriger le texte de Boileau, et a mis devant elle; mais il y a trente ans qu'on a engagé les éditeurs à remettre lui, et en effet il a été rétabli.

MEME LETTRE

« Luxembourg et tant d'autres villes. » Il y a dans l'original : « Luxembourg et trente autres villes. »

MÊME LETTRE

« Un prince qui a exécuté tant de choses miraculeuses, est vraisemblablement inspiré du ciel et toutes les choses qu'il dit

sont des oracles. » Je ne sais si le texte est meilleur que cette copie, mais on doit l'imprimer exactement. Il porte : « Un prince qui a exécuté tant de choses miraculeuses, est véritablement inspiré du ciel dam tout ce qu'il dit et prononce aussi des oracles. »

LETTRE XIV, DE BOILEAU.

23 aoAt 1687.

« Que j'ai appelé au conseil. » Il y a dans la lettre originale : « que j'ai appelé en consultation au conseil. »

LETTRE XV, DE RACINE

24 août 1687.

« Il me semble même que cela leur avait donné un plus grand air de gaieté ce jour-là ; et à ce même diner, je contai au roi... »

La ponctuation est autrement dans la lettre originale : « Il me semble même que cela leur avait donné un plus grand air de gaieté. Ce jour-là, et à ce même dîner, je contai au roi... »

MÊME LETTRE

« Et que M. Bourdier n'ait reçu des nouvelles... » Il faut ajouter aussi, qui est dans le texte et qui justifie la répétition du mot reçu. H y a : « et que M. Bourdier n'ait aussi reçu... »

MÊME LETTRE

« Dans le chemin de la perfection. » Il y a dans l'uriginal : << Dans le chemin de perfection.»

MEME LETTRE

« Le bien que les eaux vous pourraient faire est peut-être fait.
» Il y a dans le texte : « Le bien que les eaux vous pouvaient faire
est peut-être fait. »

MÊME LETTRE

« Et j'ai peut-être aussi raison. » Racine a écrit: « Et j'ai peut-être
raison aussi. »

LETTRE XX, DE RACINE

3 avril 1691.

« On nous avait écrit trop tôt. » Faute évidente. Le manuscrit
porte : « On vous avait... »

« On ne laissa. » Lisez : « On ne laissait. »

« Malgré la défense expresse de M. de Vauban et de M. de
Maupertuis, » disent tous les éditeurs. Racine, plus ami de l'un
que de l'autre, a écrit :

« Malgré la défense expresse de Vauban et de M. de Maupertuis.
»

MÊME LETTRE

« Deux mousquetaires blessés s'étaient couchés parmi les
morts. » Il y a : « s'étaient tenus couchés. »

MEME LETTRE

« Le gouverneur fut un peu plus incivil. » 11 y a dans Toriginal : « fut un peu plus brutal. »

MÊME LETTRE

« Comme le roi regardait de Ja tranchée tirer nos batteries, » ajoutez : « cette après-dînée » qui est dans la lettre.

LETTRE XXVIII, DE RA.CINE

15 juin 1692.

« Je suis accablé des lettres. » Lisez « : de lettres. »

« Aux ouvrages à cornes. » Il y a : « à corne. »

« Les ennemis envoyèrent demander le corps. » Il y a : « rede-mander. »

« Rechercher très-curieusement. » Ilya : « bien curieusement. »

« Le roi envoya hier six mille sacs d'avoine et cinq cents bœufs à l'armée. » Le texte original porte : « six mille sacs d'avoine, cinq cents bœufs cl quatre mille vaches k l'a r niée. »

« Le général a été trois jous. » Ajouloz : « entiers. »

« Cela pourra la réjouir elle ot mon fils. » Supprimez « la. »

Après « prince d'Orango, » sijn[]rimez«6'^ »

Après « Luxemboui'g, » ajoutez : ^< Irente rendus ont quitté aujourdmi l' armée da prince d'(Jrange, et sont revenus dans l

armée. »

LETTRE XXIX, DE RACINE

24 juin 1692.

Racine, après avoir écrit dans cette lettre contre les jésuites, a dit : « Adieu, monsieur, ne me citez point, car je ne voudrais point... » Il s'est arrêté là. On sent bien qu'il avait peur des jésuites. Aucun des éditeurs n'a rétabli exactement cette phrase ; aucun n'a rétabli cette interruption. Il est vrai que, dans la lettre originale, Racine a écrit ainsi, mais que sur les mots car je ne voudrais point, quelqu'un, soit lui, soit un éditeur, a tracé une petite rature ; il est assez naturel que celui qui ne voulait pas qu'ils fussent imprimés les ait rayés lui-même. On doit les rétablir, puisqu'ils sont bien de l'écriture de Racine.

LETTRE XXXII, DE BOILEAU

7 octobre 1693.

<(Je vous écrivis avant hier. » Lisez : « hier* ». » « J'ai travaillé à la satire des femmes pendant

huit jours. » Lisez : « durant huit jours. »

« Madame de Caylus, » dans toutes les éditions.

Le texte original porte : « Madame de Quélus. »

LETTRE XXXVI, tiE BOILEAU.

4 juin 1694.

XL « Approchez, troupes altières, »

La première variante porte :

« Avancez, troupes altières, »

Et plus loin, XIII :

« Accourez donc, il est temps. »

Et XVI :

« Sur ses remparts éperdus, »

Et XVII :

« Des antres chéris d'Horace. »

Il semble sur le manuscrit que ce sont là les véritables vers de Boileau. Ceux qui les ont remplacés sont d'une autre écriture.

LETTRE XXXVII, DE BOILEAU

9 juin 1693.

« Je vous écrivis hier. » Ajoutez: « Monsieur, »

Toutes cof? reotifiCHtions sont peu importantes, mais elles f-ont nécessaires pour les éditeurs.

Je termine ces corrections en publiant en outre une lettre tout entière inédite.

On trouve dans les éditions des œuvres de Racine la lettre suivante :

RACINE A BOILEAU

De Fontainebleau, 3 octobre 1692.

Votre ancien laquais, dont j'ai oublié le nom, m'a fait grand plaisir ce matin en m'apprenant de vos nouvelles. A ce que je vois, vous êtes dans une fort grande solitude à Auteuil, et vous n'en partez point. Est-il possible que vous puissiez être si longtemps seul et ne point faire du tout de vers? Je m'attends qu'à mon retour je trouverai votre satire des femmes entièrement achevée. Pour moi, il s'en faut bien que je sois aussi solitaire que vous. M. de Cavoie a voulu encore à toute force que je logeasse chez lui ; et il ne m'a pas été possible d'obtenir de lui que je fisse tendre un lit dans votre maison, où je n'aurais pas été si magnifiquement que chez lui, mais j'y aurais été plus tranquillement et avec plus de liberté.

Cependant elle n'a été marquée pour personne, au grand déplaisir des gens qui s'en étaient emparés les autres années. Notre ami, M. Félix, y a mis son carrosse et ses chevaux, et les miens n'y ont pas même trouvé place. Mais tout cela s'est

— 171 — passé avec mon agrément et sous mon Lou plaisir. J'ai mis mes chevaux à l'hôtel de Cavoie qui en est tout proche. M. de Cavoie a permis aussi à M. de Bonrepaux de faire sa cui-

sine chez vous. Votre concierge, voyant que les chambres demeuraient vides, en a meublé quelqu'une et l'a louée. On a mis sur la porte qu'elle était à vendre, et j'ai dit qu'on m'adressât ceux qui la viendraient voir. Mais on ne m'a encore envoyé personne. Je soupçonne que le concierge, se trouvant fort bien d'y louer des chambres, serait assez aise que la maison ne se vendit point. J'ai conseillé à M. Félix de l'acheter, et je vois bien que je le ferai aller jusqu'à quatre mille francs. Je crois que vous ne feriez pas trop mal d'en tirer cet argent, et je crains que si le voyage se passe sans que le marché soit conclu, M. Félix, ni personne, n'y songe plus jusqu'à l'autre année. Mandez-moi là-dessus vos sentiments ; je ferai le reste.

On reçut hier de bonnes nouvelles d'Allemagne. M. le maréchal de Lorges ayant fait assiéger par un détachement de son armée une petite ville nommée Pforzheim, entre Philisbourg et Dourlach, les Allemands ont voulu s'avancer pour la secourir. Il a eu avis qu'un corps de quarante escadrons avait pris les devants et n'était qu'à une lieue et demie de lui, ayant devant eux un ruisseau assez difficile à passer. La ville a été prise dès le premier jour et cinq cents hommes qui étaient dedans ont été faits prisonniers de guerre.

Le lendemain , IM. (15 Lorraine a maillé avec toute son armée sur ces quarante escadrons que je vous ai écrits et a fait d'abord j)ffiser Je ruisseau à seize de ses escadrons soutenus du reste de la cavalerie. Les ennemis voyant qu'on allaita eux avec cette vigueur, s'en sont fuis à vau de route, abandonnant leurs tentes et leur bagage qui a été pillé. On leur a pris deux pièces de canon et neuf étendards, quantité d'officiers, entre autres leur général, qui est oncle de M. de Wurtemberg, et administrateur de ce duché,

un général-major de Bavière et plus de treize cents cavaliers. Ils en ont eu près de neuf cents tués sur la place, il ne nous en a coûté qu'un maréchal des logis, un cavalier et six dragons. M. de Lorges a abandonné au pillage la ville de Pforzheim, et une autre petite ville auprès de laquelle étaient campés les ennemis. Ça été, comme vous voyez, une déroute, et il n'y a pas eu, à proprement parler, aucun coup de tiré de leur part. Tout ce qui a été pris ou tué, c'a été en les poursuivant.

Le prince d'Orange est parti pour la Hollande, son armée s'est rapprochée de Gand, et apparemment se séparera bientôt. M. de Luxembourg me mande qu'il est en parfaite santé. Le roi se porte à merveille.

Racine.

Voici quelle a été la réponse de Boileau :

BOILEAU A RACINE

A Auteuil , 6 octobre 1692.

Vostre letre du 3 m'a causé un vif plaisir, et l'asréable nouvele de vostre santé a chassé tous les chagrins de ma solitude. Ma satire des femmes est loin d'esire acievée, j'y ay travaillé fort assidûment durant huit jours et je croi que lorsque j'aurai tout rassemblé, il y aura bien cent vers nouveaux d'ajoutés. Mais présentement je ne fais point de vers, et ma fougue poétique est passée presque aussi viste qu'elle est venue. J'amasseray ce qu'il y a de fait sur l'histoire de la lieutenante et je vous l'enverrai ces jours prochains avec un ou deux autres morceaux. C'est un ouvrage qui

me coûte beaucoup de temps et de fatigue, et vous savez combien il est difficile de rentrer dans une idée une fois qu'on en est sorti.

Adieu, monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous demande pardon de vous écrire si à la hâte et de ne pas m'entendre sur l'action de M. de Lorges, qui est très-grande et très-belle. Mais je pense vous écrire par le prochain ordinaire, surtout pour vous remercier de toutes les peines que vous vous êtes données pour notre misérable maison. Je n'y vois plus clair et je suis forcé de terminer brusquement en vous embrassant de nouveau. Jusques à demain.

Despréaux.

Oa voit (|ne î^oilonu répondil à la liaieà la lellre (le llacine, cai' il ne lin" dùniia pas inerne la rûfioilsè qu'il lui demandait sur lo piojel do vendre sa Inaîsôri. Màlfe dhé lé lèndëinàih il l-é[]àM l'oubli. La lettré de Boileau, dli 7 octobhé, gôI bien isVideni- In-énl la continuation dé la i'épôhl^b du 6.

Aussi voici comiierit elle cétnitièncé :

BOILEAU A RACINE

Aùleuil, 7 octobre 1692.

Je vous écrivis hier (1) si à la hà(e que je né â&il ii véilS aiirex bien coiiéu

L'action dé M. dé Lol'geS esrt liOs-gfattdë él ttès^ belle, él j'ëi déjà t-eéti;

Je île Saurais a^sez vdufe i^étrietéiëh dll sbiri que vous [ii-enez de iidtre idsison de Fontainebleau; Je n'ai point encbre vu Sur céltt personne de nott-è fdmillë, etc. (2):.

(1) 11 y a dans les éditions « avant-hier. » C'est une erreur, car la date du 6 de la première est bien écrite de la main de Boileau.

(2) Je n'ai Cité cette seconde lettre quiê flbuf pibuvéi" rauthenlicilé de la préfédenie. dont j'ai d'ailleurs l'original sous mes jeuX, et j'en ai conservé l'orthographe.

On a prétendu avoir retrouvé aussi deux autres lettres; l'une est de Boileau à Racine, dans laquelle on lit :

« En arrivant à Versailles, j'ai joui d'une merveilleuse bonne fortune. J'ai été appelé dans la chambre de madame de Maintenon pour voir jouer devant le roi, par les actrices de Saint-Cyr, votre pièce d'Athalie.

» Quoique les élèves n'eussent que leurs habits ordinaires, tout a été le mieux du monde et a produit un grand effet. Le roi a témoigné être ravi , charmé, enchanté, ainsi que madame de Maintenon.

» Pour moi, trouvez bon que je vous répète que vous n'avez pas fait de meilleur ouvrage. »

L'autre est de Racine à Boileau; il lui dit :

« J'ai été obligé de lire ici, le mieux que j'ai pu, quelques-uns des vers de votre satire à M. le Prince. On ne parle plus d'autre chose. M. le prince de Conti et M. le Prince ne font que redire les deux vers :

La mule et les chevaux au marché s'envolèrent ; Deux grands laquais à jeun sur le soir s'en allèrent.

» Je vous conseille de m'envoyer tout cet endroit et quelques autres morceaux détachés, si vous le pouvez. »

Toutefois, il faut toujours examiner l'authenticité de ces sortes de lettres posthumes, et pour la

conclure, la première recherche à faire est celle (Je la date de chaque lettre.

La première doit être du mois de janvier 1691 , puisque c'est alors qu'a eu lieu, dit-on, la première représentation d'Athalie dans la chambre de madame de Mainlenon.

Mais on doit être étonné que Racine n'y fût pas présent. C'est un fait que cette lettre établit et qui est peu croyable.

La seconde lettre présente encore plus de motifs d'incertitudes. Je ne vois dans les œuvres de Boileau aucune satire dédiée à M. le Prince, les deux vers cités sont dans la satire dixième, sur les femmes, et je ne devine aucune raison pour que les princes les aient admirés et répétés sans cesse.

A SA FEMME ET A SON FILS

1693. De Cateau-Cambresis, le jour de l'Ascension.

A madame Racine, rue des Maçons, proche la Sorbonne.

1693. De Fontainebleau, le 24 septembre.

A monsieur Racine le jeune, rue des Marais, faubourg Saint-Germain.

1697. De Paris, ce troisième juin.

• A monsieur Racine le jeune, gentilhomme ordinaire du roi , chez M. Yigan, à la petite écurie, à Versailles.

1697. De Marly, le 15 juillet.

A monsieur Racine le fils, au-dessus de l'appartement de madame de Ventadour, près de celui de M. de Busca, Versailles.

1697. De Paris, le 26 octobre.

A monsieur Racine le jeune, gentilhomme ordinaire du roi, à la petite écurie, à Versailles.

Adresses des lettres de Racine à Boileau : A monsieur Despréaux, dans le cloître Sainte- Marie-Notre-Dame, chez M. l'abbé de Dreux, à Paris.

A monsieur Despréaux, chez M. Prévost, maître chirurgien, à Bourbon, par Moulins.

BOILEAU

J'ai parcouru la correspondance de Racine avec Boileau; j'ai recherché et indiqué les corrections nécessaires ; enfin, j'ai publié une lettre inédite de Boileau. Il semble convenable d'insérer aussi dans ce recueil une épître de ce poète, puisqu'elle n'est dans aucune édition de ses œuvres.

Cette épître a été adressée par lui au marquis de Termes, avec qui il était lié intimement de société et d'amitié. Lorsque Boileau voulait citer les hommes les plus délicats qui savaient le mieux juger l'élégance et le bon goût, il nommait d'Aguesseau à la ville et le marquis de Termes à la cour (1).

(1) Les commentateurs des œuvres de Boileau disent que le marquis de Termes était Roger de Pardaillan de Gondrin ; c'est une er-

Cette épître n'a paru qu'après la mort de Boileau, mais elle a été imprimée sous son nom. Elle n'a été démentie par personne, et cependant elle n'a jamais été comprise dans ses œuvres. Je crois pourtant qu'on reconnaîtra qu'il n'y a que lui qui pouvait donner les détails de sa vie, ainsi qu'ils sont racontés dans cette épître, et personne que lui qui pouvait exprimer si dignement sa reconnaissance des bienfaits du roi.

reur : Roger-Hector de Pardaillan de Gondrin fut marquis d'Ântin. 11 fut chevalier d'honneur de madame la duchesse d'Orléans.

C'est son frère, César-Auguste de Pardaillan, qui fut marquis de Termes; il fut premier gentilhomme de Gaston de France, duc d'Orléans.

Ce fut le fils de Roger-Hector, nommé Louis-Henri de Pardaillan, qui fut marquis de Montespan et qui épousa Françoise-Atbénaise de Rochechouart.

Le marquis de Termes était donc l'oncle du mari de la marquise de Montespan , à qui Racine et Boileau ont adressé tant d'hommages.

A M. LE MAUQIJIS DE TERMES

Tant qu'ici de concert Bacchus avec Ponione Fourniront aux plaisis que la campagne donne, Épris d'un doux repas qu'on ignore à la cour, Marquis, n'espère pas que je sois de retour, Que lorsque les frimas, enfants delà froidure, Reviendront en novembre engourdir la nature.

Loin de mes envieux et du bruit de Paris,

Dans ma maison d'Auteuil, je dors, je bois, je ris;

Tantôt j'écris en vers, tantôt j'écris en prose;

Là, sans ambition, contemplant toute chose.

Sans dettes, sans procès, sans femme, sans enfants,

Rien ne saurait troubler les plaisirs que j'y prends.

Que Damis, dans son parc enrichi de statues, Regarde avec mépris mes poires, mes laitues ; Que tout bouffi d'orgueil de son nouvel emploi, Ce rusé courtisan, sans honneur et sans foi, S'en-graissant à l'abri du nom sacré du prince, Fasse pleuvoir chez lui tout l'or d'une province ; Que le marbre et l'azur brillefit dans son palais ; Qu'il se voie obéi d'un monde de valets ; Qu'avec luxe en tous temps sa table soit servie : Son prétendu bonheur ne me fait point d'envie.

Le calme aux yeux rians qui règne eu ma maison,

Montre assez que mon cœur, soumis à la raison,

Aime à se contenir dans de justes limites,

Et ne va point former de vœux illicites.

Par là des soins cuisants les traits sont émoussés,

Et leurs noirs escadrons loin de moi repoussés.

Ainsi, ni les remords, ni les fâcheuses craintes. Ne me font point sentir leurs cruelles atteintes ; Ni du luxe effronté les séduisants appas, Ni l'âpre soif de l'or ne me tourmentent pas.

On ne voit point non plus la hideuse lésine. De son étique souffle infecter ma cuisine (1), Et m'inspirant toujours d'être plus ménager, Avec ses doigts crochus m'arracher le manger .

Car, marquis, ne crois pas que je reste au village,

Pour pouvoir sans témoin me priver davantage : >

Je veux avec honneur me servir de mon bien,

Et pour me contenter je n'épargnerai rien.

Ce n'est pas toutefois que d'une ardeur gourmande, Je veuille dépeupler nptre forêt normande. D'ortolans délicats me gorger les hivers, Ou donner cent écus d'un litron de pois verls. Chacun sur son avoir doit régler sa dépense : C'est là surtout, c'est là qu'éclate la prudence.

(1) Boileau a souvent employé dans ses vers, sans répugnance, le mot cuisine, comme s'il était parfaitement noble.

Satire i : Chercher son pain de cuisine en cuisine.

Satire m : A-t-on par quelque édit réformé la cuisine ?

Et satire x : On condamna la c[^]ve, on feifma la cuisine.

Tu te voi[^] de gi* <1)î(|s biçiis, fais grand'chère et [^]rand feu ;

Mais loi quin'uif a» p[^]s, conlciile-lqi diî peu.

Sois simple en les hal[^]ils et sois frugal à table ;

Celle juste mesure pst d'aulftiil plqs Ipiiabjp,

Qu'il est en toute çljose][^]}} doux tempérafqeiU,

Que le plus ou le nioitisi f|étruit t'galemei[^]t.

Pour moi, grâce à l[^]ouis. dont les mains bienfaisantes Tous les ans sans manqujr vi- nnent grossir mes rentes, Je brave la mi- sère cl la craindrais en vain ; Je dépense aujourd'hui ce qui re- vient demain. Employant sigoment ce que le ciel m'envoie, J'en recueille les fruits d'une innocente joie ; Et sachant me livrer à des plaisirs permis. Ma table quelquefois régale mes amis.

C'est ce que ne fait point, dans sa manie étrange. Le baron pâle et sec qui se plaint ce qu'il mange. Faute du nécessaire on le verrait mourir, Si sa fille, pour \\re et pour le secoiirir, Ne fai- sait prudemment de fréquentes saignées A cet or que sans risque elle dîme à poignées. L'amas en est si grand qu'aux vols qu'elle commet, Cet or ue semble point recevoir du déchet.

L'aveugle cependant, parmi ses biens immenses. Dans la penr de manquer, souffre d'affreuses transes. Puisque Cérès remplit chaque été ses greniers, Qu'un payeur deux fois l'an lui porte ses deniers, Qu'a-t-il à redouter d'une rente assurée? Ne peu'-il étan- cher sa soif démesurée?

Cet argent pour lequel il craint tant aujourd'hui, Durât-il en-
cor moins, durera plus que lui.

t< Mais quoi 1 dira d'abord quelque autre vieux avare, » Sa-
vons-nous les malheurs que le ciel nous prépare? » Sur ses
gardes toujours l'homme doit se tenir, » Et prévoir prudemment
un fâcheux avenir. » Nous fuyons les procès; si l'on nous en sus-
cite, » Et si, malgré nos soins, la goutte nous alite, » Si le feu par
malheur se prend à nos maisons, » S'il nous faut essuyer de mau-
vaises saisons : » Dans ces pressants besoins que devenir ? que
faire ?

» Aller chez l'usurier exj)oser sa misère.

)) Souffrir tous les travers d'un naturel quinteux,

» Et s'appauvrir enfin par des emprunts honteux ?

» Moi 1 que j'allasse ainsi dissiper mes riciïesses !

» Laissons faire aux Monliuaurde pareilles bassesses (1).

(1) Laissons faire aux .Montmaiir du [.oreilles bussessc.<.

Boïeau a dit dans sa preniïèie satire :

Colletet, croué jusqu'à léchine.

S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine. Savant à ce
métier, si cher aux beaux esprits, Dont Montmaur autrefois tit le-
çon dans Paris.

Pierre de Montmaur était d'une famille noble de la Marche en
Limousin ; il se fit jésuite et fut envoyé à Rome, où il professa
pendant trois ans la classe de grammaire au collège des Jésuites.
Mais sa conduite ne fut pas régulière. Ils le chassèrent de leur

ordre. Il erra alors dans le midi de la France, comme m'irchand d'orviétan et de drogues. Il fit à ce commerce une fortune assez considérable en argent comptent, et revint alors à Paris, où il la dépensa bientôt. Quand il n'eut plus rien, il fit des vers pour le cardinal de Richelieu et reçut de lui de nombreuses aumônes. 3Iais il n'épargna rien. H avait pris goût à la misère et vécut toujours pauvre et mendiant. Il est donc très-naturel que Boieau, dans celte dernière satire, ait une seconde fois rappelé Montmaur comme modèle de la plus honteuse dissipation des richesses. Montmaur était né en 1374 et mourut en 1648.

» Kt que diraient de moi mes pâles héiiiiiers,

» lin voyant engloutir maisons, champs, ficfs entiers ?

» Ma mort ne leur laissant qu'un bien triste et modique,

» Bien loin de m'élever un tombeau luagnilique,

» Où l'airain pût transmettre à la |)ostérité,

» Kn termes fastueux, mon immortalité,

» A peine ils luaniueraient mon tombeau vers la porte,

» Et m'y feraient porter sans convoi 1

» — Mais qu'importe » Qu'on vous ensevelisse ou plus près ou plus loin ? » Vous qui n'avez de vous maintenant aucun soin , » Vous craignez, quand la mort aura su vous surprendre, » Qu'on ne respecte pas votre inutile cendre ! » Songez plutôt, bon-homme, à jouir de vos biens.

» — Non, non, dit-ii, l'ardeur d'enrichir tous les miens

)) Est le noble aiguillon qui plus que tout me presse.

- » Courage, mes enfants; accumulons sans cesse.
- » (Iar quel secret plaisir ne ressentons-nous pas
- » De voir de jour en jour croître un tas de ducats,
- » Puisque c'est à ce poids, dans le siècle où nous sommes,
- » Qu'à la cour, à la ville, on pèse tous les hommes?
- » Il est vrai que l'on voit des esprits opposés,
- » Qui, par un faux honneur sottement abusés,
- » Donnent tout noblement à qui veut bien les suivre,
- » (^omme s'ils n'avaient plus que quelques jours à vivre.
- » Mais qu'y faire? ici-bas chacun suit son penchant :
- » Le mien est d'épargner. Est-ce un crime si grand?

» Quand après bien des jours de sueur et de peine, » On se voit de louis une cassette pleine, » Sachant ce que ce bien a coûté d'amasser, » Il faudrait èlresot pour l'aller dépenser ;

» Car pour peu qu'on rferitame, adieu toute U somme : » L'argent s'en va bientôt, sans savoir quatld fii comme, » Ainsi quand d'un tonneau le flanc est eilir'oïivert; » Le vin qu'on y gardait couie, fuit et se pferd.

» — Mais si vous n'y totichez, avare ihsatiable, » Qu'a pour vous ce tl-ésor d'utile et d'agréable ?

Apprenez que l'argent est fait pour en jouir, » Et non point pour aller en tremblant l'enfouir; » Qu'il hbiis sert à parer les

traits de la misère; » Qu'on doit en acheter au moins le nécessaire.

Mais un avare est sourd ; on a beau le prêcher. Le mépris du public ne saurait le toucher. « On me siffle, dit-il. Bon. Comptant mes pistoles, » Je m'applaudis chez moi de ces contes frivoles. »

Quoi donc? l'homme peut-il, de soi-même ennemi, Pour quelque peu de bien ne vivre qu'à demi, Souffrir le froid, le chaud, altérer sa nature, Par d'éternels soupçons se donnant la torture. Redouter h la fois le vol, l'embrasement? Si le bien avec soi traîne tant de tourment. J'aime mieux à jamais me voir pauvre à Bicêtre.

Pour vous, mes héritiers, qui que vous puissiez être. Neveux, cousins, patents, je vous l'annonce au moins, Je ne suis pas d'humeur à prendre tant de soins. Car, enfin, je suis vieux : bientôt, d'un coup funeste, La Parque va couper la trame qui me reste. Ainsi prêt à subir cette commune loi.

Loin de vivre pour vous, je veux songer à moi, Me faire des trésors dont Pluton se contente, Et qui puissent fléchir Eaque et Rhadamante.

Il me ferait beau voir, sans nœuds^ sans babils, Me nourrir iristement d'oignons cl de pain bis; Poussant oncor plus loin ma sottise complaisance, Vous rendre jour par jour compte de ma dépense ; Afin qu'après ma mort, au gré de vos désirs, Vous puissiez vous plonger dans de honteux plaisirs.

En vous laissant nos biens, nous seuls responsables Des maux dont leur excès peut vous rendre coupables. Souvent le trop de bien acquis est pernicieux ; L'abondance a rendu les hommes

vicieux ; La mollesse sa sœur nuit et jour les amorce; La médiocrité hbus rend sages par force.

Tant qu'Arbas ne se vit qu'un simple revenu, Ce fut un magistrat vigilant, retenu ; Ami de l'équité, juge intègre du vice^ Le bandeau sur les yeux, il rendit la justice.

Mais depuis qu'héritier d'un fermier général, Il nage dans des biens (1) amassés bien ou mal, Abandonnant le soin de ses propres affaires, Il s'est initié dans de nouveaux mystères; Il joue a' ce fureur, il boit avec excès; L'innocent accusé chez lui n'a plus d'accès; L'intérêt ou l'amour dans la moindre sentence. Par des poids altérés font pencher la balance,

Or donc, contentez -vous du peu de bien que j'ai; Le voici, tel qu'il est, je vous le laisserai.

(1) Boileau a déjà dit dans sa quatrième satire : Vous nagez dans les biens.

Entraîné par mon astre au bord de l'Hippocrène, El forcé dès quinze ans d'y boire à tasse pleine, Je préfèrai l'élude au désir d'amasser.

Ayant ainsi vécu, que puis-je vous laisser?

Les zélés courtisans des filles de mémoire

Ne songent qu'à goûter les plaisirs de la gloire,

Et par un vers nombreux, non encore chanté.

Qu'à se faire une route à l'immortalité.

Leurs esprits élevés au-dessus de la terre

Ne vont point s'abaisser aux faux biens qu'elle enserre;

Toujours aiguillonnés du désir de l'honneur,

Sur res|)oir d'un beau nom ils fondent leur bonheur ;

Un peu de laurier vert dont Phoebus les couronne

Est tout ce qu'au Parnasse on promet et l'on donne.

Si, loin d'être attiré par les chastes douceui-s Que répand à longs traits la troupe des neuf sœurs. Un poëie, animé d'un gain lâche et sordide, N'avait dans ses chansons que l'intérêt pour guide. Bientôt, au bruit aigu de ses sons discordants, Pégase effarouché prendrait le mors aux dents, Les Muses en courroux le repoussant loin d'elles, Lui défendraient le bord de leurs eaux immortelles, Et peut-être à jamais lui glaceraient la voix.

De plus nobles pensers font rêver dans les bois. Oui, pour pouvoir produire un immortel ouvrage , 11 faut, dans ses désirs, qu'un poète soit sage; La sagesse est la source et l'âme des beaux vers; On l'hume (1) avec l'air pur de ces bois toujours verts.

(1) On l'hume... Boilcau n'a donc pas regardé l'A comme aspiré dans ce mol, car il pouvait dire :

On !.i liiimc en l'air pur de ces bois toujours verts.

(lonioiU (l(! pcMi, c'csl là qu'on iipn'iid à Wn'i\ \\vc, Qu'on fuit ce (lu'on doit fuir, qu'on suit ce qu'ou doit suivi*', Et, sans se tourmenter sur l'aveugle avenir. Là qu'on attend le bien qu'on voit de loin venir.

Mais il faut l'avouer, tous les hommes, esôlaves,

Ne sont pas plutôt nés qu'ils forgent leurs entraves.

En vain nous nous vantons dans nos rognés écrits,

A l'abri du savoir, d'affranchir les esprits.

Cet amour pour les vers qui nous lie à l'étude,

Pour un joug glorieux (1), n'est pas un joug moins rude.

C'est une passion qui, naissant au berceau. S'accroît de jour en jour et suit jusqu'au tombeau. Pour nous en délivrer, il n'est point de remède; L'importun Apollon jour et nuit nous obsède. Sans égard pour le temps, sans respect pour le lieu, Il nous faut obéir aux fureurs de ce dieu.

Triste condition que celle d'un poète !

Il est esclave né de sa verve indiscrete.

En vain pendant au croc et lyre et violon,

J'avais promis enfin de quitter Apollon,

De ne plus écouter ses sœurs enchanteresses,

Parjure à mes lecteurs, j'ai faussé mes promesses ;

Car sitôt que ce dieu m'est revenu tenter,

A ses premiers efforts je n'ai pu résister.

(^est là l'effet fatal d'un ascendant bizarre. En cela, le poète est semblable à l'avare : En vain l'un nous promet d'abandonner Phoebus, l'autre jure en vain qu'il n'amassera plus.

(1) Pour un joug glorieux, n'est pas un joug moins rude.

Voilà le pour employé par Boileau comme Racine l'employait aussi ; cependant Vaugelas le réprouvait, et un tel l'a pas repris.

Rien ne semble plus à propos que de rappeler, pour terminer ce qui concerne Boileau, l'éloge que Port-Royal lui a consacré.

On verra quelle estime complète la congrégation conserva pour sa mémoire, et combien le caractère satirique de ce grand écrivain parut à Port-Royal admirable et même chrétien.

On verra immédiatement après combien Racine fut, au contraire, mal reçu à Port-Royal après sa mort, et combien on eut de peine à éviter la censure de sa mémoire.

Ce contraste est curieux et intéressant.

ÉLOGE DE BOILEAU

LES SUPÉRIEURS DE PORT -ROYAL

En 1711, mourut à Paris, âgé de soixante-quatorze ans et quelques mois, monsieur Nicolas Boileau, sieur Despréaux.

Il était né avec une candeur admirable.

Ce fut cette bonne qualité qui l'éloigna du barreau, auquel il s'était destiné en se faisant recevoir avocat. Il sentit une aversion invincible pour une profession dans laquelle on est souvent engagé à revêtir le mensonge des couleurs de la vérité; et les détours de la chicane lui parurent incompatibles avec l'exacte probité.

Cette même candeur lui fit abandonner aussi la Sorbonne, où il avait commencé un cours de théologie. Il crut retrouver dans

les subtilités de la scolastique ce que la pratique lui avait offert d'incompatible avec son caractère, et il craignit qu'au milieu de cet amas de distinctions souvent

frivoles, la vérité ne cherchât vainement où se mettre à l'abri.

Il renonça donc aux deux seules professions auxquelles on l'avait cru propre, et se livra tout entier à son génie pour la poésie. Quelque chose qu'aient publiée ses enneuis, ce fut en quelque sorte par vertu qu'il se détermina à écrire des satires. L'amour du vrai, encore plus que la déh'catesse de son goût, le lit entrer dans cette périlleuse carrière, et il n'y fit pas moins le procès à tous les vices, qu'aux défauts des mauvais écrivains.

Mais ce qui fait, en qualité d'auteur, sa principale gloire, ce qui fera vivre son nom autant que le nom français, ce qui lui acquit pendant sa vie l'estime de tous les honnêtes gens, enfin ce qui rend sa mémoire, qu'on nous permette de le dire, digne de nos respects, c'est non-seulement d'avoir épargné les personnes, et souvent rendu justice à leurs bonnes qualités en censurant leurs écrits, mais encore d'avoir asservi aux lois de la pudeur la plus scrupuleuse un genre de poésie qui, jusqu'à lui, n'avait emprunté presque tous ses agréments qu'à des charmes dangereux, que la licence et le libertinage offrent aux cœurs corrompus.

Les mœurs de M. Despréaux furent aussi pures que ses écrits. Sa conscience ne fut pas seulement délicate à conduire sa plume, elle le parut dans tout le cours de sa vie, et surtout dans la manière dont il lépara l'injustice d'une action, qu'un abus

— un — qui rcgrifiil encore nu temps de sa jeunesse seinl)l«it rendre lé^ilirne.

Pendant qu'il étudiait en théologie, il avait été pourvu d'un bénéfice simple dans le diocèse de Beauvais. Il y avait plusieurs années qu'il en jouissait, sans même être tonsuré ni porter l'habit ecclésiastique, lorsqu'on lui fit ouvrir les yeux sur le mal qu'il y avait à un étranger de s'emparer du patrimoine des enfants. Aussitôt, ne prenant avis que de la crainte de Dieu, qui fut toujours présente à son cœur, il se démit du bénéfice entre les mains de M. de Buzenval, évêque de Beauvais, qui en était le collateur, ne voulant pas même charger sa conscience du choix de son successeur; et ayant fait le calcul de ce qu'il pouvait en avoir retiré, quelque peu à son aise qu'il fut alors, il ne balança point à restituer ce dont il avait joui injustement; il donna la moitié de la somme aux pauvres de l'endroit où était situé le bénéfice, et employa le reste en d'autres œuvres de charité.

L'équité, la droiture, la bonne foi présidèrent à toutes ses actions. Comme l'affection pour la vertu l'avait seule érigé en censeur, il n'eut jamais aucune aigreur contre ceux qui étaient les objets de ses satires, et il leur rendit souvent des services essentiels avec pins de joie qu'il n'avait montré de force en relevant les fautes de leurs ouvrages.

Amateur de la religion, il en connut et en suivit toutes les maximes, il en pratiqua avec zèle tous les devoirs extérieurs.

Il fut ami particulier de M. Arnauld, de M. Nicole et de tout Port-Royal. Que de litres devaient l'unir à ces grands hommes et à cette sainte communauté! Sincérité pareille, même amour pour la vérité, même attachement à la saine doctrine, même goût pour la pureté de la morale; il fit surtout voir jusques où il portait ces excellentes qualités par son épître sur l'amour de Dieu et par sa satire de l'équivoque, ouvrages dignes d'un poète chrétien, et qui

malgré ce qu'en ont dit quelques critiques faussement délicats, ne laissent pas de tenir place entre les fruits les plus estimables de sa plume !

Il avait toujours vécu dans le monde sans attache pour le monde, aussi le quitta-t-il sans peine dès que les infirmités de la vieillesse l'avertirent de penser à la retraite. Il passa ses dernières années soit à Paris, soit à Auleuil dans une espèce de solitude; des douleurs très-aiguës, de fréquents évanouissements, une fièvre presque habituelle lui annonçaient chaque jour son dernier moment; il l'attendit avec constance et tranquillité, il le vit arriver avec une piété sincère, une foi vive, une ardente charité; et sa mort fut accompagnée de tous les caractères de celle des justes, dont Dieu a coutume de couronner une vie toujours sage et toujours chrétienne.

Par son testament, il disposa de la plus grande partie de son bien en faveur des pauvres qu'il avait toujours aimés et secourus. Son corps repose dans l'église de Saint-Jean-le-Rond, sa paroisse.

ÉPITAPHES DE RACINE.

Racine mourut le 21 avril 1699, âgé de cinquante-neuf ans et quatre mois. Il avait été malade au mois d'octobre 1698, et il lui était resté une dureté au côté droit, mais M. Morin, son médecin, lui avait assuré que ce ne serait rien et qu'il lui ferait passer peu à peu par de petits remèdes qui ne lui feraient aucun embarras; elle augmenta, au contraire, de mois en mois.

Il avait fait, quatorze ans avant sa mort, un testament en ces termes : « Comme je suis incertain de l'heure à laquelle il plaira à Dieu de m'appeler, et que je puis mourir sans avoir le temps de

déclarer mes dernières intentions, j'ai cru que je ferais bien de prier ici ma femme de plusieurs petites choses auxquelles j'espère qu'elle ne voudra pas manquer, »

Ge sont : une rente à sa vieille nourrice, et trois legs, deux de cinq cents francs et un de trois cents francs aux pauvres de Paris et de la Fer té-Mi Ion.

Six mois avant sa mort, il fit un second testament pour ordonner qu'il fût enterré à Port- Royal.

Déjà, quelques mois auparavant, le chevalier de

Coislili avait voulu y èlre porté; le roi, fjui l'aimait, en avait été mécontent et parut contrarié aussi de ce vœu de Racine. Cependant, la première fois que Boileau reparut ensuite devant lui, il lui cria du plus loin qu'il l'aperçut : « Ah ! Despréaux, nous avons perdu beaucoup, vous et moi, à la mort de Racine. »

Le corps de Racine avait été déposé d'abord dans le chœur de l'église Saint-Sulpice, et transporté dans la nuit à Port-Royal, où l'inhumation eut lieu le 23 avril.

Mais lorsqu'on voulut inscrire une épitaphe sur sa tombe, ce fut une source de grandes difficultés,

Boileau, son vieil ami, s'empressa de la rédiger. Il l'écrivit en latin, et la traduisit sur-lechamp en français.

Il avait ménagé la susceptibilité des religieuses, car il avait blâmé Racine d'avoir illustré son pays par des chefs-d'œuvre.

A^oici quelle fut celle première épitaphe :

« En 1699, mourut noble homme Jean Racine, trésorier de France, secrétaire du roi, gentilhomme ordinaire de la chambre de Sa Majesté, et l'un des quarante de l'Académie française, lequel ayant été élevé dans cette retraite avec d'autres jeunes gens qui y étudiaient, oublia pendant quelque temps la sainte éducation qu'il avait reçue et suivit les voies du siècle. Il s'appliqua imprudemment à composer des Tragédies, auxquelles !o

tl(jùtre IVançais (li)imu loilles soiUjs tr.)j)plaucii.ssomenls; mais se souvenant enfin de son relâchement, il reprit ses premiers sentiments et rentra dans la pratique des bonnes œuvres. Sa piété et son affection pour ce monastère lui ont fait choisir une sépulture honorable dans le cimetière de dehors, auprès des gens de bien dont la modestie lui avait donné cet exemple. Il est mort le 21 avril, âgé de cinquante-neuf ans. »

Mais la congrégation ne voulut pas adopter une épitaphe qui exprimait des sentiments aussi modérés contre le théâtre. Racine n'y était accusé que d'avoir suivi les voies du siècle, en ayant commis l'imprudence de composer des tragédies; mais on réprouvait son relâchement, on avouait sa pénitence. Ces aveux ne suffirent pas, et la congrégation fit faire une épitaphe très-violente. Elle était ainsi conçue :

« Ci-git Jean Racine, trésorier de France, secrétaire du roi, gentilhomme de la chambre et l'un des quarante de l'Académie française. Il fut élevé d'une manière sainte et chrétienne; mais, hélas! il abandonna bientôt la piété qu'il avait d'abord fait paraître. L'ensorcellement des badineries du monde obscurcit entièrement les bonnes qualités de ce jeune homme et l'inconstance des passions changea ses premiers sentiments. En peu de temps

il parut, malheureusement pour lui, comme le premier puëïe tragique, et il composa plusieurs

tragédies auxquelles le théâtre donna toutes sortes d'applaudissements. Mais se souvenant enfin d'où il était tombé, il embrassa la pénitence et travailla à recouvrer la piété qu'il avait perdue. Il eut horreur d'avoir employé tant d'années pour le siècle et pour ses divertissements, au lieu de les avoir consacrées à Dieu, à qui seul elles appartiennent; il déplora dans l'amertume de son cœur les applaudissements qu'il avait été assez malheureux que (le s'attirer par ses poésies profanes, et il les aurait volontiers rejetés par une condamnation publique, s'il en avait eu la liberté. Attaché à la cour, non plus par les liens de la cupidité, mais par les engagements de son état, il s'appliqua à remplir tous les devoirs de la piété et de la religion avec d'autant plus de zèle qu'il avait eu plus de douleur de n'y avoir pas toujours été fidèle. Louis le Grand le choisit pour écrire l'histoire et les événements admirables de son règne. Il travaillait à cet ouvrage lorsqu'il mourut le 21 avril 1699, dans la cinquante-neuvième année de son âge, regretté de ses amis, de plusieurs grands seigneurs du royaume et du roi même. Sa modestie et son affection pour cette maison de Port-Royal lui firent choisir dans le cimetière une sépulture plus sainte que magnifique.

» Passants, unissez vos prières aux larmes de sa pénitence. »

On sent combien Boileau lut affligé de voir les

sentiment que l'on n'aurait h son ami, accusé d'ivoirélé lonj^lonips altacio h la couv par cupidité, d'avoir clé en même temps ensorcelé par les badineries du monde d'avoir à la fin déploré dans l'amerlwn de son cœur la vie qu'il avait menée, et d'en

avoir eu une si grande horreur 'qu'il en avait dé>iré lui-niémo une condamnation publique qui aurait été véritablement infamante. Enlin, on ne voulait prier pour lui qu'en s'unissant aux larmes de sa pénitence. C'était passer toutes les bornes de la sévérité.

Boileau fit en sorte d'empêcher l'inscription de cette détestable épilaphe, et il obtint heureusement d'être chargé d'en rédiger lui même une autre, et loin de la faire plus sévère que la première, il supprima tout ce qu'il avait dit de l'oubli de Racine de sa sainte éducation et de son relâchement eu suivant les voies du siècle. Aussi cette dernière épitaphe, qui contient un digne éloge, fait-elle honneur autant à Boileau qu'à Racine.

La voici :

« Ci-gît messire Jean Racine, trésorier de France, secrétaire du roi, gentilhomme de la chambre et l'un des quarante de l'Académie française.

.» Il s'appliqua longtemps à composer des tragédies qui firent l'admiration de tout le monde.

» Mais enfin il quitta ces sujets profanes, pour

ne plus employer son esprit et sa gloire qu'à louer CELUI qui seul mérite nos louanges.

» Les engagements de son état et la situation de ses affaires le tinrent attaché à la cour.

» Mais au milieu du commerce des hommes, il sut remplir tous les devoirs de la piété et de la religion chrétienne.

» Le roi Louis le Grand le choisit, lui et un de ses intimes amis, pour écrire l'histoire et les événements admirables de son règne.

» Pendant qu'il travaillait à cet ouvrage, il tomba dans une longue et grande maladie qui le retira de ce lieu de misères, pour l'établir dans un séjour plus heureux, la cinquante-neuvième année de son âge.

» Quoiqu'il eut eu autrefois des frayeurs horribles delà mort, il s'acclimata alors avec beaucoup de tranquillité ; et il mourut, non abattu par la crainte, mais soutenu par une ferme espérance et une grande confiance en Dieu.

» Tous ses amis , entre lesquels il comptait plusieurs grands seigneurs, furent extrêmement sensibles à la perte de ce grand homme : Le roi même témoigna le regret qu'il en avait.

» Sa grande modestie et son affection singulière pour la maison de Port-Royal lui firent choisir une sépulture pauvre, mais sainte, dans ce cimetière, et il ordonna par son testament qu'on enterrât son corps auprès des gens de bien qui y reposent.

» J'espère que vous soyez, qui venez ici par un nio-

liff (lo piélô, souvenez-vous, en voyant la sépulture, que vous êtes mortel et pensez plutôt à prier Dieu pour cet honnête homme illustre, (qu'à lui donner des éloges. »

Madame de Maintenon a laissé, en mourant, sept enfants et une fortune médiocre. Madame Kacine, bonne mère de famille, vécut trente-trois ans après son mariage. Malheureusement elle cherchait à accroître son revenu en prenant part aux opérations financières du gouvernement ; et à la chute du système de Law, elle et plusieurs de ses enfants perdirent une partie de leur fortune. Chacun de ses fils fut

obligé de chercher des places, et l'un d'eux à qui l'on demandait de continuer à se livrer à la poésie, répondit qu'il l'avait abandonnée et qu'il voulait se dévouer uniquement à remplir les fonctions dont il était chargé. 11 venait d'être nommé inspecteur général des fermes, à Marseille.

Il répondit :

De rimer autrefois je f;issais mon plaisir, Lorsque dans les douceurs d'un aimable)Je loisir, Je jouissais en paix d'un revenu modeste. Mais depuis que d'un trait de sa plume funeste, L'impitoyable Laws a rayé tout mon bien, D'un |iénible travail je cherche le soutien. Je prends, au lieu d'Horace, un guidon de finances, Et je ne lis plus aujourd'hui

Ou'édits, arrêts, règlements, ordonnances. Apollon courroucé loin de moi s'est enfui.

Ces vers le font assez connaître ; ils sont faits on dépit des muses et de lui,

El maintenant, j'el'e^iin est mon niiiître.

XI

Etudes sur l'histoire de France 91

sur le commencement 94

sur le règne de Louis XIV, 1644 100

— ÔOH —

Observations. — Louis XIV ; 140

Lettre de M. le comte de Louvigny 142

Le prince de Conti 145

Le duc de la Feuillade 150

Correspondances : 1660 155

Corrections : Lettre 1" 164

20e , 28C 172

Lettre de Racine 175

Réponse de Boileau 178

Deuxième réponse 179

Autre lettre de Boileau 180

Autre lettre de Racine id.

Adresses 182

Treizième épître de Boileau , 183

Éloge de Boileau à Port-Royal .■ 195

Épitaphes de Racine 199

Derniers vers de Racine fils. . 205

FIN DE LA TARIÉ LIÈS MATIKRES.

M" V Il)n'ii'y-Pii;)i>i, rue S 'int-L'^ni'; , l'i.

'VjhiversfiftJ" BIBUOTHECA

^'^f^m^-^^-cm

La Bibliothèque

Université d'Ottawa

Échéance

The Library

University of Ottawa

Date due

«OAVIf

a39003 0022[2i4Ub CE PQ 1901 .E8 1855

COO RACINE, JEAN ETUDES LITTE ACC# 1216512

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/tudeslittraooraci>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.